

ÉCHANGES LINGUISTIQUES EN SORBONNE

ÉLIS

VOLUME 10

ÉDITION 2025

DIRECTRICE DE PUBLICATION: JULIETTE CAHARD

RÉDACTEUR EN CHEF : AURÉLIEN AMET

ÉDITEUR.RICES : CHLOÉ PERES, VALENTIN ROUSSELET

ISSN 2425-1526

SOMMAIRE

Editorial	1
Remerciements	2
Adrien MORVAN – Les verbes de parole pour introduire un commentaire métalinguistique dans les textes russes anciens	4
Lucas LETAILLEUR – <i>Mark my very words</i> . L’adjectif déterminatif <i>very</i> et la saillance discursive : vers une polysémie trans-catégorielle du mot <i>very</i>	26
Mélanie GANTIER – Le cas des propositions en WHEN(-EVER) et WHERE(-(E)VER) en anglais contemporain : pour une réélaboration terminologique ?	47
Lana BENNETT – Les interrogatives au service de la visée persuasive du discours climatosceptique : l’exemple des think tanks états-uniens	63
Anaïs CARRERE – L’interaction entre l’iconisation du discours et la (ré)appropriation du stigmaté et de l’insulte : le cas de Kamala Harris	87

EDITORIAL

Depuis sa création en 2008, la revue *ELIS, Échanges Linguistiques en Sorbonne*, se veut être un espace de publications scientifiques dédié aux jeunes chercheur.e.s en linguistique. Elle est portée et éditée par les doctorant.e.s linguistes du laboratoire du CELISO (UR 7332) de Sorbonne Université. Ce laboratoire travaille sur un large éventail de langues et de phénomènes linguistiques, explorés tant du point de vue synchronique que diachronique, et selon des perspectives théoriques et méthodologiques variées.

Afin de garantir la qualité scientifique des travaux publiés dans la revue, un comité de lecture en double aveugle est établi pour chaque article, mené par des chercheur.se.s confirmé.e.s affilié.e.s à différentes universités et laboratoires. Ce dixième volume témoigne de la continuité de cet engagement scientifique.

Le présent numéro a pour objet d'étude l'anglais, le vieux russe vernaculaire, et propose des analyses de discours, ainsi que des analyses de la syntaxe, de la sémantique et de la pragmatique.

Nous ouvrons ce volume par l'article d'**Adrien Morvan** qui explore les commentaires métalinguistiques dans les textes russes anciens, du XI^e au XIV^e siècle. Il met notamment en lumière le rôle central des verbes de parole dans le marquage de ces commentaires, et propose une comparaison entre les usages du vieux slave et ceux du vieux russe littéraire.

Nous poursuivons notre exploration de la prédication, en nous concentrant cette fois sur le domaine adjectival mais aussi l'adverbial avec l'article de **Lucas Letailleur** qui s'intéresse à la catégorisation et la saillance discursive de *very*. L'approche mêle diachronie, étymologie, syntaxe et se concentre aussi sur l'interface sémantique-pragmatique.

L'article de **Mélanie Gantier** est aussi une étude de l'anglais qui se penche sur des questions de catégorisation et de terminologie. Cette étude traite plus particulièrement des propositions subordonnées en WHEN(-ever) et WHERE(-ever) et propose de considérer un fonctionnement de ces propositions sur un gradient entre le nominal et l'adverbial.

Lana Bennett propose ensuite une analyse des propositions interrogatives, en s'attachant à éclairer leur fonction persuasive dans le discours climatosceptique de trois *think tanks* américains. L'article met en évidence des différences stylistiques entre ces institutions, ainsi que des variations dans leurs stratégies rhétoriques, centrées sur des interrogatives aux formes et fonctionnements multiples.

Nous terminons ce volume en restant dans le domaine de l'analyse du discours, avec l'article d'**Anaïs Carrere**, qui étudie les stratégies de (ré)appropriation du stigmaté dans les discours sur la vice-présidente américaine Kamala Harris. Ce travail analyse les procédés d'iconisation et de transposition sémiotique qui construisent l'image de la vice-présidente, entre hostilité médiatique et sur-visibilité discursive.

En espérant que ces lectures vous soient agréables et enrichissantes,

Aurélien Amet, Juliette Cahard, Chloé Peres et Valentin Rousselet

Comité éditorial – Sorbonne Université, CELISO (Centre de Linguistique en Sorbonne)

REMERCIEMENTS

La revue Échanges Linguistiques en Sorbonne est éditée par un ensemble de linguistes appartenant au Centre de Linguistique en Sorbonne (CELISO, EA 7332).

<https://celiso.paris-sorbonne.fr/>

Comité éditorial et de rédaction

Juliette CAHARD, directrice de publication

Aurélien AMET, rédacteur en chef

Chloé PERES, éditrice

Valentin ROUSSELET, éditeur

Ce numéro n'aurait pu voir le jour sans la participation précieuse de nombreux relecteurs, que nous remercions vivement :

Comité scientifique

Maria Carmen ALEN GARABATO, PU à l'Université Paul-Valéry Montpellier 3, DIPRALANG (Laboratoire de Sociolinguistique, d'Anthropologie des Pratiques Langagières et de Didactique des Langues-Cultures)

Mathieu AVANZI, Professeur à l'Université de Neuchâtel, Centre de dialectologie galloromane et d'étude du français régional

Olivier AZAM, MCF à l'École normale supérieure, CELISO (Centre de Linguistique en Sorbonne)

Elena BERTHEMET, Enseignante à l'Université de Bretagne Occidentale, Brest, HCTI (Héritage et Création dans le Texte et l'Image) et CELISO (Centre de Linguistique en Sorbonne)

Sarah BOURSE, MCF à l'Université Toulouse II le Mirail, Cultures Anglo-Saxonnes

Robert BUTLER, MCF à l'Université de Lorraine, IDEA (Interdisciplinarité Dans les Etudes Anglophones)

Hélène CHUQUET, Professeure émérite à l'Université de Poitiers, FoReLLIS (Formes et Représentations en Linguistique, Littérature et dans les arts de l'Image et de la Scène)

Gilles COUFFIGNAL, MCF à Sorbonne Université, STIH (Sens, Texte, Informatique, Histoire)

Jan DVORAK, MCF à l'Université Toulouse Jean Jaurès, CLLE (Cognition, Langues, Langage, Ergonomie)

Mathilde GAILLARD, MCF à l'Université Panthéon-Assas, CELISO (Centre de Linguistique en Sorbonne)

Laure GARDELLE, PU à l'Université Grenoble Alpes, LIDILEM (Laboratoire de linguistique et didactique des langues étrangères et maternelles)

Elise GUILLEMIN-BONNIEC, PRAG à l'ISEL, Université Le Havre Normandie, GRIC (Groupe de recherche identités et cultures)

Laetitia LEONARDUZZI, MCF à Aix Marseille Université, Parole et Langage

Blandine PENNEC, PU à l'*Université Toulouse II le Mirail*, Cultures Anglo-Saxonnes

Pauline POINCHEVAL-LEVILLAIN, MCF à l'Université d'Albi (Institut National Universitaire Champollion), CerLiCO (Centre Linguistique du Centre et de l'Ouest)

Gilles SIOUFFI, PU à Sorbonne Université, STIH (Sens, Texte, Informatique, Histoire)

Échanges Linguistiques en Sorbonne est mis à disposition selon les termes de la licence CC-by-nc 4.0.

ISSN 2425-1526



Les verbes de parole pour introduire un commentaire métalinguistique dans les textes russes anciens

Adrien Morvan
Sorbonne Université
Centre de Linguistique en Sorbonne (CeLiSo) – EA 7332
adrien.morvan.1@etu.sorbonne-universite.fr

Résumé

La réflexion sur la langue et la distanciation du locuteur par rapport à la langue (au mot, à l'expression, etc.), autrement dit les commentaires métalinguistiques, représentent une propriété fascinante du langage. Tat'jana Nikolaeva (1987) a étudié le fonctionnement des commentaires métalinguistiques en vieux slave, cherchant à mettre en lumière la façon dont le texte des *Évangiles* marque une interprétation des termes étrangers, la mise à distance vis-à-vis d'un terme, ou au contraire son appropriation. Nous nous proposons, en nous appuyant sur la classification de Nikolaeva, d'étudier les commentaires linguistiques dans les textes russes anciens (XI^e-XIV^e siècle), des premiers textes en slavon vieux-russe (évangélique d'Ostromir) aux chroniques de la Rus', en passant par la littérature traduite du grec. À la suite de Tat'jana Nikolaeva, nous avons mis en évidence la prééminence des verbes de parole dans ce rôle particulier de marqueurs de commentaire métalinguistique, puis nous avons comparé la situation en vieux slave et en vieux russe littéraire.

Mots clefs : commentaires métalinguistiques, vieux russe, slavon, verbes de parole

Abstract

The reflection on language and the distancing of the speaker from the language (the word, the expression, etc.), in other words, metalinguistic comments, represent a fascinating property of language. Tat'jana Nikolaeva (1987) studied the functioning of metalinguistic comments in Old Church Slavonic, seeking to highlight how the text of the Gospels marks an interpretation of foreign terms, the distancing from a term, or conversely, its appropriation. Building on Nikolaeva's classification, we propose to study linguistic comments in ancient Russian texts (11th-14th century), from the first texts in Old Church Slavonic (the Ostromir Gospel) to the chronicles of Rus' including literature translated from Greek. Following Tat'jana Nikolaeva, we have highlighted the predominance of verbs of speech in this particular role as markers of metalinguistic comments, and then compared the situation in Old Church Slavonic and literary Old East Slavic.

Key words: metalinguistics, Old East Slavic, Church Slavonic, speech verbs

Introduction

Dans l'Évangile selon Jean, Jésus donne un nouveau nom à l'un de ses apôtres. Voici ce passage dans l'évangélaire d'Ostromir, un manuscrit russe ancien du XI^e siècle :

(1) ТЫ НАРЕЧЕШИ СѦ КИФА' ЈЕЖЕ СЪКАЗАЈЕТЬ СѦ ПЕТРЪ
ty narečeši sę kifa, ježe sьkazajet' sę petrъ
σὺ κληθήσῃ Κηφᾶς – ὃ ἐρμηνεύεται Πέτρος
« 'tu seras appelé Céphas' – ce qui veut dire Pierre »
*Évangile selon Jean, 1.42*¹

Cette courte citation présente un choix de traduction qui peut paraître étrange au lecteur moderne : le grec Πέτρος n'est pas traduit, il est simplement transcrit en cyrillique, alors que dans l'original grec, Πέτρος est la traduction de Κηφᾶς, ce qui rend ce terme araméen compréhensible pour le lecteur grec. En slavon vieux-russe, le passage contient donc deux termes en langue étrangère : le prénom en araméen et sa traduction en grec ancien, sans que le terme grec ne soit transparent pour le lecteur slave (« pierre » se dit *камь kamy* en slavon). En outre, le prénom araméen comme sa traduction en grec sont introduits par des verbes de parole : *НАРЕЧЕШИ СѦ narečeši sę* « tu te nommeras » et *СЪКАЗАЈЕТЬ СѦ sьkazajet' sę* « cela signifie », « cela se traduit ». Le premier désigne l'acte de nommer, tandis que le second introduit la transcription du grec Πέτρος en cyrillique sans le traduire. Le premier est dérivé du verbe de parole *РЕЦИ rešti* « dire », tandis que le second fait écho au verbe qui a remplacé *РЕЦИ rešti* en russe moderne : *сказать skazat'* « dire » ; le premier marque dans l'énoncé la présence d'un nom propre, le second l'explicitation de ce nom propre. En outre, les deux verbes appartiennent au groupe lexico-sémantique des verbes de parole, défini par un sème commun à tous les verbes du groupe (prononcer des sons articulés). *РЕЦИ rešti* « dire » exprime ce sème commun et seulement ce sème, ce qui en fait un verbe du noyau du groupe lexico-sémantique des verbes de parole, tandis que *СЪКАЗАТИ СѦ sьkazati sę* « signifier » tel qu'il est employé dans la citation de l'Évangile selon Jean, appartient à la périphérie de ce même groupe car il ajoute le sème différentiel (donner une traduction) au sème principal. L'objet du présent article est donc d'étudier le sème spécifique (signaler un commentaire métalinguistique) et les verbes de parole qui peuvent lui être associés dans les textes russes anciens : *НАРИЦАТИ (СѦ) naricati sę* « (se) nommer », *СКАЗАТИ СѦ skazati sę* « signifier », *ГЛАГОЛАТИ СѦ glagolati sę* « se dire », *РЕЦИ rešti* « dire », ou encore *ЗЪВАТИ СѦ zьvati sę* « s'appeler ». Le commentaire métalinguistique est un discours sur la langue elle-même. Ainsi, dans la citation introductive, « *и јеже съказајеть сѦ петръ* » *ježe skazajet' sę petrъ* « ce qui veut dire Pierre » est un commentaire métalinguistique sur le surnom *Кифа Kifa* « Céphas » : l'auteur donne l'équivalent du terme araméen en grec pour éclairer la signification du surnom. Ce type de commentaires occupe une place centrale dans les textes russes anciens, où expliquer, traduire, nommer, sont des soucis

¹ Dans l'article, les exemples en slavon ou en vieux russe sont donnés en cyrillique avec la police Monomakh Unicode, puis transcrits en caractères latins et traduits. Il en va de même pour les termes utilisés dans le corps du texte, à ceci près que la traduction n'est donnée qu'une fois. Les citations du *Nouveau Testament* sont tirées de l'évangélaire d'Ostromir quand cela est possible, sinon du Codex Marianus (manuscrit vieux-slave). L'original grec est donné à partir de l'édition Nestle-Aland 28. La traduction œcuménique de la *Bible* (TOB) est utilisée pour la traduction française, sauf mention contraire. Pour transcrire les exemples en caractères latins, c'est un système unifié qui a été utilisé, mais les voyelles nasales du vieux slave ѡ et ѡ̆ ont été transcrites par *ę* et *o* quand l'exemple est tiré du Codex Marianus ou de tout autre texte vieux-slave, par *ja* et *u* pour tous les textes provenant de l'espace slave oriental. En outre, les caractères cyrilliques ѣ et ѥ ont été conservés pour les voyelles ultrabrèves. Enfin, pour les exemples tirés du Codex Marianus, on ne donne que la transcription en caractères latins, sans l'original en alphabet glagolitique.

récurrents. On parle de « texte russe ancien » pour désigner tout texte écrit dans la Rus' entre le XI^e et le XIV^e siècle, dans toute la diversité des genres que cela suppose : littérature de traduction depuis le grec (textes sacrés, vies, récits profanes), chroniques, vies de saints locaux, mais aussi chartes, textes de loi et inscriptions de la vie quotidienne.

Dès lors, dans quelle mesure les verbes de parole qui servent à introduire des commentaires métalinguistiques dans les premières traductions de la Bible sont-ils employés dans les autres genres textuels ? Retrouve-t-on les mêmes formes verbales ? Quel est l'influence du grec sur les formes employées ? Du vieux russe vernaculaire ?

On s'attachera dans un premier temps à identifier les verbes de parole utilisés spécifiquement pour introduire les commentaires métalinguistiques dans les textes russes anciens. Pour cela, on analysera différents extraits du Nouveau Testament en slavon vieux-russe en s'appuyant sur l'étude de T. M. Nikolaeva (1987). Puis, dans un second temps, on élargira l'analyse à la littérature de traduction et à la littérature originale de la Rus' pour essayer de repérer les éventuelles innovations dans l'emploi des verbes de parole en tant que marqueurs de commentaires métalinguistiques. Pour ce faire, la classification de T. M. Nikolaeva sera développée et enrichie à l'aide d'exemples tirés des sous corpus-historiques du Corpus national de langue russe (*Nacional'nyj korpus russkogo jazyka*, NKRJ).

Langues et terminologie

Il faut comprendre l'adjectif « russe » dans notre article comme « relatif à la Rus' », soit le territoire occupé par les Slaves orientaux au Moyen-Âge, et non comme « relatif à la Russie » ou « relatif au peuple russe », ce qui serait un anachronisme. À la suite de B. A. Uspenskij (2002) on considérera que la langue de la plupart des textes russes anciens est le slavon vieux-russe (*drevnerusskij izvod cerkovnoslavjanskogo jazyka*), une adaptation locale du vieux slave (*staroslavjanskij jazyk*, langue slave du sud utilisée par Cyrille et Méthode dans leurs premières traductions des textes bibliques). On emploiera le terme de « vieux russe vernaculaire » (langue des Slaves orientaux) pour la langue des chartes et des inscriptions sur écorce de bouleau. Le slavon fortement influencé par le vieux russe (en particulier sur le plan du lexique) que l'on trouve dans les chroniques ou dans certaines traductions pourra être qualifié de « vieux russe littéraire », où « littéraire » traduit le russe книжный *knižnyj*.

1. Des verbes de parole pour traduire du grec en vieux slave

Le *Nouveau Testament* est un texte riche en commentaires métalinguistiques, car l'original grec est parsemé de mots ou d'énoncés en hébreu et en araméen qui font l'objet d'une explication ou d'une traduction des rédacteurs des *Évangiles*. Ces remarques sont souvent introduites par des verbes de parole, auxquels le traducteur slave s'est efforcé de trouver des équivalents dans sa langue, tout en restant le plus proche possible de la syntaxe de l'original, qui est considéré comme sacré. Cette fidélité a pu être la source de nombreux calques du grec qui sont passés dans le slavon et plus largement dans le vieux-russe littéraire. T. M. Nikolaeva (1987), à partir d'une analyse des commentaires métalinguistiques présents dans l'*Évangile* en vieux slave², les divise en trois catégories. Nous avons repris ces catégories en les traduisant en français :

² T. M. Nikolaeva s'est basée sur le *Codex Marianus*. Ce manuscrit appartient au domaine slave méridional. Horace Gray Lunt (2001, §0.321), à ce propos, précise : « Certaines déviations par rapport à la norme théorique indiquent une influence macédonienne, d'autres une influence serbe (ou possiblement nord-macédonienne). » Il date le manuscrit des années 1030 environ. C'est la raison pour laquelle, dans la mesure du possible, les citations du

a) « Les commentaires orientés vers la parole de l'Autre » (*vyzkazyvanija s orientaciej na Čužoe slovo*). Par exemple : « иисуса наричемааго³ христа » *iisusa naričemaago xrista*, « Jésus qu'on appelle Messie » (Matthieu 27.17)⁴, où « наричемааго » *naričemaago*, participe présent passif de нарицати сѧ *naricati sja* « se nommer », introduit le commentaire métalinguistique. Il est important de souligner que c'est Ponce Pilate qui nomme ainsi Jésus à la foule, en soulignant son détachement vis-à-vis du terme « Christ ».

b) « Les commentaires orientés vers une Autre langue » (*vyzkazyvanija s orientaciej na Čužoj jazyk*). Par exemple : « она же рѣста јему + равви · јеже глаголетъ сѧ съказаемо оучителю » *ona že rěsta jemu + ravvi · ježe glagoletъ sja съkazajemo učitelju* « Ils répondirent : Rabbi – ce qui signifie Maître » (Jean 1.38). Le verbe qui permet d'introduire les traductions est le plus souvent съказати *съkazati* « raconter, signifier ».

c) « Les commentaires qui comportent les éléments de leur Métalangage » (*vyzkazyvanija, vključajuščie komponenty svoego Metajazyka*). Ces commentaires sont parfois centrés sur le lexème има *imja* « le nom ». Par exemple : « има јему никодимъ » *imja jemu nikodimъ*, « un homme du nom de Nicodème » (Jean 3.1). Ces énoncés sont en quelque sorte autocentrés, ce sont des commentaires métalinguistiques qui ne font intervenir ni un point de vue extérieur (« on le nomme... »), ni d'explication sur le sens d'un terme ou d'un énoncé (« on dit... parce que... » ou bien « cela signifie »), ils se contentent de donner le nom d'un élément ou d'un personnage. Dans le texte biblique, on trouve également le verbe нарицати сѧ *naricati sja* « se nommer » conjugué pour introduire ce type de commentaires.

Ces trois catégories peuvent servir de point de départ pour l'analyse des textes russes anciens, en détaillant quels sont les verbes de parole qui sont employés pour chaque catégorie.

1.1. Les commentaires métalinguistiques orientés vers la parole de l'Autre

Le participe présent passif нарицаемъ *naricaemъ* « nommé » implique une mise à distance de l'auteur du texte vis-à-vis du nom donné. Bien que d'autres formes du verbe нарицати *naricati* « nommer » soient utilisées pour introduire des commentaires métalinguistiques, la modalité de mise à distance est réservée au participe présent passif, ce qui est lié au sémantisme de cette forme verbale passive : le locuteur indique qu'il n'est pas responsable du nom donné. T. M. Nikolaeva relève 18 occurrences de нарицаемъ pour nommer une personne dans le *Codex Marianus*. En s'appuyant sur les recherches de Serguei Sakhno (1983), elle classe ces emplois selon le type de mise à distance pratiquée (Nikolaeva 1987 : 58-60) :

a) La personne reçoit un autre nom en plus de son nom véritable ou principal. Le locuteur donne une information factuelle, autrement dit l'origine géographique d'un personnage : *marie naricaemaë magdalini* « Marie, dite de Magdala » (Luc 8.2)⁵. Ce premier emploi se rapproche de ceux où нарицати сѧ conjugué sert à indiquer le nom de quelqu'un.

Codex Marianus ont été remplacées par les extraits correspondants de l'Évangélaire d'Ostromir, manuscrit qui appartient au domaine slave oriental.

³ La graphie наричемааго avec ч au lieu de ц est peut-être le signe que ces deux phonèmes se confondaient dans la langue du copiste responsable de ce passage.

⁴ Les choix de la *Traduction œcuménique de la Bible* (2010) ont été conservés, en signalant la traduction littérale de certains termes par une note. Ici, par exemple, χριστός signifie littéralement « oint » en grec, tout comme משיח *meshi'ha* en araméen.

⁵ *Codex Marianus*

b) Une personne se voit là aussi attribuer un autre nom, mais le locuteur ne fait ici que rapporter un surnom qui est utilisé par d'autres mais ne se l'approprie pas. Cela correspond avant tout au discours rapporté de Ponce Pilate, par exemple : « *нисуса наричемааго христа* » *iisusa naričemaago xrista*, « Jésus qu'on appelle Messie » (Matthieu 27.17). Dans l'*Évangile selon Marc*, on identifie une autre tournure indiquant que celui qui écrit n'est pas responsable du surnom donné : *pilatъ же пакы отъвѣставъ рече имъ что ubo хоштете сътворijo egože glъete cъrě ijudeiska* « Prenant encore la parole, Pilate leur disait 'Que ferai-je donc de celui que vous appelez le roi des Juifs ?' » (Marc 15.12)⁶. Selon T. M. Nikolaeva: « si le mot *нарицаемъ* dans la première catégorie n'est pas connoté et désigne un fait, dans le second cas il signifie en outre que c'est la parole d'autrui qui est citée » (Nikolaeva 1987 : 59).

Il faut néanmoins faire remarquer que quand l'acte de donner un autre nom fait partie intégrante de la narration, c'est une forme conjuguée de *нареци* *narešti* « nommer » qui prend le relais : *i nareče imę simonou petrъ* « et à Simon il donna le nom de Pierre » (Marc 3.16)⁷, ou bien encore : *i egda bystъ день priglasi učeniky svoje i izbъravъ отъ нихъ двъна на десете jеже i apostoly nareče* « Puis, le jour venu, il appela ses disciples et en choisit douze ; auxquels il donna le nom d'apôtres » (Luc 6.13)⁸.

c) *Нарикаемъ*, participe présent passif, introduit le véritable nom de la personne concernée, mais avec une mise à distance, que l'on ressent également en français dans une tournure telle que « le dénommé Judas ». Par exemple : « *и нарицаемъи iуда. јединъ отъ обою на десате* » *i naricajemyi iuda. jedinъ отъ oboju na desjate* « celui que l'on appelait Judas, un des Douze » (Luc 22.47). Ainsi, ce n'est pas le surnom qui est mis à distance, mais bien la personne elle-même désignée par son nom véritable.

Au-delà de la modalité de mise à distance d'un nom donné, les verbes de parole employés comme marqueurs de commentaires métalinguistiques peuvent également servir à signaler le passage à une autre langue.

1.2. Les commentaires métalinguistiques orientés vers une autre langue

Pour se rendre compte de la diversité de ces commentaires, on peut partir de la catégorie de termes les moins fréquemment traduits celle des toponymes, pour arriver à ce qui est systématiquement traduit : les énoncés complets en langue étrangère. En revanche, les noms, les surnoms et les fonctions des personnes font parfois l'objet d'une traduction si la compréhension de ceux-ci est essentielle pour saisir le sens du passage concerné.

1.2.1. Toponymie

Les toponymes ne sont pas les noms propres les plus fréquemment traduits dans l'*Évangile*, et quand ils le sont, le traducteur slave réutilise le participe présent passif *нарицаемъ* déjà mentionné pour indiquer les surnoms : « *на мѣстѣ нарицаемъемъ литострото. евреискы же гав'вадда* » *na městě naricajeměemъ lithostroto. evreisky že gav'vatha* « sur la place que l'on appelle Lithostrotôd, en hébreu Gabbatha » (Jean 19.13). On obtient ainsi une équivalence stricte entre le grec λεγόμενος et le vieux slave *нарицаемъ* *naricajemъ*, quel que soit le contexte. En outre, le traducteur ne traduit pas à son tour le terme grec, il se contente de le transcrire. La fidélité au texte sacré prime sur l'accessibilité du texte

⁶ *Ibid.*

⁷ *Codex Marianus*

⁸ *Ibid.*

traduit.⁹ On remarque que c'est le terme grec qui est donné en premier comme celui faisant sens pour le lecteur grec, tandis que le terme hébreu est donné à titre d'information, comme pour renforcer l'ancrage culturel particulier du récit biblique. En revanche, quand la signification du toponyme a une valeur symbolique, c'est la traduction qui est indiquée en second, car elle a valeur d'explication :

(2) ИДИ ОУМЫИ СѦ ВЪ КЪПѢЛИ СИЛОУАМЪСТѢ· ЈЕЖЕ СЪКАЗАЈЕТЬСЈА ПОСЪЛАНЪ
idi ulyi sja vь kypěli siluamъstě· ježe sьkazajetъsja posъlanъ
« 'Va te laver à la piscine de Siloé' – ce qui signifie Envoyé. »
Évangile selon Jean, 9.7

À ce titre, le toponyme le plus intéressant est Golgotha, du fait de sa forte charge symbolique. Il est cité dans les quatre évangiles :

(3) Matthieu, 27.33 **НА МѢСТО НАРИЧЕМОЈЕ ГОЛГОДА· ЈЕЖЕ ЈЕСТЬ НАРИЧЕМОЈЕ КРАНИЈЕВО МѢСТО**
na město нариčemoje golgotha, ježe jestь нариčemoje kranijevo město
εἰς τόπον λεγόμενον Γολγοθᾶ, ὃ ἐστὶν λεγόμενος Κρανίου Τόπος
au lieu dit Golgotha, ce qui veut dire lieu du Crâne

(4) Marc, 15.22 **НА МѢСТО ГОЛГОДА ЈЕЖЕ ЈЕСТЬ СЪКАЗАЈЕМО КРАНИЈЕВО МѢСТО**
na město golgotha ježe jestь sьkazajemo kranijevo město
ἐπὶ Γολγοθᾶ τόπον, ὃ ἐστὶν μεθερμηνευόμενον, Κρανίου Τόπος
au lieu-dit Golgotha, ce qui signifie lieu du Crâne

(5) Luc, 23.33 **НА МѢСТО· НАРИЦАЈЕМОЈЕ КРАНИЈЕВО**
na město naricajemoje kranijevo
πὶ τὸν τόπον τὸν καλούμενον Κρανίον
au lieu dit « le Crâne »

(6) Jean, 19.17 **ВЪ НАРИЦАЈЕМОЈЕ КРАНИЈЕВО МѢСТО· ЈЕЖЕ ГЛАГОЛЈЕТЬ СѦ ЕВРЕИСΚΥ ГОЛГОДА**
vь naricajemoje kranijevo město ježe glagoljetъ sja evreisky golgotha
εἰς τόπον λεγόμενον Κρανίου Τόπον, ὃς λέγεται Ἑβραϊστὶ Γολγοθᾶ
le lieu dit du Crâne, qu'en hébreu on nomme Golgotha

La formulation présente dans l'*Évangile selon Luc* peut être écartée d'emblée comme n'étant pas une traduction. Matthieu, Marc et Jean, en revanche, présentent bien le terme en grec et en hébreu, avec une construction différente à chaque fois. Là encore, le traducteur slave

⁹ Il faut préciser que les commentaires métalinguistiques en question ne sont pas l'œuvre du traducteur du grec vers le vieux slave. En effet, on ne trouvera jamais un mot grec transcrit en cyrillique puis traduit en vieux slave. Au contraire, tous les mots traduits appartiennent à l'hébreu ou à l'araméen et font donc déjà l'objet d'un commentaire métalinguistique dans l'original grec. Le traducteur slave ne fait donc que traduire ces commentaires. Il faut également faire remarquer, avec T. M. Nikolaeva (1987), que ces mots apparaissent principalement dans le discours direct des personnages, à l'exception de quelques toponymes traduits dans le corps du texte, ce qui permet d'ancrer les acteurs et l'espace du texte dans une autre culture. La fonction du commentaire métalinguistique est ici de faire accéder le lecteur à la compréhension de cette altérité.

n'a pas traduit le terme grec¹⁰ et a systématiquement traduit λεγόμενος par нарицаемъ *naricajetъ*, que le participe serve à nommer un lieu ou à donner la traduction du toponyme. Mieux encore, la formulation de l'Évangile selon Matthieu condense les deux emplois du verbe de parole dans un seul segment de phrase et illustre parfaitement sa polysémie, entre « nommer » et « signifier ».

Toutefois, нарицаемъ *naricajetъ* n'est pas la seule tournure permettant de donner une traduction. Le verbe pronominal глаголати сѧ *glagolati sja* remplit également cette fonction, accompagné de l'adverbe еврейскы *evreisky* « en hébreu ». En grec comme en vieux slave, on a là deux verbes de parole de sens assez large qui ne sont pas spécifiques au domaine de la traduction, au contraire du verbe μεθερμηνεύω, qui signifie précisément « interpréter », « traduire ».¹¹ Le traducteur a choisi le participe présent passif de съказати *skazati*, un verbe vieux-slave polysémique, pour traduire μεθερμηνευόμενος. Ainsi, le *Dictionnaire vieux-slave* (1994) donne au moins six sens différents pour съказати *skazati*¹² : 1. expliquer, 2. signifier, 3. dire, 4. annoncer, 5. montrer, 6. ordonner, auxquels on peut ajouter le sens de « raconter » pour съказовати *sъkazovati*, nouvel imperfectif¹³ de съказати. Le traducteur ne disposait donc que d'un verbe de parole de sens général pour traduire le grec μεθερμηνεύω, car le vieux slave ne connaissait pas, selon toute apparence, de verbe désignant spécifiquement l'activité de traduction.

1.2.2. Noms de personnes et surnoms

Par rapport aux toponymes, les surnoms et les titres ont une signification qui doit être explicitée pour être comprise. C'est là encore le verbe съказати сѧ *sъkazati sja* qui sert à introduire la traduction, comme dans les deux exemples suivants :

(7) ты наречеши сѧ кифа· жеже съказаетъ сѧ петръ
ty narečeši sja kifa· ježe sъkazajetъ sja petrъ
σὺ κληθήσῃ Κηφᾶς – ὁ ἐρμηνεύεται Πέτρος
« 'tu seras appelé Céphas' – ce qui veut dire Pierre »
Évangile selon Jean, 1.42

(8) она же рѣста ѧмоу+ равви· жеже глаголетъ сѧ съказаето оучителю· кѣде живеши
ona že rěsta jemu+ ravvi· ježe glagoljetъ sja sъkazajeto učitelju· kѣde živeši
Ῥαββί – ὃ λέγεται ἐρμηνευόμενον, Διδάσκαλε – ποῦ μένεις;
« Ils répondirent : 'Rabbi – ce qui signifie Maître –, où demeures-tu ?' »
Évangile selon Jean, 1.38

Le premier exemple ressemble fortement à la tournure employée pour traduire les toponymes, à ceci près que le verbe, au lieu d'apparaître sous forme participiale de съказати

¹⁰ Il faut préciser que l'adjectif d'appartenance краниево n'est absolument pas transparent pour le lecteur slave, puisque « crâne » se dit лѣвъ en vieux slave. On trouve d'ailleurs la traduction мѣсто лѣбное dans l'*Euchologium Sinaiticum* (feuillet 50a, cité dans le *Staroslavjanskij slovar' (po rukopisjam X-XI vekov)* : 311).

¹¹ Bailly (2000 : 1237)

¹² *Staroslavjanskij slovar' (po rukopisjam X-XI vekov)* (1994 : 651).

¹³ A. Vaillant (1964, §235) signale que « avec les verbes en -ати, -аѣ, l'imperfectif n'est pas distinct du perfectif : отъвѣштааше « il répondait » Marc XIV, 61 Mar. ; съвѣштаѣтъ « il conseille » Supr. 126¹³ [...]. Mais le cas est assez rare et l'ambiguïté des aspects est généralement évitée : ainsi l'imperfectif (отъ)вѣштати est usuellement remplacé par (отъ)вѣштавати (§239). » Съказовати, imperfectif de formation nouvelle, permet ainsi de mettre fin à l'ambiguïté aspectuelle de съказати aux formes tirées du thème de l'infinitif. Il est notable que le sens de « raconter » soit signalé en premier lieu pour le nouvel imperfectif, pour le dire envisagé comme processus.

сѧ *sъkazati sja*, est ici conjugué à la troisième personne du singulier au présent. Ce choix s'explique par la volonté de rester le plus proche possible du verbe de parole original, ἐρμηνεύεται. Là encore, le mot traduit en grec est simplement transcrit.¹⁴

Le second exemple, en revanche, présente un premier cas d'authentique traduction en vieux slave du commentaire métalinguistique. Le prédicat composé ГЛАГОЛѢТЬ Сѧ СЪКАЗАЈЕМО *glagoljetь sja съkazajemo* s'explique par un calque du grec λέγεται ἐρμηνευόμενον. Il introduit la traduction en vieux slave de διδάσκαλε, οὐχίτελεу *učitelju* (au cas vocatif). On peut supposer que le traducteur s'était fixé comme règle de ne jamais traduire les noms propres (toponymes, noms), se contentant de transcrire le grec, tandis qu'il traduisait systématiquement les noms communs ou les énoncés en langue étrangère. Dans un cas comme dans l'autre, le verbe СЪКАЗАТИ Сѧ *sъkazati sja* permet d'introduire le commentaire métalinguistique.

1.2.3. Énoncés en langue étrangère

Le seul énoncé complet en langue étrangère dans l'Évangile, le cri de Jésus sur la croix, est donné en araméen, puis traduit en vieux-slave à partir du texte grec. Plutôt que la proximité au texte original, c'est ici le sens de cette exclamation qui est privilégié, du fait de son rôle symbolique en conclusion de la Passion, car il est important que le lecteur de l'Évangile comprenne le sens de ce que Jésus a dit dans ses derniers instants.

(9) при девѧтѣи же годинѣ· възъри иисусъ гласъмь великъмь глагола· ели· ели· еммаа завтании· ѡже ѡстъ· боже мои· боже мои· почьто маъ јеси оставилъ.

pri devjatēi že godinē· възъri iisusъ glasъmь velikъmь glagolja· eli· eli· emmaa zavtanii ježe jestь· bože moi· bože moi· роцьто mja јesi ostavilъ

Vers trois heures, Jésus s'écria d'une voix forte : « *Eli, Eli, lema sabaqthani ?* », c'est-à-dire « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* »

Évangile selon Matthieu, 27.46

(10) i въ devjetojо godinо възъри iisusъ glasъmь veliemъ glagolę· eloi eloi lima savaxtani· eže estь съkazaemoe bože bože moi въskojо mę ostavi·

Et à trois heures, Jésus cria d'une voix forte : « *Eloi, Eloi, lama sabaqthani ?* » ce qui signifie « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* »

*Évangile selon Marc, 15.34*¹⁵

Dans les deux cas, le traducteur en vieux slave choisit de transcrire l'énoncé en araméen et de traduire l'énoncé en grec, plaçant au premier plan la transmission du sens de l'exclamation. En revanche, les deux passages diffèrent par les moyens employés pour introduire le commentaire métalinguistique, puisque СЪКАЗАЈЕМО *съkazajemo* n'est utilisé que chez Marc. Dans ce contexte, *еже естъ съkazaemoe eže estь съkazaemoe* tient lieu de marqueur d'équivalence entre deux énoncés dans des langues différentes, de la même manière que *ѡже ѡстъ ježe jestь* chez Matthieu. Ainsi, le sens lexical de СЪКАЗАЈЕМО *съkazajemo* tend à s'effacer pour se rapprocher d'un emploi copulatif.

¹⁴ Ce type d'exemples s'accumulant, on peut supposer que la traduction de l'Évangile s'adressait en premier lieu à des lettrés maîtrisant le grec, ce qui explique cette traduction pour le moins obscure de l'Évangile selon Matthieu (16.18), où le jeu de mot entre le prénom Pierre et le matériau « la pierre » n'est pas traduit, comme il peut l'être dans la traduction en français moderne, par exemple : азъ же тебѣ глаголю яко ты јеси петръ· и на семь камени· съзиждъ цръкве моѡж. *azъ že tebě glagolju jako ty јesi petrъ· i na semь kameni съzizdu crъkve moju* « Et moi aussi je te dis que tu es Pierre et que sur ce roc-là je bâtirai mon Église. »

¹⁵ *Codex Marianus*

1.3. Наричати сѧ¹⁶ / нареци сѧ *naricati sja* / *narešti sja*, un verbe de parole pour nommer

Le verbe **нареци сѧ** *narešti sja* « se nommer » permet de nommer les lieux et les hommes :

(11) *těmže nareče se¹⁷ selo to selo krъvi do sego dne¹⁸*
Voilà pourquoi jusqu'à maintenant ce champ s'appelle « Champ du sang ».
Évangile selon Matthieu, 27.8

(12) *писано естъ храмъ мой храмъ молитвъ наречетъ сѧ*
pisano estъ xramъ moi xramъ molitvѣ narečetъ sja
Il est écrit : « *Ma maison s'appellera maison de prière.* »
Évangile selon Matthieu, 21.13

Dans ces deux exemples, il s'agit seulement de donner le nom de quelque chose, ou plus précisément d'annoncer le nom de quelque chose. Le texte insiste sur la valeur prophétique du commentaire métalinguistique, une fonction à laquelle le présent à valeur de futur de **нареци сѧ** *narešti sja* se prête particulièrement bien. En revanche, le présent de **нарицати сѧ** *naricati sja* a valeur de vérité générale, il sert à donner le nom d'un lieu ou d'une personne :

(13) *въ градъ давидовъ· иже нарицають¹⁹ сѧ видлеемъ*
vъ gradъ davudovъ· iže naricaють sja vithleemъ
à la ville de David qui s'appelle Bethléem
Évangile selon Luc, 2.4

(14) *ne mati li ego naricaetъ se mariě²⁰*
Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ?
Évangile selon Matthieu, 13.55

Les emplois **нарицати сѧ** / **нареци сѧ** *naricati sja* / *narešti sja* se répartissent ainsi en fonction de l'aspect, tout du moins au présent et au présent-futur. Ce verbe peut en outre être complété par un adverbe qui indique la langue dont est issu le nom :

(15) *юсть же въ иероусалимѣхъ· на овъчи купѣли· јаже нарицають сѧ еврейскы видезда*
jestъ že vъ ijerusalimѣхъ· na ovъči kupĕli· jaže naricaють sja evreisky vithezda
Or il existe à Jérusalem, près de la porte des brebis, une piscine qui s'appelle en hébreu Bethzatha.
Évangile selon Jean, 5.2

Dans d'autres contextes, **нареци сѧ** *narešti sja*, utilisé au futur perfectif, désigne l'acte de donner un nom, tandis que la traduction est signalée par un autre verbe de parole, comme dans notre exemple introductif avec Simon-Pierre, dont le surnom est donné par Jésus (premier commentaire métalinguistique ①), puis fait l'objet d'une traduction de l'araméen au grec (deuxième commentaire métalinguistique ②) :

¹⁶ **Наричати сѧ** *naricati se* « se nommer » en vieux slave, parfois orthographié **наричати сѧ** *naričati sja* dans les textes russes anciens. La forme **нарѣкати сѧ** *narĕkati sja*, où la troisième palatalisation est logiquement absente après le **ѣ**, appartient, elle, au vieux russe proprement dit.

¹⁷ **Нарече сѧ** *nareče sja* est un présent perfectif à valeur de futur : « sera appelé ».

¹⁸ *Codex Marianus*.

¹⁹ Le *Codex Marianus* présente la forme **нарицаатъ сѧ** à cet endroit, bien que l'on croise **нарицаетъ сѧ** également, voir par exemple Matthieu, 13.55.

²⁰ *Codex Marianus*.

(16) ① ТЫ НАРЕЧЕШИ СЯ КИФА· ② ЈЕЖЕ СЪКАЗАЈЕТЬСЯ ПЕТРЪ

ty narečeši sja kifa, ježe sьkazajetь sja petrъ
« ‘tu seras appelé Céphas’ – ce qui veut dire Pierre »
Évangile selon Jean, 1.42

Le troisième type de commentaire métalinguistique a un statut légèrement différent, il s’agit seulement d’introduire le surnom « Pierre » afin d’éviter la confusion avec Simon le Zélote :

(17) пръву симонъ· иже наречетъ сę петръ²¹
Le premier, Simon, celui qui s’appelle Pierre.
Évangile selon Matthieu, 10.2.

Le verbe de parole est ici réflexif, il sert à indiquer le nom d’usage de Simon, sans même sous-entendre que ce surnom a été donné par un autre. Une occurrence d’autant plus étonnante que c’est bien le participe λεγόμενος qui apparaît dans le texte grec.

Enfin, dans quelques rares cas, **НАРИЦАТИ СЯ** *naricati sja* peut servir à donner une traduction :

(18) она· глагола јему рав’воуни· иже нарицајетъ ся оучителю²²
ona· glagola jemu rav’vuni· ježe naricajetь sja učitelju
Elle lui dit : « Rabbouni » – ce qui signifie maître.²³
Évangile selon Jean, 20.16

En réalité, la seule fonction qui semble échapper à **НАРИЦАТИ СЯ** *naricati sja* est celle d’introduire une explication, emploi dans lequel on trouvera plutôt le gérondif²⁴ **РЕКЪШЕ**. André Vaillant (1964, §169) signale un exemple tiré du *Codex Suprasliensis* (351²⁶) : « **ОТЬ АДАМА ДО МОУСИИ РЕКЪШЕ ДО ЗАКОНА** » *отъ Adama do Moisię rekъše do zakona* « d’Adam jusqu’à Moïse, c’est-à-dire jusqu’à la Loi ».

En définitive, à la différence de **ГЛАГОЛАТИ СЯ** *glagolati sja* et de **СЪКАЗАТИ СЯ** *sьkazati sja*, **НАРИЦАТИ СЯ** *naricati sja* est un verbe polyfonctionnel qui permet d’introduire la plupart des types de commentaires métalinguistiques, comme résumé dans ce tableau :

²¹ *Codex Marianus*.

²² La version du *Codex Marianus*, plus fidèle en cela au texte original grec, comporte un adverbe de langue après глагола : она глагола емоу· еврейскы раввоуни· еже наречетъ ся оучителю.

²³ Le traducteur utilise le mot **УЧИТЕЛЬ** *učitelь* « maître » pour traduire **РАВ’ВИ** *rav’vi* et **РАВ’ВОУНИ** *rav’vouni*. Selon Jean-Claude Moreau (2012) : « *rabbi*, d’où vient notre mot « rabbin », signifie « maître » au sens pédagogique ; *rabbouni*, équivalent du grec *kurie* et de l’hébreu *’ādōnī*, signifie « maître » au sens hiérarchique. Bernard-Marie (p. 32) analyse assez bien la différence : ‘Le terme *rabbouni* exprimerait une nuance de solennité avec le pouvoir de commander alors que son équivalent hébraïque *rabbi* suggérerait plutôt la simple notion de respect avec le pouvoir d’enseigner.’ »

²⁴ Ce gérondif est en réalité une forme figée du participe passé actif au nominatif masculin pluriel de forme courte (Claire Le Feuvre, 2009 : 95-96).

Fonction	Нарицати сѧ / нарици сѧ	Autre verbe de parole
Indiquer le nom d'un élément	НАРИЦАЕТЪ Сѧ МАРИѢ <i>naricaetъ sja mariě</i> « elle se nomme Marie »	
Accomplir l'acte de donner un nom (énoncé performatif)	ТЫ НАРЕЧЕШИ Сѧ КИФА <i>ty narečeši sja kifa</i> « tu te nommeras Céphas » І НАРЕЧЕ ИМѧ СИМОНУ ПЕТРЪ <i>i nareče imja simonu petrъ</i> « il nomma Simon du nom de Pierre »	
Indiquer que le nom appartient à la parole de l'Autre	НАРИЦАЕМЫИ ИУДА <i>naricajemyi Iuda</i> « le dénommé Judas »	ЕГОЖЕ ГЛАГОЛЕТЕ ЦЕСАРѢ ИЮДЕИСКА <i>egože glagolete cesarě</i> <i>ijudeiska</i> « celui que vous dites roi des Juifs »
Donner une traduction	РАВ'ВОУНИ' ІЕЖЕ НАРИЦАЈЕТЪ Сѧ ОУЧИТЕЛЮ <i>rav'vuni, ježe naricajetъ sja učitelju</i> « rabbouni, ce qui signifie 'maître' »	НА МѢСТО ГОЛГОДА ІЕЖЕ ЈЕСТЪ СЪКАЗАЈЕМО КРАНИЈЕВО МѢСТО <i>na město golgotha ježe jestъ</i> <i>sъkazajemo kranijevo město</i> au Golgotha, ce qui est traduit comme 'le lieu du crâne' » ІЕЖЕ ГЛАГОЛЈЕТЪ Сѧ ЕВРЕИСКЫ ГОЛГОДА <i>ježe glagoljetъ sja evreisky golgotha</i> « ce qui se dit en hébreux Golgotha »
Donner une explication		ОТЪ АДАМА ДО МОИСИѧ РЕК'ШЕ ДО ЗАКОНА <i>otъ Adama do Moisia rekъše do zakona</i> « d'Adam jusqu'à Moïse, c'est-à-dire jusqu'à la Loi »

Tab. 1 Les emplois de нарицати сѧ *naricati sja* « se nommer »

Après avoir présenté les verbes de parole dont dispose le vieux slave puis le slavon vieux-russe pour introduire un commentaire métalinguistique, il reste à voir dans quelle mesure le vieux russe littéraire a repris ces moyens linguistiques et quels sont les emplois originaux de verbes de parole que l'on peut relever dans les textes russes anciens.

2. Des moyens originaux pour introduire les commentaires métalinguistiques en vieux russe littéraire

Tous les verbes de parole qui introduisent des commentaires métalinguistiques dans l'Évangile en vieux slave se retrouvent également dans les textes russes anciens : traductions, chroniques, vies, textes polémiques. Néanmoins, le slavon vieux-russe, et partant, le vieux russe littéraire, ne sont pas dépourvus d'innovations sur ce plan : de nouveaux verbes introducteurs apparaissent, tandis que l'emploi de certaines formes particulières se développe (рекъше *rekъše* « c'est-à-dire »).

2.1. Nommer et baptiser

Les moines qui rédigent les chroniques et les vies, en particulier, reprennent les mêmes moyens d'expression que l'Évangile, qui constitue la référence stylistique à imiter. Ainsi, dans la *Chronique des temps passés*, le participe présent passif нарицаемъ *naricaemъ* « nommé » est utilisé, de même que les formes conjuguées de нарицати сѧ *naricati sja* « se nommer » mentionnées en première partie :

(19) часть всѧчьскѧ страны²⁵ нарицаемую ѡнию

častъ vsjačъskija strany naricaeluju oniju

une partie de l'Asie appelée l'Ionie

Chronique des temps passés, version Laurentienne, partie non datée

(20) семешнъ же приѧ градъ ѡдърѣнъ иже первое ѡрестовъ городъ нарицашесѧ сына агамемнонъ.

semeonъ že prija gradъ odърѣнъ iže pervoe orestovъ gorodъ naricašesja syna agamemnonъ

Siméon prit la ville d'Andrinople, qui s'appelait auparavant « la ville d'Oreste », le fils d'Agamemnon.

Chronique des temps passés, version Hypatienne, an 915

Dans ces deux exemples, le verbe de parole, soit à la forme participiale, soit à la forme réfléchie, permet d'indiquer que le rédacteur de la chronique ne fait que mentionner un nom qu'il n'a pas donné, dont il n'est pas responsable.

En revanche, quand il s'agit de baptiser un lieu, on trouve l'expression наречи имѧ *nareči imja* « appeler du nom de », qui n'est pas présente dans le relevé de T. M. Nikolaeva (1987)²⁶:

(21) послѣдѣ же андрѣѧнъ. кесарь ѡбновивы и въ свое имѧ нареч андрѣѧнъ. мы же зовемъ ѡндрѣѧнем градом

poslědě že andrějanъ kesarъ obnovivы i въ svoe imja nareč andrějanъ. my že zovemъ ondrějanem gradom

Par la suite, l'empereur Hadrien l'a reconstruite et lui a donné son nom d'Hadrien. Nous l'appelons donc la ville d'Hadrien.

Chronique des temps passés, version Hypatienne, an 915

²⁵ O.V. Tvorogov, dans ses notes concernant la page 62 du le texte de la *Chronique des temps passés* (édition de la *Biblioteka literatury Drevnej Rusi*, 1997 : 489), indique que всѧчьскѧ страны est une déformation de Ясийскѧ страны, vraisemblablement une citation de la *Chronique* d'Hamartôlos.

²⁶ Наречи *narešti* + complément d'objet direct est possible également, comme dans l'Évangile : « володимѣръ же радъ бывъ. и заложѧ городъ на броду томъ. и нарче и. переяславль » *volodiměrъ že radъ byvъ i založi gorodъ na brodu tomъ. i narče i. perejaslavlъ* « Vladimir, content, fonda une ville sur ce gué et la nomma Perejaslavl'. » (*Chronique des temps passés*, an 993, version Hypatienne)

Ce second extrait du récit de l'année 915 comporte en outre le verbe *зъвати зъвати* « appeler », utilisé de manière très fréquente dans les chroniques pour donner le nom d'un élément. Bien entendu, *зъвати зъвати* est une racine slave commune, mais son emploi en tant que marqueur de commentaire métalinguistique prend racine dans les textes russes anciens.²⁷ De la même manière que *нарицати сѧ* *naricati sja*, le participe présent passif peut être utilisé pour introduire un commentaire métalinguistique, par exemple pour donner le prénom slave usuel d'un prince à côté de son prénom de baptême, comme dans le passage suivant :

(22) том же лѣтѣ· престависѧ· благовѣрнии князь Михаилъ· зовомии Святполкъ· мѣсѧца априла· въ· ѿ· день·

tom že létě· prestavisja· blagověrnyi knjazь Mixailъ· zovomyi Svjatopolkъ· mēsjaца aprilja· въ 16 denъ·

La même année mourut le pieux prince Mikhaïl, appelé Sviatopolk, le 16 avril.

Chronique des temps passés, version de Souzdal, an 1114

Le texte des chroniques se caractérise ainsi par un réseau complexe de commentaires métalinguistiques, puisque l'explication étymologique est souvent une manière d'introduire la légende. Celle de la fondation de Kiev est particulièrement riche de ce point de vue, tous les marqueurs de commentaires métalinguistiques y sont en gras :

(23) и быша. ѿ. брата. (а) единому имѧ кии. а другому щекъ. а третьему хоривъ. и сестра ихъ лыб[ѣ]дъ. и сѣдѧше кии на горѣ кдѣ нынѣ увозъ боричевъ. а щекъ сѣдѧше на горѣ. кдѣ нынѣ зоветсѧ щековица. а хоривъ на третей горѣ. ѿ нуду же прозвасѧ хоривица створиша городокъ. во имѧ брата ихъ старѣишаго и наркоша и киевъ и бѧше около города лѣсъ и боръ великъ. и бѧху ловѧще звѣрь. бѧхутъ бо мудрѣ и смыслени. и нарицихусѧ полане.

i byša 3 brata. (a) edinomu imja kii. a drugomu štekъ. a tretъemu xorivъ. i sestra ихъ lyb[ě]dъ. i sědjaše kii na gorě kdě nyně uvozъ boričevъ. a štekъ sědjaše na gorě. kdě nně zovetsja štekovica. a xorivъ na tretъei gorě. ot njudu že prozvasja xorivica stvoriša gorodokъ. vo imja brata ихъ starěišago i narkoša i kievъ i bjaše okolo goroda lěsъ i borъ velikъ. i bjaxu lovjašte zvěрь. bjaxutъ bo mudrě i smysleni. i naricixusja poljane.

Il était trois frères, l'un du nom de Kii, le deuxième Šček et le troisième Choriv. Leur sœur, elle, s'appelait Lybēd'. Kii habitait sur la colline où se trouve aujourd'hui la montée de Boritchev, Šček, lui, habitait sur la colline qui s'appelle de nos jours Ščekovica, et Xoriv, lui, était sur la troisième colline, raison pour laquelle elle fut nommée Xorivica. Ils bâtirent une ville et lui donnèrent le nom de Kiev en l'honneur de leur frère aîné. Autour de la ville, il y avait de grandes forêts. Ils y chassaient des bêtes. Ils étaient sages et réfléchis et ils s'appelaient les Polianes.

Chronique des temps passés, version Hypatienne, partie non datée

On peut classer les verbes de parole de cet extrait en deux catégories : en premier lieu, ceux qui permettent de donner un nom (*зовет сѧ zovet sja*, *нарициху сѧ naricixu sja*), puis, en second lieu, ceux qui désignent l'acte de nommer à proprement parler (*прозва сѧ prozva sja*, *наркоша narkoša*²⁸). Cette opposition se retrouve dans les temps utilisés : présent et

²⁷ Le *Staroslavjanskij slovar' (po rukopisjam X-XI vekov)* (1994 : 239), indique le sens de « nommer » pour *зъвати зъвати*, mais l'exemple donné correspond plutôt au sens premier du verbe : « что же мѧ зовете господи господи а не творите ѣже глаголю » *čto že mę zovete gospodi gospodi a ne tvorite ēže glagoljo*, « Pourquoi m'appelez-vous 'Seigneur, Seigneur' et ne faites-vous pas ce que je dis ? » Luc, 6.46. L'usage du vocatif montre qu'il s'agit bien d'une adresse au Seigneur. В.А. Успенский (2002 : 372) considère ce verbe comme neutre, c'est-à-dire ni strictement livresque, ni strictement vernaculaire.

²⁸ On a « и наркоша имѧ ему киевъ » *i narkoša imja emu kievъ* au lieu de « и наркоша и киевъ » *i narkoša i kievъ* dans la version Laurentienne, ce qui montre bien que *нареци имѧ* + datif et *нареци* + accusatif sont équivalents dans ce type de contextes.

imparfait pour donner le nom de quelque chose, aoriste pour l'acte de nommer accompli dans le passé.

Dans un autre passage de la *Chronique*, l'enterrement du prince Oleg (an 912), on trouve la formulation suivante :

(24) на горѣ иже глаголетъся щековица есть же могила его до сего дъни
na gorě iže glagoleťsja ŝtekovica est' že mogila ego do sego dъni
Sa tombe se trouve jusqu'à ce jour sur la montagne qui se nomme Ŝčekovica.

On peut émettre l'hypothèse que *зъвати сѧ* *zъvati sja* « s'appeler » et *глаголати сѧ* *glagolati sja* « se dire » sont synonymes, mais que le premier est une tournure issue du russe vernaculaire, tandis que le second appartient au vieux slave. Quoiqu'il en soit, *зъвати зъvati* et ses dérivés viennent compléter la gamme des verbes de parole permettant d'introduire un commentaire métalinguistique, remplaçant efficacement *нареци сѧ* *nareŝti sja* jusque dans son emploi avec *имѧ* *imja* :

(25) а срацини ѿ измаила и творатъ сѧ сарини· и прозваша имѧ собѣ саракине
a sracini ot izmaila i tvorjatъ sja sarini· i prozvaša imja sobě sarakine
Les Sarrasins descendent d'Ismaël, mais se considèrent descendants de Sarah et se sont donné eux-mêmes le nom de Sarrasins.
Chronique des temps passés, version Нупатиенне, an 1096

Ce dernier exemple de commentaire métalinguistique est ambigu : il s'agit autant de donner le nom d'un peuple que de mettre à distance l'ethnonyme, considéré comme faux par l'auteur. De fait, comme dans l'*Évangile*, la mise à distance du nom comme étant utilisé ou donné par l'Autre est un procédé rhétorique courant.

2.2. Mise à distance de l'énonciateur par rapport au nom

À la différence du texte biblique en vieux slave, cette mise à distance s'opère souvent via le participe présent passif du verbe *глаголати* dans les chroniques :

(26) законъ же и оу ктириганъ. глаголемии върахмане. и островици
zakonъ že i u ktiriganъ. glagolemii vъrahmane. i ostrovici
La même loi existe chez les Bactres, appelés Brahmanes et habitants des îles.
Chronique des temps passés, version Нупатиенне, partie non datée

La mise à distance est ici minimale, puisque le commentaire métalinguistique ne fait qu'introduire des ethnonymes concurrents, perçus comme secondaires. L'un, *върахмане* *vъrahmane*, désigne un peuple légendaire, l'autre, *островици* *ostrovici* « habitants des îles » est fort vague. Mais *глаголати* *glagolati* peut également servir à mettre en doute la légitimité d'un nom. Ainsi, la *Chronique des temps passés* évoque l'histoire du moine Isaac, induit en erreur par trois démons, qui se font passer pour le Christ et deux anges :

(27) и рече единъ ѿ бѣсовъ. глаголемый христосъ
i reče edinъ ot bѣsovъ. glagolemyj xristosъ
Et l'un des démons, appelé le Christ, dit.
Chronique des temps passés, version Нупатиенне, an 1074

Ici, l'emploi de *глаголемый* *glagolemyi* « dit », du point de vue sémantique, est proche du français « soi-disant » : le démon s'attribue un faux nom. Il est remarquable que, comme dans le cas de *нарицаемый* *naricaemyi*, ce soit précisément le participe présent passif qui signale cette mise à distance, comme pour décharger le locuteur de la responsabilité de

nommer.²⁹ Dans la *Chronique*, глаголемъ *glagolemъ* est associé à l'étranger, au démoniaque, il n'est donc pas étonnant de le retrouver surreprésenté dans une œuvre polémique comme le *Discours aux Juifs sur la nature humaine du Christ* (Рѣчи к жидовину о вѣчловѣченіи сына божия, *Rěči k židovinu o věčlověčenii syna božija*), par exemple :

(28) Машика има яемъ гаголемыи антихръсть и родити сѧ яемъ ѿ жены блудница и нечисты

Mašika imja jemu glagolemyj antixrěstъ i roditi sja jemu ot ženy bludnica i nečisty

Mašika est son nom, dit l'Antéchrist : il est né d'une femme dépravée et impure.³⁰

Cette dimension polémique prend parfois le dessus sur l'observation métalinguistique. Par exemple, dans l'inscription sur écorce de bouleau n°400, bien que la tournure employée signifie littéralement « tu nous a nommés serfs », le nom donné est refusé catégoriquement car offensant, et déclenche une réplique insultante par prétériorité, dont le contenu est caché par le mauvais état dans lequel a été retrouvé le document.

(29) [оже] ны яси холопы нарек[л]а ---оут[и] · [яз]ъ те[б]е не наре[к]

[ože] ny jesi xolopy narek[l]a ---ut[i] · [jaz]ъ te[b]e ne nare[k]

tu nous as traités de serfs... je ne te traiterai pas de...

Inscription sur écorce de bouleau n°400, fin du XII^e siècle

Le préverbe на- semble ici conférer une dimension agressive au verbe de parole, de la même manière que l'on a en russe moderne наехать на кого-либо *naexat' na kogo-libo* « percuter quelqu'un », « faire pression sur quelqu'un » ou наговорить на кого-либо *nagovorit' na kogo-libo* « calomnier ». Paradoxalement, le préfixe на- semble avoir le même sens dans la seule occurrence de называти сѧ *nazyvati sja* « s'appeler » présente dans les chroniques :

(30) Данилови Романовичю. князю бывшоу великоу. овладавшоу Рускою землею. Киевомъ и Володимеромъ. и Галичемъ. со братомъ си инѣми странами. нынѣ сѣдитъ на колѣноу. и холопомъ называется.

Danilovi Romanovičju. knjazju byvšu veliku. obladaвшu Ruskoju zemleju. Kyevomъ i Volodimeromъ. i Galičemъ. so bratomъ si iněmi stranami. nyně sěditъ na kolěnu. i xolopotъ nazyvaetsja.

Danil Romanovič, quand il était Grand-Prince, régnait avec son frère sur la terre russe, Kiev, Vladimir, Galitch et d'autres pays. Aujourd'hui il est à genou et se fait traiter d'esclave.

Chronique de Galicie, an 1250

Sreznevskij (1890-1912 : colonne 285) cite un autre exemple dans la *Chronique de Novgorod* (an 1346) : назвалъ мѧ псомъ *nazvalъ mja psomъ* « il m'a traité de chien ». Называти *nazyvati* et нарицати *naricati* semblent avoir donc connu une évolution sémantique en miroir. Verbe polysémique dans les textes religieux, нарицати *naricati* n'est présent en vieux russe de Novgorod que sous la forme наречи *nareči* dans le sens de « traiter quelqu'un de quelque chose », « insulter ». Au contraire, называти (сѧ), qui n'introduit que des termes péjoratifs dans les chroniques, a un éventail de sens très large en russe moderne. L'interversion des sens a sans doute été favorisée par le parallélisme morphologique de ces deux verbes.

²⁹ Dans l'exemple 22 cité supra : том же лѣтѣ престависѧ благовѣрныи князь Михаилъ зовомыи Святполкъ мѣсѧца апрѣла въ 51 день *tom že lětě prestavisja blagověrnyi knjazъ Mixailъ zovomyi Svjatopolкъ měsjaca aprѣlja въ 16 denъ* « La même année mourut le prince Mikhaïl, appelé Sviatopolk, le 16 avril. » (*Chronique des temps passés*, an 1114, version de Souzdal), on peut souligner le fait que зовомыи *zovomyi* introduit le nom païen du prince, introduisant ainsi une hiérarchie entre les prénoms.

³⁰ Exemple cité par Reinhart (2015 : 292)

Enfin, la mise à distance n'est pas forcément un procédé rhétorique polémique. Le verbe de parole, complété par un syntagme prépositionnel indiquant l'origine d'un nom, permet tout simplement de souligner que le terme est utilisé par un autre peuple. Ainsi, à propos des tribus slaves installées sur les bords du Dniepr et du Boug, le chroniqueur précise :

(31) *да то сѧ зовѧху ѿ грѣкъ великаѧ скѹфѧ*

da to sja zovjaxu ot grěkь velikaja skufь

Ils étaient appelés « Grande Scythie » par les Grecs.

Chronique des temps passés, version Hypatienne, partie non datée

Cette dernière occurrence, qui donne le nom grec d'un ensemble de tribus, pourrait presque être considérée comme une traduction.

2.3. Traduire

Le monde décrit par les chroniques est tout aussi riche en termes étrangers à expliciter que celui de la *Bible*. Les contacts avec les peuples voisins sont autant d'occasions de traduire des énoncés étrangers. Contrairement aux textes liturgiques où c'est le verbe *сѡказати сѧ* *sъkazati sja* qui est employé, les chroniqueurs utilisent plus volontiers *рєкше* *rekše* « ayant dit ».

Avant toute chose, il convient d'analyser l'emploi de *сѡказати (сѧ)* dans la littérature traduite et dans les Vies, qui diffère de son emploi dans l'évangélaire d'Ostromir. Ainsi, dans la *Vie de Constantin-Cyrille*, on trouve un emploi non réféchi de *сѡказати* :

(32) *ѡще ли языкомъ кто глаголетъ — по двѣма или зѣло по тремъ и по части, единъ сказаетъ.*

Ašte li jazykom kto glagoletь — po dvěma ili zělo po tremъ i po časti, edinъ skazaetъ.

Si on parle en langue étrangère, alors que cela soit par deux, ou, au plus, par trois, chacun son tour, et un traduit.

Vie de Constantin-Cyrille

Outre l'emploi de *сѡказати* *sъkazati* dans le sens de « traduire », il faut relever la locution *глаголати языкомъ* *glagolati jazykom* « parler en langue » (sous-entendu, dans une autre langue), dont on peut retracer l'origine au célèbre passage des *Actes des apôtres* (2.4), où le Saint-Esprit confère aux apôtres la faculté de parler en d'autres langues (*глаголати иными языки* *glagolati inymi języki*, λαλεῖν ἑτέραις γλώσσαις).

L'influence du texte de l'*Évangile* traduit en vieux-slave sur les premières Vies recopiées dans la Rus' passe par de nombreuses citations :

(33) *и нарекутъ имя ѱемѹ еммануилъ ѱеже ѱестъ. сѡказаетмо. сѡ нами богъ*

i narekutъ imja jemu emmanuilъ ježe jestъ. съkazajemo. сѡ nami bogъ

On lui donnera le nom d'Emmanuel, ce qui se traduit « Dieu avec nous ».

Vie de Constantin-Cyrille, citation de l'*Évangile selon Matthieu*, 1.23

Néanmoins, dans des traductions plus « profanes », ce sont plutôt les formes personnelles de *сѡказати сѧ* *sъkazati sja* qui sont employées, au détriment du participe présent passif :

(34) *и ѡтоуду преиде на градъ гавѧфъ саули. еже сказѧетсѧ гора саульова.*

i ottudu preide na gradъ gavaфъ sauli. eže skazaetsja gora saulьova

Et de là il arriva à la ville Gavaf Sauli, ce qui signifie « Montagne de Saül ».

Flavius Josèphe, *Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains*

(35) жена́ въ нѣкаа, живоу́щи въ онъ полъ іердана. именемъ маріа дъщи елеазарова. ѿ вѣси вифехоръ. еже сказаѣтсѧ до́мъ усоровъ.

žena bo někaa, živišti ob onъ polъ ierdana. imenemъ marija dъšti eleazarova. ot vesi vafexorъ. eže skazaetsja domъ usorovъ.

Une femme nommée Marie fille d'Eléazar, vivant sur l'autre rive du Jourdain et originaire du village de Vafexor, ce qui signifie « maison d'Hysope »

Flavius Josèphe, *Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains*

Dans les deux cas, **сказаѣт сѧ** *skazaet sja* traduit le grec σημαίνει « cela signifie ». Bien que le verbe soit à la voix active en grec, le verbe vieux-slave reste réfléchi.

Au contraire, dans les chroniques, le participe passé actif au nominatif masculin pluriel **рекше** *rekše* est de règle pour introduire une traduction, comme dans l'exemple déjà cité :

(36) а срѧцини ѿ измаила и творѧтъ сѧ сарини· и прозваша имя собѣ саракине· рекше сарини есмы·

a sracini ot izmaila i tvorjatъ sja sarini· i prozvaša imja sobě sarakine· rekše sarini esmy·

Les Sarrasins descendent d'Ismaël, mais se considèrent descendants de Sarah et se sont donné eux-mêmes le nom de Sarrasins, c'est-à-dire « Nous sommes de Sarah »

Chronique des temps passés, version Hypatienne, an 1096

L'équivalence réalisée par **рекше** *rekše* ne réalise pas seulement le passage d'une langue à une autre, mais également le passage d'un système à un autre, par exemple du calendrier slave vers le calendrier latin. En effet, il existe en vieux russe un double système pour désigner les mois de l'année, l'un basé sur des racines slaves, l'autre empruntant le nom des mois en latin.³¹ Il est intéressant de constater que c'est le mois latin qui explicite le mois slave dans le passage suivant, et non l'inverse, comme si les noms slaves étaient tombés en désuétude :

(37) ѡнѣмъ же ѡбѣдавшимъ· поидоша с нимъ· въскорѣ на колѣхъ· а по грудну пути· вѣ бо тогда мѣсѧць грудень· рекше ноябрь·

oněmъ že obėdavšimъ· poidoša s nimъ· vъskorě na kolěxъ· a po grudnu puti bě bo togda mēsjaць grudень· rekše nojabrъ·

Après avoir déjeuné, ils partirent aussitôt avec lui en chariot par un chemin difficile, car c'était alors le mois de *gruden*, c'est-à-dire novembre.

Chronique des temps passés, an 1097, version Hypatienne

Le commentaire métalinguistique est ici double : il s'agit à la fois de poser l'équivalence « **грудень** *grudenъ* = **ноябрь** *nojabrъ* », mais aussi de donner une explication étymologique du nom slave : **грудень** *grudenъ* « novembre » renvoie à **грудьныи** *grudьnyi* « difficile », autrement dit le mois où les routes deviennent difficilement praticables. Ainsi, **рекше** *rekše* ne permet pas seulement de traduire d'un code à l'autre, mais, plus largement, de donner tout type d'explications : traduction, équivalence, précision, etc. Ainsi, il permet de préciser le sens d'un terme général (**храмина** *xramina*, ici « le temple ») par un terme plus précis (**ропять** *ropatъ* « lieu de culte d'une autre religion que le christianisme ») :

³¹ De nos jours, le russe moderne a conservé les mois « latins », tandis que l'ukrainien fait usage des mois « slaves ».

(38) ѡни же рѣша тако ходихомъ первое в боргары и смотрихомъ. како сѧ кланяють. въ храминѣ рекше в ропатѣ стоаще бес пояса. и поклонивьсѧ
oni že rěša jako ходимотъ pervoe v borgary i smotrixomъ. kako sja klanjajutъ. въ xramině rekše v ropatě stojašte bes pojasa. i poklonivьsja
Ils dirent : « Nous sommes d’abord allés chez les Bulgares et nous avons observé comment ils priaient dans leur temple, autrement dit dans leur mosquée, sans ceinture et se prosternant. »
Chronique des temps passés, version Нупатienne, an 987

L’équivalence posée par **РЕКШЕ** *rekše* peut aussi concerner des segments de phrase entiers. Dans l’exemple suivant, c’est l’expression **ЗЛАТО ПРЕМЕНИСА** *zlato premenisja* « s’échangea contre de l’or » qui fait l’objet d’une reformulation pour faciliter la compréhension du lecteur :

(39) и много имѣннѧ давъ. Судислав же во злато пременисѧ. рекше много злата давъ избависѧ
i mnogo iměnjja davъ. Sudislav že vo zlato premenicja. rekše mnogo zlata davъ izbavisja
Et ayant donné de nombreux biens, Sudislav s’échangea lui-même contre de l’or, c’est-à-dire qu’il fut libéré après avoir donné beaucoup d’or.
Chronique de Galicie, an 1209

Enfin, la précision apportée n’est même pas obligatoirement un commentaire métalinguistique, on trouve également quelques indications géographiques, comme dans la *Chronique de Kiev* (an 1176) :

(40) идоша с нимъ до кучкова. рекше до москвы
idoša s nimъ do kučkova. rekše do moskvy
Ils allèrent avec lui à Kučkov, c’est à dire à Moscou.

РЕКШЕ *rekše*, qui, dans cet emploi, fait figure de forme figée, permet d’accumuler les commentaires métalinguistiques les uns à la suite des autres sans alourdir le texte de la chronique outre mesure :

(41) воставше же зажьгоша колимогы своя. рекше станы. во день воскресениѧ рекше недѣла.
vostavše že zažьgoša kolimogy svoja. rekše stany. vo denъ voskresenija rekše nedělja.
Après s’être rassemblés, ils mirent le feu à leurs *kolimogy*, autrement dit à leur campement, le jour de la résurrection, c’est-à-dire dimanche.
Chronique de Galicie, an 1251

Ce dernier exemple montre que **РЕКШЕ** *rekše*, dans une seule et même phrase, permet de donner la traduction d’un terme issu d’une langue balte, puis d’établir une équivalence entre le jour de la résurrection et dimanche, signe que **ВОСКРЕСЕНЬЕ** *voskresenъe* n’était pas encore employé usuellement pour désigner le dernier jour de la semaine.

Si **РЕКШЕ** *rekše* « c’est-à-dire » permet d’introduire une simple équivalence entre deux termes ou expressions, une explication plus élaborée sur l’origine ou la signification d’un terme sera introduite par les verbes de parole utilisés pour nommer, accompagnés de **ЗАНЕ** « parce que », comme dans l’exemple suivant, où l’on donne l’origine et le sens du surnom d’une partie de Jérusalem :

(42) и ѿ тоу гороу едина бысть бышьши и длъжши. на неиже стоить горнїи градъ. нареченъ давыдомъ цесаремъ, хранитель. зане бысть оутверженъ.

i ot toju goru edina byst' byšši i dlžši. na neiže stoit' gorniji grad'. narečen' davydom' cesarem', xranitel'. zane byst' utveržen'.

De ces deux collines, l'une était plus haute et plus étendue. La ville haute s'y trouve, appelée « la Gardienne » par le roi David, parce qu'elle était fortifiée.

Flavius Josèphe, *Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains*

La même tournure se retrouve dans les chroniques, si ce n'est que le verbe de parole est le plus souvent à la forme personnelle, comme dans cet extrait de la chronique décrivant la fondation de la ville de Kamenec par Vladimir :

(43) и потомъ сруби на немъ городъ. и нарче имя емоу Каменѣць зане бысть земля камена

i potom' srubi na nem' gorod'. i narče imja emu Kameněc' zane byst' zemlja kamena

Et ensuite il y fit construire une ville, et lui donna le nom de Kameněc', parce que le sol y était pierreux.

Chronique de Volhynie, an 1276

Enfin, la *Vie d'André le Fol-en-Christ*, qui appartient à la littérature traduite du grec, présente une utilisation originale de съказати сѧ *sъkazati sja* dans le dialogue entre André et Épiphanes :

(44) ѳеифанъ рече. что сѧ скажетъ реченою господьмъ не лихо глаголетъ въ молитвахъ вашихъ. но какоже есте наущени. тако сѧ молите

jeřifan' reče. čto sja skazet' rečenoje gospod'ťm' ne lixo glagolet' v' v' molitvax' vašix'. no jakože jeste naučeni. tako sja molite

Épiphanes dit : « Que signifiera ce qui a été dit par le Seigneur : "Ne parlez pas en vain dans vos prières, mais priez comme on vous l'a appris" ? »

Il ne s'agit plus ici d'indiquer une traduction, mais bien de demander l'interprétation d'un passage difficile.

L'analyse des sources en vieux russe littéraire permet de compléter le tableau des verbes de parole introducteurs de commentaires métalinguistiques :

Fonction	Vieux slave	Nouveautés du vieux russe littéraire
Indiquer le nom d'un élément	НАРИЦАТИ СѦ <i>naricati sja</i>	ЗЪВАТИ СѦ <i>zъvati sja</i> ГЛАГОЛАТИ СѦ <i>glagolati sja</i>
Accomplir ou désigner l'acte de donner un nom (à l'origine : énoncé performatif)	НАРИЦАТИ СѦ <i>naricati sja</i> НАРИЦАТИ ИМѦ <i>naricati imja</i>	ПРОЗЪВАТИ СѦ <i>prozъvati sja</i> ПРОЗЪВАТИ ИМѦ <i>prozъvati imja</i>
Indiquer que le nom appartient à la parole de l'Autre	НАРИЦАЕМЪ <i>naricajemъ</i> ГЛАГОЛАТИ <i>glagolati</i>	ГЛАГОЛЕМЪ <i>glagolemъ</i>
Donner une traduction, une signification, une interprétation	НАРИЦАТИ СѦ <i>naricati sja</i> СКАЗАЕМЪ <i>skazajemъ</i> ГЛАГОЛАТИ СѦ <i>glagolati sja</i>	РЕКШЕ <i>rekše</i>
Donner une explication, une précision, une variante onomastique	РЕКШЕ <i>rekše</i>	РЕКШЕ <i>rekše</i> НАРИЦАТИ... ЗАНЕ <i>naricati... zane</i>

Tab. 2 Les verbes de parole pour signaler un commentaire métalinguistique dans les textes russes anciens

Conclusion

Pour résumer, plusieurs tendances se dégagent de cette étude comparative :

- Le verbe *зъвати zъvati* « appeler » et ses dérivés concurrencent *нарицати naricati* pour nommer. Il est en outre intéressant de constater la valeur « agressive » du préverbe *на-* dans le vieux russe de Novgorod, où *наречи nareči* signifie « insulter », « traiter de ». On peut en outre supposer que le verbe *называться nazъvat'sja* « se nommer » du russe moderne calque la structure morphologique de *нарицати сѦ naricati sja* : préfixe *на-* + verbe de parole pour nommer + pronom réfléchi. En outre, du vieux russe au russe moderne, les verbes qui décrivent une action ou une parole agressive, voire blessante, ont tendance à se construire avec un syntagme prépositionnel en *на* + accusatif, par exemple *поиде на poide na* « partir en campagne contre » en vieux russe ou *клеветать на* « calomnier quelqu'un » en russe moderne.
- Les formes personnelles sont plus fréquentes que les formes participiales dans le vieux-russe littéraire, peut-être un signe que le recours étendu au participe en vieux slave est dû à l'influence du grec.
- Une forme participiale comme *рекше rekše* « c'est-à-dire » (*рекше* après la chute des *iers*), qui existait en vieux slave, se fige en vieux russe littéraire, en même temps qu'elle devient plus fréquente.
- De manière assez étonnante pour un verbe dont l'origine vieux-slave est très marquée, *глаголати glagolati* « parler » voit l'étendue de ses emplois s'élargir. Il peut servir à indiquer le nom d'un élément, mais aussi de mettre à distance un nom donné par d'autres.
- Le participe présent passif d'un verbe de parole établit une relation claire de mise à distance entre l'auteur et le nom qu'il cite.

Au-delà de l'emploi particulier de tel ou tel verbe, il se dégage de l'étude dans son ensemble que l'emploi des verbes de parole en tant que marqueurs de commentaires

métalinguistiques en vieux russe littéraire se développe à partir des formes verbales utilisées dans les premières traductions en vieux slave des textes bibliques. De cette manière, des calques du grec et des formes propres au vieux slave (langue slave du sud) passent progressivement en vieux russe (langue slave orientale), par l'intermédiaire du slavon vieux-russe, et plus largement du vieux russe littéraire. Il serait néanmoins faux d'affirmer que le vieux russe littéraire est dénué d'innovations sur ce point : de nouvelles formes verbales sont utilisées, certaines se lexicalisent, tandis que des verbes peu utilisés en vieux slave, ou dans un sens différent, deviennent marqueurs de commentaires métalinguistiques dans les textes russes anciens. En revanche, il est bien difficile de quantifier l'influence de la langue vernaculaire sur la langue livresque, dans la mesure où la plupart des racines verbales sont communes aux langues slaves orientales et méridionales (ЗЪВАТИ *zъvati* par exemple). Enfin, nous nous sommes volontairement limités aux verbes de parole dans cet article afin de rester dans le champ d'une recherche plus large sur le fonctionnement de ce groupe de verbes dans les textes russes anciens, mais une typologie des marqueurs de commentaires métalinguistiques qui se voudrait exhaustive devrait inclure les marqueurs nominaux, en particulier ceux formés sur le nom ИМЯ *imja* « le nom ».

Références bibliographiques

Sources primaires :

Codex Marianus, édition numérique du projet TITUS de l'université de Francfort : <http://titus.uni-frankfurt.de/texte/etcs/slav/aksl/marianus/marialex.htm>

Drevnerusskie berestjanye gramoty, corpus mis en ligne par la Vysšaja škola èkonomiki et l'Académie des sciences de Russie : <http://gramoty.ru/birchbark/>, dernière visite le 10/04/2025.

Nacional'nyj korpus russkogo jazyka, sous-corpus historiques : <https://ruscorpora.ru/>

Nouveau Testament interlinéaire grec-français, 2015, Villiers-le-Bel, Biblio'O, basé sur Nestle-Aland, *Novum Testamentum Graece*, 2012, 28^e éd. révisée, pour le grec, et Traduction œcuménique de la Bible, 2010, pour le français.

Ostromirovo evangelie, édition numérique de la Rossijskaja nacional'naja biblioteka. <https://expositions.nlr.ru/facsimile/OstromirGospel/RA5320/prosmotr>, dernière visite le 10/04/2025.

Articles et ouvrages :

BERNARD-MARIE, François, 1998, *La langue de Jésus*, Paris, Pierre Téqui éditeur.

LE FEUVRE, Claire, 2009, *Le Vieux Slave*, Leuven-Paris, Peeters, coll. « Les langues du monde ».

LUNT, Horace Gray, 2001, *Old Church Slavonic Grammar*, 7^e édition, Berlin, Walter de Gruyter.

MOREAU, Jean-Claude, 2012, « Rabbouni », *Revue Biblique*, Vol. 119, n°3, 403-420.

Lixačev Dmitri Sergeevič (réd.), 1997, *Biblioteka literatury Drevnej Rusi, Tom 1 : XI-XII veka*, Saint-Pétersbourg, Nauka. NIKOLAEVA, Tatjana Mixajlovna, 1987, « Imenem – naricaemy – eže est' skazaemoe (tekstovye funkicii metakomponentov v Mariïnskom kodekse) », *Učënye zapiski Tartuskogo gosudarstvennogo universiteta*, n° 746, 49-63.

REINHART Johannes, 2015, « Drevnerusskij antiiudejskij traktat, ego grečeskij original i problema ego proisxoždenija », *Trudy Instituta russkogo jazyka im. V.V. Vinogradova*, vol. 5 *Lingvističeskoe istočnikovedenie i istorija russkogo literaturnogo jazyka*, 289-333.

SAKHNO, Sergueï, 1983, « Priblizitel'noe imenovanie v estestvennom jazyke », *Voprosy jazykoznanija*, n°6, 29-36.

USPENSKIJ, Boris Andreevič, 2002, *Istorija russkogo literaturnogo jazyka (XI – XVII vv.)*, 3e édition, Moscou, Aspekt Press.

VAILLANT, André, 1964, *Manuel du vieux slave, Tome 1, Grammaire*, 2^e édition, Paris, Institut d'études slaves.

Dictionnaires :

BAILLY Anatole, 2000, *Dictionnaire grec-français*, Paris, Hachette.

BLAHOVA, Emilie, CEJTLIN, Ralja Mixajlovna, VECERKA, Radoslav (dir.), 1994, *Staroslovjanskij slovar' (po rukopisjam X – XI vekov)*, Moscou, Russkij Jazyk.

KRYS'KO Vadim Borisovič (sous la dir. de depuis le tome X), 1988, *Slovar' drevnerusskogo jazyka IX-XIV vv. en 13 tomes* (publication toujours en cours), Moscou, Institut russkogo jazyka im. Vinogradova Rossijskoj akademii nauk

SREZNEVSKIJ, Izmail Ivanovič, 1890-1912 (rééd. 2003), *Materialy dlja slovarja drevnerusskogo jazyka v trëx tomax*, Moscou, Znak.

Mark my very words. L'adjectif déterminatif very et la saillance discursive : vers une polysémie trans-catégorielle du mot very¹

Lucas Letailleur
Sorbonne Université
Centre de Linguistique en Sorbonne (CeLiSo) – EA 7332
lucasletailleur06@gmail.com

Résumé

Il n'y a aucune raison (étymologique, historique, lexicale, lexicographique) de postuler une déconnexion totale des emplois du mot *very*. Le traitement inégal des deux facettes (adverbe et adjectif) de *very* fait pencher la balance en faveur d'une approche polysémique. Cette relation de sens motive *very* à travers ses emplois et à travers les parties du discours. Nous nous concentrerons sur l'adjectif déterminatif *very*, à partir de l'analyse qualitative à l'interface sémantique-pragmatique de 58 exemples authentiques issus d'un corpus personnel. *Very* serait le signe d'un commentaire sur l'architecture du discours. Proche des marqueurs de discours, il participe de la singularité contextuelle d'un SN dont l'assertion est problématique (jeu avec les attentes de l'interlocuteur, vérité problématique ou paradoxale). *Very* manifeste une « saillance discursive », une prééminence du nom à l'échelle du discours.

Mots-clés : *very*, adjectif déterminatif, polysémie, pragmatique, marqueur de discours

Abstract

There is no (etymological, historical, lexical, lexicographical) reason to postulate a complete disconnection between the uses of the word *very*. The incomplete analysis of the two facets – adverb and adjective – of the lexeme *very* tips the scales in favour of a polysemic approach. This relationship of meaning motivates *very* across its uses and across parts of speech. This article focuses on the determinative adjective *very*. It is based on a qualitative analysis at the semantic-pragmatic interface of 58 authentic examples from a personal corpus. *Very* is seen as a sign of commentary on the architecture of the discourse. Approximating discourse markers, it has to do with the contextual singularity of an NP, the assertion of which is problematic (interplay with the addressee's expectations, a difficult or paradoxical truth). *Very* manifests a “discursive saliency”, a prominent noun at discourse level.

Key words: *very*, determinative adjective, polysemy, pragmatics, discourse marker

¹ Je tiens à remercier Elise Mignot et Marie Dubois-Aumercier pour avoir lu des versions antérieures de ce travail et pour leurs suggestions avisées. Je remercie les relecteurs.rices anonymes pour m'avoir fait part de leurs précieux commentaires et conseils.

Introduction

Cet article est né du constat que le mot *very* peut apparaître dans différents environnements syntaxiques. Nous nous limiterons aux deux cas de figure suivants :

- (1) My prom dress was **very** pretty, though—navy taffeta. I loved navy blue².
- (2) Was she [the *Sephora*] close enough? Already she was, I won't say in the shadow of the land, but in the **very** blackness of it, already swallowed up as it were.

Quand il précède un adjectif (1), *very* est un adverbe modifieur de degré. Il exprime un haut degré d'intensité (**très** jolie). Le contenu qu'il modifie, typiquement un adjectif (Constantinescu, 2011 : 54), comme ici, est gradable : il se prête à une « organisation hiérarchisée le long d'une échelle » (Bordet, 2014 : 2), construite en termes de degrés ou échelons par rapport à un « étalon » ou un « degré zéro » (2014 : 9), le tout constituant finalement « une suite de degrés hiérarchisée » (Schneidecker, 2010 : 17). Par exemple : *very pretty – pretty – (degré zéro) – ugly – very ugly*. Le haut degré participe d'une opération de repérage le long d'une échelle dont seule la maximisation de la qualité est retenue.

Quand il précède un nom (2), *very* est un adjectif. Il est ici difficile d'envisager qu'il exprime un haut degré d'intensité du même ordre que son contrepoint adverbial. *Very* ne marque pas l'augmentation, le passage à un échelon supérieur ou un plus haut degré puisque le nom n'exprime pas ici une propriété arrangée comme un faisceau organisé hiérarchiquement. Plutôt, *very* dit une manière de repérer adéquatement le nom (la noirceur **même**, exactement et précisément repérée).

À cette distinction fonctionnelle adjectif – adverbe s'ajoute une distinction logico-sémantique : dans les deux exemples, *very* ne dit ni ne fait la même chose. La même forme phonologique et orthographique se comporte selon des modalités variées si bien que la gradation marquée par l'adverbe est absente avec l'adjectif. De quoi la modification d'un nom par l'adjectif *very* est-elle la trace ? L'idée de gradation se réinterpréterait-elle ? La manière d'accéder au nom cacherait-elle un procédé connexe à la gradation, comme l'intensification, l'emphase ou la prééminence ?

Il existerait des différences d'emploi ou d'usage entre *very*-adverbe et *very*-adjectif³. Est-il concevable de les unifier ? Historiquement, l'un est dérivé de l'autre. Nous nous donnons pour objectif de démontrer qu'une polysémie de *very* est envisageable à travers ses emplois et à travers les parties du discours (natures de mot, classes lexicales ou grammaticales). Pour ce faire, nous nous intéresserons à l'adjectif *very*, moins connu et moins étudié dans la littérature, et tenterons de jeter un pont entre des contenus sémantiques conçus comme proches, c'est-à-dire des contenus qui suggèrent une continuité entre *very*-adverbe et *very*-adjectif.

Nous poserons que l'adjectif *very* exprime la « saillance » d'un nom à l'échelle du discours⁴ : il attire l'attention sur un nom qui est rendu remarquable ou notable, qui « devient prééminent *par* l'énonciation ou *dans* l'énonciation » (Inkova, 2011 : 9, à propos de Grobet, 2011). Dans le présent article, la saillance sera « appréhendée du point de vue de l'interprétation », « du côté de la réception » (Grobet, 2011 : 97). Le terme d'emphase sera utilisé quand il s'agira du point de vue de la production.

² Sauf indication contraire, tous les exemples proviennent d'un corpus personnel dont les détails méthodologiques apparaissent plus bas.

³ Pour des raisons de place, nous laissons de côté l'adverbe *very* qui repère une entité et confirme son identité propre (*very* + superlatif, + *first* / *next* / *last*, + *same* / *opposite* / *own*), et l'adjectif *very* dans son sens d'extrémité (*the very bottom* / *top* / *edge* / *beginning* / *end*).

⁴ Nous concédons qu'en linguistique l'emploi de « saillance » fasse débat et qu'il n'aille pas de soi. À ce sujet, voir Inkova (2011), ouvrage dédié à la question.

La variabilité du mot *very* invite à poser la question suivante : au croisement de ses deux natures, y aurait-il en l'état actuel de l'anglais un comportement partagé ou une cohérence interne ?

L'état de la recherche nous conduira à envisager une analyse à l'interface sémantique-pragmatique d'exemples authentiques, dans le but de mieux cerner la polysémie insuffisamment traitée de *very* et les contextes d'emplois de l'adjectif. Nous commencerons par décrire sémantiquement *very* dans le corpus. Ensuite, nous identifierons un nouvel emploi de *very* comme un outil discursif responsable de l'expression de relations adversatives. Enfin, en tant qu'unité pragmatique proche des marqueurs de discours, *very* indique la saillance discursive d'un nom.

1. Etat de la recherche

1.1. Présentation d'ensemble de *very*, adverbe et/ou adjectif

Les travaux sur le modifieur de degré ne manquent pas. L'adverbe *very* symbolise le haut degré par excellence. Beaucoup d'auteurs le considèrent comme une unité grammaticale, un mot fonctionnel au sens abstrait, lavé de son contenu lexical et dont le caractère expressif est rebattu (Bolinger, 1972 : 18, 22 ; Paradis, 1997 : 73 ; Breban & Davidse, 2016 : 245). Il doit sa persistance dans le système des intensifieurs à une grammaticalisation complète (Méndez-Naya, 2003 : 389).

Parmi la classe des « modifieurs de degré » (Paradis, 1997 : 68) ou des « mots de degré » (Bolinger, 1972 : 22), *very* est appelé « modifieur scalaire » (Paradis 1997 : 68 ; 2001 : 3-4), « booster » (Bolinger 1972 : 149-153 ; Paradis 1997 : 82-83), « intensifieur » (Bolinger 1972 : 22), ou encore « amplifier » (Quirk & al. 1985 : 445 ; Biber & al. 1990 : 554). Paradis (1997 : 13-17) précise que les modifieurs de degré expriment aussi l'attitude de l'énonciateur.

Mignot (2006 : 457) ajoute que « [l]'évaluation du degré dit aussi le caractère approprié ou non de l'attribution d'une qualité. *Very*, étymologiquement, provient de « vrai » : on est dans la problématique de la vérité. »

Qu'en est-il du rôle de *very* comme adjectif ? Selon Henkel (2014 : 449), les adjectifs ont une dimension qui tient du commentaire : en d'autres termes, ils forment une valeur ajoutée au « choix même du nom ». Du côté de la pragmatique, les adjectifs contribuent à faire de la situation communicative le lieu où se noue un jeu entre les participants : l'énonciateur « modifie son choix », le remanie, le justifie, le met en avant, le partage (2014 : 449).

Les adjectifs peuvent être divisés en plusieurs catégories sémantiques⁵. L'une d'entre elles est représentée par celle des adjectifs déterminatifs, qui comprend par exemple *main, certain, particular, only, sheer, pure, very*. Ce sont des éléments « déterminatifs » (Mignot, 2006 : 460), ou encore des « adjectifs de détermination », c'est-à-dire des constituants « participant de la détermination », « au plus près des déterminants nominaux » (Cotte, 1996 : 134), à tel point qu'ils « intensifient » le déterminant défini *the* (Bolinger, 1967 : 19).

Sémantiquement, leurs propriétés sont liées à l'actualisation et au repérage d'un référent dans l'espace (Cotte, 1996 : 134 ; Mignot, 2006 : 459-461). Par exemple :

(3) For years Winnaretta produced her own paintings in the **very** room where Manet had created his masterpieces.

⁵ Nous reprenons la classification de Cotte (1996 : 134-135) : adjectifs déterminatifs, descriptifs, évaluatifs et classifiants.

Very, en lien étroit avec le défini *the*, isole le référent de *room*, le rend unique : il s’agit d’une manière d’avoir accès au référent dans l’espace.

Syntaxiquement, les adjectifs déterminatifs sont sujets à plusieurs contraintes qui font d’eux les éléments les moins prototypiques de la classe adjectivale, ce qui s’explique par leur signification pour Mignot (2006 : 460). Ils « ne sont pas compatibles avec la position attribut : *the mere name* mais **the name is mere* » (2006 : 460) ; (3) **the room is very*⁶. Ils sont « le plus souvent non-gradables : **the very mere name* » (2006 : 460) ; (3) **the somewhat very room*.

Du point de vue structurel, *very* est proche de la détermination, d’autant qu’il entretient une affinité particulière avec le défini (Cotte, 1996 : 134). L’adjectif *very* pourrait être interprété comme la marque d’une manière spéciale et spécifique d’accéder au nom qu’il modifie.

1.2. L’adjectif déterminatif *very*

1.2.1. Traitement de *very* dans les études antérieures

Pullum & Huddleston (2002 : 555) précisent que, dans « *this very room* » et « *the very edge of the cliff* », *very* fait partie des « épithètes de degré et de quantification » et qu’il indique le « degré maximal », d’où son « effet emphatique ».

Toutefois, on a un peu de mal à se représenter le degré maximal pour « *this very room* », comme pour l’exemple (2) plus haut. Il faudrait ici considérer qu’il est plutôt question d’un renforcement ou d’une « confirmation de l’identité »⁷. Nous retiendrons ce *very* dans sa signification proche de la précision et du repérage d’une entité unique, dont l’énonciateur confirme l’identité.

Pour Quirk & al. (1985), l’adjectif et l’adverbe *very* sont déconnectés, tant fonctionnellement que sémantiquement. Les auteurs font usage des termes « restrictif » et « intensifieur » pour qualifier respectivement l’adjectif dans « *You are the very man I want* » (1985 : 430-431) et l’adverbe dans « *a very funny film* » (1985 : 445).

Le seul emploi adjectival mentionné par les auteurs est celui de l’identité exacte, ou la restriction à une seule entité possible. Il accepte une reformulation avec des adverbes comme : « *You are exactly / precisely / just the man I want* ».

Les deux articles qui suivent sont les seuls qui traitent d’une possible polysémie de *very* en synchronie. Celui de Guimier identifie trois usages de l’adjectif. Il pose que l’emploi archaïsant « *you are a very baby* » correspond à une métaphore : l’énonciateur « justifi[e] le choix d’un terme nouveau pour caractériser un être déjà mentionné » (1990 : 188-189). *Very* « à fonction métalinguistique » est proche de son contenu étymologique lié à la vérité : l’appellation *baby* est adéquate dans son rapport avec le référent.

Dans le cadre d’une énumération, l’adjectif *very* « souligne l’élément le moins attendu, le plus improbable » (Guimier 1990 : 190). Même si la série énumérative peut être implicite, le « *very* paradigmatissant », dans « *His very eyebrows blushed* », est « le signe d’une opération de parcours au terme de laquelle tous les éléments successivement envisagés [sont] retenus, y compris le dernier » (1990 : 190-191).

Le *very* d’ipsité (« *on the very morning after...* ») présente « la notion telle qu’elle est précisément définie [...], à l’exclusion de toute autre qui pourrait en être plus ou moins proche

⁶ L’approche syntaxique de Pullum & Huddleston (2002 : 553) conduit les auteurs à placer *very* dans les adjectifs dits « *attributive-only* » (seulement épithètes).

⁷ Cette idée est inspirée de Mignot (2006 : 460) qui l’emploie pour qualifier *very* dans « *very same* ».

ou en constituer une variante. » (1990 : 192) Si celui-ci obéit plutôt à une logique d'exclusion, le précédent entretient un rapport avec l'inclusion dans un ensemble (1990 : 193).

L'article de Brugman (1984), qui identifie deux usages de *very*, s'inscrit dans une perspective lexico-sémantique et les observations, fondées sur des exemples construits, pointent vers une approche hypothético-déductive de la polysémie de l'adjectif *very*.

Selon Brugman (1984 : 24), dans son sens d'exactitude, *very* (« *this very room* ») indique que le référent du syntagme nominal (SN) est unique et qu'il a été choisi précisément, par opposition à d'autres entités concurrentes. Brugman, en rejoignant l'idée de « restriction » de Quirk & al. (1985), montre que *very* souligne la précision du rapprochement entre deux entités : c'est ce qu'elle appelle « *token identity* » (1984 : 23-25). De fait, de l'unicité du référent découle la détermination définie typiquement associée à l'adjectif (1984 : 29).

Brugman ajoute qu'un autre emploi lié est celui d'une échelle implicative, exemplifié par « *The very mountains tremble when the gods become angry* » où *very* peut se reformuler par *even*. Cet exemple se rapproche de ce que Guimier (1990) appelle « *very* paradigmatissant. »

1.2.2. Quelques insuffisances

Ces approches ne font pas consensus concernant la variété des emplois de *very*. L'état de la recherche sur le mot *very* empêche d'embrasser sa variabilité sémantique (en lien avec une polysémie insuffisamment étudiée) et pragmatique (en lien avec ses effets en discours).

Les exemples que proposent les auteurs ne sont que des segments, des SN isolés ou bien des propositions sans contexte immédiat. Guimier (1990) et Brugman (1984) identifient des propriétés restrictives, limitatives, s'approchant du parcours, mais les données de Guimier ne reflètent pas vraiment un usage contemporain de *very*, et Brugman travaille à partir d'exemples construits. Par exemple, ce *very* n'est pas géré par la classification de Guimier (1990) :

(4) “He couldn't hear us talking—could he?” My double breathed into my **very** ear, anxiously.

Une autre insuffisance réside dans le fait que seul l'adjectif *very* est considéré comme polysémique. L'adverbe est « lié » mais « distinct » (Brugman, 1984 : 36). Notre démonstration s'emploie à prouver que le lexème *very* à part entière est polysémique en s'intéressant aux continuités sémantiques entre l'adjectif et l'adverbe.

1.3. *Very*, un seul mot ?

1.3.1. Dans l'évolution de la langue

L'approche diachronique et étymologique de *very* invite à ne pas déconnecter sa facette adverbiale de sa facette adjectivale.

L'étymologie de *very* est donnée par l'*Online Etymology Dictionary (OnED)* :

late 13c., *verray* “**true, real, genuine,**” later “actual, sheer” (late 14c.), from Anglo-French *verrai*, Old French *verai* “**true, truthful, sincere; right, just, legal,**” from Vulgar Latin **veracus*, from Latin *verax* (genitive *veracis*) “truthful,” from *verus* “true” (source also of Italian *vero*), from PIE root **were-o-* “true, trustworthy.” Meaning “**greatly, extremely**” is first recorded mid-15c. Used as a pure intensive since Middle English⁸.

Le mot tient originellement de l'expression de la vérité (*vrai*). *Very* a été emprunté à l'ancien français en moyen anglais : l'emprunt *verai* signifie « vrai », « vraiment », souligne Brugman (1984 : 27). Elle (1984 : 27) ajoute qu'en moyen anglais, l'adjectif *very* a le sens d'un

⁸ *Online Etymology Dictionary*. « *very* (adj.). », Septembre 2024. Douglas Harper, 2001. URL : < www.etymonline.com/word/very#etymonline_v_4751 >. (*OnED*).

« commentaire métalinguistique sur le caractère approprié ou adéquat d'une appellation ». Le sens d'intensifieur de *very* (*extrêmement*) émerge en moyen anglais tardif.

Un premier historique diachronique de *very* est fourni par Paradis (1997 : 73) à partir de Stoffel (1901). Il décrit une évolution en trois temps. *Very*, l'expression lexicale de (1) l'adéquation (« vrai »), de « la correspondance entre le référent et sa description » (Breban & Davidse, 2016 : 232), en vient à signifier (2) un contenu absolu et intensif (« complètement »), et enfin signale (3) le haut degré (« très »). L'introduction de *very* dans le domaine de l'intensité entre (1) et (2) se fait au prix de son statut adjectival.

Breban & Davidse (2016 : 245) vont plus loin. En anglais moderne naissant, l'adjectif *very*, dans « *that very thing* », acquiert des propriétés proches de la détermination : en conséquence, il dénote ou renforce l'identité référentielle.

Cette description justifie la position de Guimier (1990 : 197) : considérer l'adjectif et l'adverbe « comme un seul et même mot [...] serait en accord avec l'étymologie ». En première analyse, cet aperçu n'aide pas à comprendre où se situe exactement notre adjectif déterminatif *very*, ni à spécifier son lien étymologique possible à la vérité : est-il affaire d'adéquation (congruence), de précision (exactitude), d'intensification, de saillance, d'emphase ? L'étymologie de *very* explique-t-elle à elle seule la variété de ses emplois en synchronie ?

1.3.2. Dans l'état actuel de l'anglais

L'*Oxford English Dictionary (OED)* offre une seule entrée intitulée « *very, adj., adv. & n.¹* »⁹. Elle regroupe l'adverbe, l'adjectif, mais aussi un nom archaïque signifiant « vérité ». Sur 44 définitions, 32 sont réservées à l'adjectif, mais 22 d'entre elles sont archaïques : cela représente 21 des 22 définitions sous « *That is in truth or reality [...]; true, faithful* » et 1 des 10 définitions sous « *That is precisely or exactly [...]; exactly corresponding* ».

En anglais contemporain, le sens de précision est productif, au prix d'une réinterprétation du contenu étymologique de *very* lié à la vérité. La continuité entre vérité et exactitude pourrait s'expliquer en termes d'adéquation : ce qui est vrai est juste, conforme, donc exact et précis.

La notion d'emphase est récurrente dans l'entrée. Le terme apparaît dans 4 définitions non obsolètes sur 9 pour l'adverbe et dans 6 définitions non obsolètes sur 10 pour l'adjectif. Il s'applique tantôt en lien avec le haut degré ou l'intensité (*very*-adverbe), tantôt avec la précision ou la confirmation de l'identité (*very*-adjectif).

Nous tâcherons de développer la position de Guimier (1990 : 197-198) pour lequel « de [l'] origine [étymologique] commune [entre l'adjectif et l'adverbe *very*, qui « participent du même mouvement de pensée »] subsistent des traces en synchronie contemporaine ». Faut-il considérer que *very* conserve un souvenir de ses anciens emplois ? L'étymologie partagée implique-t-elle une mémoire sémantique¹⁰ ?

L'historique diachronique de *very* laisse penser qu'il y a tout intérêt à postuler l'existence d'une polysémie trans-catégorielle, qui opère à travers les parties du discours qui réalisent *very*. Traiter *very* en synchronie permet de mettre en évidence qu'il faut plutôt rassembler les emplois adverbiaux et adjectivaux. En nous intéressant aux continuités sémantiques entre l'adjectif et l'adverbe, nous proposerons que *very* constitue un seul et unique lexème, une entrée unique dans le lexique mental, c'est-à-dire un seul et même mot.

⁹ *Oxford English Dictionary online*. « *very, adj., adv., & n.¹* », Septembre 2024. Oxford : Oxford University Press. URL : < www.oed.com/dictionary/very_adj?tab=meaning_and_use#15783291 >. (*OED*).

¹⁰ Sur un autre sujet, dans une démarche similaire, voir Cotte (1983).

2. Méthodologie et collecte de données

2.1. Cadre théorique et hypothèses

L'adjectif déterminatif *very* apparaît typiquement dans un SN défini (Cotte 1996 : 134). Le concept de détermination étant proprement textuel, il est pertinent de considérer l'adjectif du point de vue de la linguistique textuelle. Notre démonstration s'inscrit dans l'observation, la description et l'analyse textuelle du discours, plus particulièrement dans la linguistique textuelle telle qu'elle est décrite et abordée par Halliday & Hasan (1976 : 10) à l'aide de la « cohésion ».

La cohésion est un phénomène sémantique actualisé par des marqueurs explicites qui signalent que l'interprétation de la phrase dépend d'un élément précédent, comme l'anaphorique *the*, l'adversatif *but* ou même l'ellipse (1976 : 13). Alors, il faut associer les relations de sens, les relations discursives et le lien entre phrases grâce à des traits interprétatifs.

Dans le sillage de Henkel (2014 : 449), qui met en évidence que l'adjectif tient du « commentaire » sur la nature même du nom, nous proposerons qu'étant donné le rapport étymologique de *very* à la vérité, l'adjectif symbolise un jeu sur la modalisation de l'énoncé. Quant au rapport de *very* au nom, nous poserons qu'il est question d'un réexamen, voire d'une sur-analyse du nom qui constitue un support auquel un apport (*very*) aux valeurs pragmatiques-discursives se greffe.

Nous ferons donc l'hypothèse que l'adjectif est conditionné par des éléments contextuels et tenterons, en fonction de son environnement, d'apprécier son potentiel discursif. L'étude de l'adjectif permet de mettre en évidence la continuité qui régit le lexème *very*. Nous retenons la définition de Sweetser (1990 : 1) : la polysémie est « la liaison en synchronie de plusieurs sens apparentés à une forme unique ». Les conclusions de Brugman (1984 : 35-36) vont dans le sens de l'incidence d'une double nature sur la construction du sens : « les significations peuvent se calquer sur des représentations lexicales similaires et opérer indépendamment de la classe lexicale » (cité par Traugott & Dasher 2001 : 14).

En somme, hormis le sens d'extrémité (*the very beginning*), nous proposons une analyse complète des contextes d'emploi de l'adjectif déterminatif *very* à partir d'un corpus d'exemples authentiques d'anglais contemporain dont l'étude bénéficie d'être menée du point de vue qualitatif, à l'interface sémantique-pragmatique. Il n'existe pas à notre connaissance d'étude sur l'adjectif en discours, sauf celle de Guimier (1990) qui est incomplète.

2.2. L'interface sémantique-pragmatique

Le choix de cette interface (dialogue ou interaction entre deux niveaux pour évaluer la manière dont ils fonctionnent ensemble¹¹) s'explique par la confrontation à des exemples plus « hermétiques » non traités dans la littérature sur *very*, comme (4), « *into my very ear* ».

Ainsi, nous penserons l'interaction entre la sémantique et la pragmatique de l'adjectif *very* du point de vue qualitatif et discursif. Hopper & Traugott ([1993] 2003 : 76), dont nous retiendrons la définition de la pragmatique, indiquent que celle-ci a trait au réseau d'inférences, de suppositions et de pertinence à l'échelle du discours, dans le contexte d'une situation de communication repérée.

¹¹ Cette définition est inspirée de Gianollo *et al.* (2015 : 1) et de Gardelle *et al.* (2024 : 2).

2.3. Détails et exploitation du corpus

Pour mener une analyse qualitativement plus fouillée, nous avons choisi d'étudier un corpus connu. Nous avons réuni un corpus personnel composé de trois ouvrages :

- (i) *Music's Modern Muse: A Life of Winnaretta Singer, Princesse de Polignac* de Sylvia Kahan ;
- (ii) *Eileen* d'Ottessa Moshfegh ;
- (iii) *The Oxford Book of Short Stories*, choisies par V.S. Pritchett.

Ce corpus compte environ 500 000 mots¹².

Avec un relevé simple d'occurrences de « *very* », nous avons extrait un total de 573 exemples : 207 pour (i), 78 pour (ii) et 288 pour (iii). Nous les avons triés en 5 catégories : (adv.) *very* + adverbe ; *very* + quantifieur ; *very* + adjectif ; *very* + nom propre ; (adj.) *very* + nom commun. C'est cette dernière catégorie qui nous intéressera, illustrée ici :

- (3) For years Winnaretta produced her own paintings in the **very** room where Manet had created his masterpieces.
- (5) We were partners in crime. She'd said those **very** words. I would have cut my palm open with the kitchen knife and made a pact in blood then and there to be friends, sisters, forever and ever.
- (6) I watched him coming with a smile which, as he got into point-blank range, took effect and froze his **very** whiskers.
- (7) "Good. Did you ever swear? Take the Lord's name in vain?"
"Tututut!" said the girl in horror at the **very** idea.

Nous rappelons qu'au sein de cette catégorie existent des exemples « d'extrémité¹³ » du type « *the very beginning* » ou « *the very bottom* », exclus de l'analyse. Les 58 exemples restants indiquent ce que nous appellerons la « saillance discursive ».

Dans ces 58 exemples, dans un premier temps, nous avons relevé :

- le sens d'identité ou d'exactitude (= *exact*), en (3) et (5),
- de surenchère ou d'inclusion d'un terme dans un système énumératif (= *even*), en (6),
- de restriction ou de « pas besoin de plus » (= *mere, simple*), en (7) ;
- la présence d'un nom général (*fact, people, place, moment* entre autres),
- d'un contexte énumératif,
- et le caractère anaphorique du SN¹⁴.

Dans un second temps, nous avons pris note des effets interprétatifs et propriétés pragmatiques-discursives de *very* dans la communication entre un locuteur et son interlocuteur (production et réception) : contraste, correction, aveu, paradoxe, surprise, un ensemble de valeurs largement inspirées de Halliday & Hasan (1976 : 250-254).

¹² À titre de comparaison, le cotexte étendu dans le *Corpus of Contemporary American English* (Davies, 2008-), qui compte un milliard de mots, est limité à 500 mots, ce qui restreint l'étendue de l'analyse discursive qualitative.

¹³ Les noms *edge, end, bottom, beginning* correspondent à des étendues ou « *extent* » (Brugman 1984 : 21). *Very* renforce la limite absolue et la difficulté d'apprécier une frontière.

¹⁴ Si les totaux des trois significations (*exact, even* et *mere*) ne donnent pas un total de 58 exemples, c'est parce que plusieurs interprétations parfois se chevauchent, mais surtout parce qu'il existe une valeur discursive propre à *very*. Les trois derniers paramètres correspondent à d'autres catégories d'annotation.

3. Description de *very* dans le corpus

3.1. Propriétés sémantiques

Nous présentons ici les trois significations de *very* : la précision, la réduction (ou restriction) et l'inclusion d'un terme final sur un parcours ouvert. Nous mettrons en évidence une continuité sémantique entre l'adverbe et l'adjectif, avant d'abord une valeur propre à l'adjectif, la mise en valeur d'un nom.

3.1.1. Le sens de précision : *the exact X*

Le corpus présente 20 exemples de la signification de précision. Cette première occurrence illustre ce sens :

(5) We were partners in crime. She'd said those **very** words. I would have cut my palm open with the kitchen knife and made a pact in blood then and there to be friends, sisters, forever and ever.

Very redouble le démonstratif qui fait une référence immédiate à la phrase précédente. Le contenu rapporté est isolé et signale la teneur des propos de Rebecca, ceux-là mêmes, précisément, tels qu'ils ont été prononcés ou bien perçus par la narratrice.

L'adjectif déterminatif *very* contribue, au niveau de la référence, à confirmer l'identité du référent et en (8) du son entendu par le protagoniste :

(8) it appeared to me that, from some very remote portion of the mansion, there came, indistinctly, to my ears, what might have been, in its exact similarity of character, the echo (but a stifled and dull one certainly) of the **very** cracking and ripping sound which Sir Launcelot had so particularly described.

La correspondance à l'identique apparaît à gauche : « *in its exact similarity of character* ». L'importance de la relation d'identité culmine à la fin de la phrase : elle s'explique par l'effet d'attente qui parcourt la phrase. La glose par « *the exact sound* » valide que *very* dit la complète exactitude.

Au sein du sens de précision, les SN anaphoriques sont très nombreux comme l'illustre l'exemple suivant :

(9) The power of the Amazonian image is undermined, however, by the rendering of Winnaretta's face: the hooked nose and grim mouth have been softened, the angularity of the facial lines toned down; in short, the **very** features that manifest Winnaretta's complicated allure and steely strength have been all but eradicated.

Les traits, dont l'énumération est faite juste avant « *the very features* », sont estompés. L'ensemble de ceux-ci (« *face* », « *nose* », « *mouth* », « *facial lines* ») sont repris dans le terme *features*, lui-même complété par une relative restrictive indiquant que ce sont ceux-ci qui font la sévérité de Winnaretta.

Partout, l'anaphore est textuelle et/ou motivée par le co-texte droit, comme en (3) :

(3) Summoning up all her courage, she went to **Manet's studio at 77, rue d'Amsterdam**, to ask the concierge to make her a gift of the visiting card that had been nailed to the artist's door. [...]. As fate would have it, she would make many more visits to **that studio**: her painting teacher, Félix Barrias, subsequently took over **the space**. For years Winnaretta produced her own paintings in the **very** room where Manet had created his masterpieces.

La détermination par l'article défini anaphorique s'explique par le repérage post-nominal dit par la relative et par le fait que le paragraphe est consacré à ce studio (SN co-référentiels en gras). Au moment où « *the very room* » survient, on a déjà une idée assez précise du studio, d'où la présence du défini. Comme le note Gardelle (2010 : 41), « [a]vec *the*, les seules

informations lexicales qui suivent les déterminants suffisent à donner au co-énonciateur un accès direct au référent, et cet accès direct est jugé suffisant ».

Very est donc bel et bien proche de la détermination, à tel point qu'il semble former avec elle un agrégat. Breban & Davidse (2016 : 242-244) vont jusqu'à appeler ce *very* un « post-déterminant » (« *postdeterminer* »). Son affinité avec le défini, notée par Cotte (1996 : 134), permet « un processus d'identification instantanée du référent » et « une accessibilité immédiate du référent par l'énonciateur », comme l'indiquent Rotgé & Lapaire (2004 : 30). *Very* pourrait être interprété comme une réalisation plus précise de la détermination.

Very apparaît ainsi comme un opérateur déterminatif indiquant l'adéquation et la conformité de l'identité d'un référent dans une situation donnée.

3.1.2. Réduction au strict minimum : *the mere X*

Le corpus présente 5 exemples de la signification de limitation. L'exemple suivant, qui propose une lecture en « pas besoin de plus », nous met sur cette piste :

(10) The **very** fact that other people moved their bowels filled me with awe. Any function of the body that one hid behind closed doors titillated me.

Il accepte les manipulations :

(10a) The **simple / mere** fact that other people moved their bowels filled me with awe.

(10b) That other people moved their bowels was **enough** to fill me with awe.

Le nom modifié par *very* et sa définition à droite se suffisent à eux-mêmes. *Very* en indique la pertinence ou la nature suffisamment élémentaire, de même qu'en (11) :

(11) “Harry Waakfelt,” repeated the same ominous summons, “stand up, if you be a man!” There is something in the tone of deep and concentrated passion, which attracts attention and imposes awe, even by the **very** sound.

Sound accompagné du *very* limitatif doit être compris ainsi : le son seul suffit à attirer l'attention et à créer la terreur. L'ensemble du syntagme prépositionnel peut être glosé par « rien qu'à l'entendre » et accepte l'ajout des adverbes « *merely / simply / just by the sound* ». Dans cette autre glose, le pronom réfléchi marque de façon privilégiée l'opération d'identification : « *the sound itself* ».

L'observation du corpus révèle que les noms impliqués dans la signification de restriction ont tendance à être hyperonymiques, généraux, ou à représenter des notions abstraites et larges. Les noms dits « généraux » (comme *people, fact, moment, spot*, tous représentés dans le corpus) sont définis par Halliday & Hasan (1976 : 274-276). Ils recouvrent une grande variété de sous-catégories. Un nom général est presque toujours accompagné du défini *the*, ce qui forme un tout référentiel anaphorique (1976 : 275) : il a toute sa place en collocation avec *very*.

Le caractère sous-spécifié de *sound* et *fact* est levé par le cotexte gauche (« *summons* », « *tone* ») ou par le cotexte droit (la complétive en *that*), qui précise « la source d'identification » (Halliday & Hasan 1976 : 72), c'est-à-dire la définition qu'on donne de « *which sound* » et « *which fact* ».

Le nom qu'il modifie étant une sorte de support, *very* permet de le repérer en particulier, d'en faire un objet de discours manipulable. Il est une marque indiquant que le nom est un support auquel on greffe un apport qui peut, entre autres, prendre la forme d'une relative ou d'un complément du nom.

3.1.3. L'inclusion du terme final sur un parcours ouvert : *even the X*

Le sémantisme de *very*, dans 19 occurrences, se rapproche de la surenchère, qu'on peut gloser par *even*. Les exemples suivants présentent un cadre appositif qui permet la reformulation par *even* :

(12) After years of secrecy and shame, in this one moment with her, all my frustrations were condoned and my body, my **very** being, was justified.

(13) All he really required, however, was gin. The house was rarely dry—as I've said, I was a good girl—but somehow everything I did, my **very** existence, rubbed him the wrong way.

En (12), c'est bien *being*, un nom plus abstrait que *body* qui le précède, qui est modifié par *very*, signifiant qu'on passe un cap : l'amitié des deux femmes justifie jusqu'à l'être d'Eileen (« *even my being* »). En (13), la redéfinition en apposition ou juxtaposition est un élément crucial de ce qui sous-tend la relation entre Eileen et son père : la simple existence, l'existence même d'Eileen, est à la source de leurs rapports discordants. À nouveau, le réfléchi est ici envisageable : « *my existence itself* ».

D'une part, la mention de *being* constitue le nœud du propos (un changement dans l'être d'Eileen), d'autre part la mention de *existence* participe à un effet conclusif globalisant et représente le passage à une étape supérieure, un point culminant dans l'organisation discursive.

L'affinité de l'adjectif *very* avec des SN contenus dans des systèmes énumératifs et appositifs révèle en creux que le nom qualifié par *very* constitue un point d'intérêt, souvent au terme de la série. Cette clôture est significative : *very* pointe du doigt le dernier syntagme énuméré pour en préciser une valeur ajoutée.

3.2. Une continuité sémantique adverbe-adjectif

Sémantiquement, quel est le comportement partagé de *very* au croisement de l'adjectif et de l'adverbe ? L'adverbe *very* repère le long d'une échelle une qualité maximisée. L'adjectif, lui, reprend à son compte cette idée sur le mode de la détermination.

La modification d'un nom (et éventuels modificateurs et compléments) par l'adjectif déterminatif *very* obéit à la logique d'un repérage. Qu'il soit question d'une restriction (*mere*), d'un terme final sur parcours ouvert (*even*), ou de l'identité exacte, le lien polysémique qu'entretient l'adjectif avec son contrepoint adverbial est de l'ordre d'un repérage qui contribue enfin au renforcement de l'identification d'un nom.

3.3. Un point commun à tous les emplois : la mise en valeur ou l'emphase d'un nom

L'analyse des exemples montre bien que l'adjectif *very* se prête à la mise en valeur du nom qu'il qualifie, au sens de Henkel (2014 : 449). Pour plusieurs raisons, *very* modifie un élément nodal dans la chaîne discursive et signalerait, dans ses contextes d'emploi, une catégorie adéquate, dite par le nom, qui se fait l'objet du discours :

- Dans la plupart des cas, le SN est sujet à une définition (expansion ou élaboration) à droite¹⁵ ;
- Sinon, le contexte immédiat par jeu d'anaphore sert à repérer le SN, d'autant que ce SN est toujours défini ;

¹⁵ La plupart des SN qui contiennent *very* font l'objet d'une « expansion » à droite (Gardelle 2010 : 39), qui peut prendre la forme d'une relative restrictive, d'une complétive, d'un syntagme prépositionnel au sens restrictif, ou qui peut être inférée à partir de déterminants démonstratifs ou possessifs. Cette expansion (ou l'adjonction de précisions) permet la correcte identification des référents.

- *Very* est détaché d'une référence à la scalarité au profit d'un sémantisme déterminatif qui permet de construire l'identité exacte, sans l'ombre d'un doute (*exact*);
- Il participe à l'unicité du référent qualifié par un commentaire sur la manière d'y accéder : par la limitation (*mere* : restriction au minimum) ou par l'énumération (*even* : inclusion dans une série ouverte) ;

À ce titre, alors que l'adverbe exprime une quantité de qualité, l'adjectif obéit à une démarche purement qualitative : il s'intéresse à ce que le nom représente en tant que substance, en tant qu'essence, matière, objet. Ses propriétés déterminatives s'orientent vers la monstration d'un nom mis au premier plan pour l'intérêt discursif qu'il représente.

Le défini trouve un complément de sens avec un adjectif déterminatif comme *very*, dont les sens participent à l'opération de détermination. Du point de vue de la production, nous qualifions cette affinité d'emphase indiquant l'adéquation et l'assurance dans la formulation d'un point discursif nodal, sur-analysé et réexaminé, qui mérite plus grande attention. Notons à cet égard le ton conclusif et synthétique de certains exemples ci-dessus : « *in short* » en (9), au terme de l'énumération en (12) et (13), et la phrase de clôture de (3) qui résume l'extraordinaire de la situation.

Les trois sens étudiés jusqu'ici, s'ils mettent déjà en évidence un lien polysémique avec l'adverbe, ne couvrent pas toutes les occurrences du corpus. D'autres ne se glosent pas par un sens, mais par un effet discursif dans lequel *very* apparaît comme un opérateur de cohésion adversatif. Tournons-nous donc vers le plan pragmatique en considérant la variété d'effets discursifs dits par l'adjectif *very* qui, dans ses emplois les plus hermétiques qui résistent au classement, est un outil discursif adversatif au service d'une rhétorique ou d'un effet sur l'interlocuteur.

4. *Very*, un outil discursif ? Vers un opérateur de cohésion adversatif

Very est d'abord un adjectif dans l'histoire de la langue. Originellement issu de cet adjectif exprimant la vérité, nous considérons que l'adjectif déterminatif *very* constitue un intensifieur pragmatique-discursif émettant un commentaire lié à la vérité, à la saillance d'un nom et de son caractère approprié en discours.

4.1. La correction : *the very X (and no other)*

Une première étude de cas est représentée par deux (des trois) exemples du corpus qui présentent un balancier en *not...but* :

(14) My father had warned me when I'd started there at age twenty-one, naive beyond reproach, that the most dangerous individuals in a prison are not the criminals but the **very** people who work there.

(2) Was she [the *Sephora*] close enough? Already she was, I won't say in the shadow of the land, but in the **very** blackness of it, already swallowed up as it were

En (14), l'avertissement du père déconstruit les attentes de la narratrice : contrairement à ses attentes, ce n'est pas des criminels mais des employés de la prison qu'il faut se méfier. En (2), la correction survient au moment de localiser le bateau, le *Sephora*, par rapport à la terre, au mont Erebus. Le *Sephora* n'est pas dans l'ombre, mais dans la noirceur du mont. Dans les deux cas, ni la précision (« ? *the exact people / blackness* »), ni la restriction (« ? *the mere people / blackness* »), ni l'extension (« ? *even the people / the blackness* ») ne conviennent : le rapport entre les deux classes (*people* et *criminal* ; *blackness* et *shadow*) est une opposition.

Il semble que *very*, qui s'ajoute à *not...but* et souligne le second SN, après *but*, en accentue par là même la singularité et, surtout, le franchissement d'un cap par rapport à la dénomination précédente. Le narrateur recherche l'étiquette la plus adéquate pour décrire ce que le marin a devant les yeux : de la simple ombre vers la nominalisation en *-ness* de l'adjectif.

Il s'agit d'une « correction » au sens de Halliday & Hasan (1976 : 254), qu'on peut gloser « **par opposition à ce qui vient d'être dit** ». Une formule est rejetée au profit d'une autre. La correction est un sous-type des relations adversatives, définies par « *contrary to expectation* » (1976 : 250). Cette correction, si elle est explicite dans 3 exemples, se retrouve dans tous les autres. Elle peut être dérivée sous la forme : « *the very X (and no other)* », ou bien « (*not Y, but the very X*) ». L'adjonction de « *not Y, but* » est une tendance vérifiée à l'échelle du corpus.

Les exemples suivants illustrent la piste d'une correction sous-jacente :

(8) it appeared to me that [...] there came [...] what might have been, in its exact similarity of character, the echo [...] of the **very** cracking and ripping sound which Sir Launcelot had so particularly described.

(4) “He couldn't hear us talking—could he?” My double breathed into my **very** ear, anxiously. [...] An answer containing all the difficulty of that situation. I closed the porthole quietly, to make sure. A louder word might have been overheard.

En (8), ce n'est pas n'importe quel son, mais celui-ci exactement. On pourrait gloser : « *there came, not any sound, but what might have been this exact cracking and ripping sound* ». En (4), on doit s'assurer de ne pas être entendu. Ce qui importe, c'est l'endroit où les mots de la confidence parviennent, de sorte qu'il est possible de reformuler par « *he breathed precisely into my very ear and nowhere else* ».

La définition d'« exhaustivité », proche de « *token identity* » de Brugman (1984), permet de comprendre ces exemples : c'est la sélection d'une valeur possible (« *the very blackness of it* », « *the very people who...* », « *the very [...] sound which...* », « *my very ear* »), à l'exclusion de toutes les autres (« *criminals* », « *shadow* », « *any other sound* », « *nowhere else* »).

L'exhaustivité, effet de mise en relation de notions, est particulièrement compatible avec le sens d'exactitude de l'adjectif. En effet, la correction, sous-jacente ou non, prépare la précision. Dans tous les cas où il faut rétablir « *not...but* », l'assertion du nom est jugée adéquate et précise et *very* engage une confirmation de l'identité, animée par la tension avec d'autres référents potentiels, éliminés implicitement : c'est un choix (une étiquette plutôt qu'une autre).

Cependant, si l'effet de correction met en relation deux notions inférables ou déjà présentes dans le contexte, la portée de cet effet adversatif est bien plus large : elle joue de la structuration même du discours et de sa réception. En suivant les relations adversatives de Halliday & Hasan (1976), nous posons que *very* participe de la « confrontation » (Guimier, 1990 : 193) ou plus exactement d'un contraste implicatif affirmé.

4.2. L'assertion d'une vérité problématique : implications et singularité contextuelle

L'argument selon lequel *very* est un outil discursif sous-tendu d'une tension contextuelle est motivé par le constat que, dans le *Corpus of Contemporary American English (COCA)*, la recherche [very_j] dans le module « *Word* » puis « *Collocates* » indique que l'adjectif *very* a tendance à apparaître en collocation avec *indeed* et *paradoxically*, ici représentés, mais aussi *ironically* et *coincidentally*¹⁶ :

¹⁶ La formule [very_j] signifie qu'on cherche l'adjectif (encodé par la lettre « j »), non l'adverbe.

(15) Well, the trigger was about two years ago, with the death of my father, when I returned to my childhood home. And there he had had his fatal heart attack, in the very room, **indeed**, at the **very** place, where the abuse with me had occurred so many years ago.

(16) Since the danger of Mexican pesticide abuse first received widespread attention a decade or so ago, improved practices by Mexican growers have cut the danger to U.S. consumers of ingesting significant amounts of agrochemicals. **Paradoxically**, the **very** steps taken to prevent harm to the U.S. consumer have upped the danger to Mexican field workers.

Tous les exemples du corpus se prêtent à ce que Halliday & Hasan (1976 : 253) appellent les « aveux » (« *avowals* »). Il s'agit d'une autre catégorie de relation cohésive adversative (parallèle à la correction) qui a à voir avec le processus communicatif même et qu'on peut gloser, en reprenant l'exemple (14), « **contrairement à vos attentes**, ce sont **paradoxalement / justement** les employés qui sont dangereux ». Ces aveux concernent la situation d'énonciation en elle-même, ou la relation entre un énonciateur et son co-énonciateur et l'ensemble des implications pragmatiques. Reprenons les sens de *very* à la lumière de son effet adversatif.

4.2.1. Le sens de précision et le paradoxe de *very*

Dans l'enchaînement discursif de plusieurs exemples, il y a un effet de surprise. L'exemple (9) est repris avec un cotexte élargi :

(9) [Winnaretta's] approbation could mean many new commissions for portraits, while her displeasure could result in woefully opposite results. With these consequences in mind, Brooks broke with habit and altered her signature style. In this portrait, Winnaretta is posed in conventional profile; she is wearing a simple white flowing dress, one strap pulled off the shoulder, the other crossing her body—surely an evocation of the chiton of ancient Greek warrior women. The power of the Amazonian image is undermined, however, by the rendering of Winnaretta's face: the hooked nose and grim mouth have been softened, the angularity of the facial lines toned down; in short, the **very** features that manifest Winnaretta's complicated allure and steely strength have been all but eradicated. While the completed portrait was not representative of the painter's best work, the calculated aesthetic strategy was entirely successful as far as the consequences for Brooks's career were concerned.

Alors qu'on s'attendrait à ce que l'allure mystérieuse et la force de Winnaretta soient rendues à l'identique, ce n'est pas le cas pour des raisons liées à la carrière de Romaine Brooks (« [Winnaretta's] *approbation could mean many new commissions for portraits, while her displeasure could result in woefully opposite results* »). Il s'agit d'une stratégie de la part de l'artiste, aussi surprenante soit-elle dans la chaîne discursive : contre toute attente, la figure amazonienne, pourtant apparente dans l'habit de Winnaretta, n'est pas projetée sur son visage, qui, lui, est bien anguleux, complexe et sévère. Les traits de Winnaretta sont estompés (« *undermined* », « *softened* », « *toned down* », « *eradicated* »). L'explication claire et explicite ne vient que dans la phrase suivante. Romaine Brooks a su tirer profit d'une tactique d'atténuation (« *the calculated aesthetic strategy* »).

Alors, on peut adjoindre un adverbe comme *paradoxically* ou *as a matter of fact* pour mettre en avant le jeu avec les attentes du lecteur :

(9a) in short, **as a matter of fact / paradoxically** the **very** features that manifest Winnaretta's complicated allure and steely strength have been all but eradicated.

À partir du sens de précision de *very* se construit de manière plus explicite l'ironie de la situation :

(17) Victor was still spending his wife's fortune without restraint [...]. He had just purchased another Stradivarius violin dated 1722 for the astronomical price of 30,000 francs. By now the Camposelices' attempts to buy their way into society had made them the laughing-stock of the

very people they were trying to impress. The press had a wonderful time exposing Victor's foppish affectations.

Alors que les Camposelice cherchent à être inclus dans la société mondaine, à impressionner les nobles par l'ostentation de richesses (« *purchased another Stradivarius violin dated 1722 for the astronomical price of 30,000 francs* », « *buy their way into society* »), ils n'obtiennent que des quolibets. En plus d'apparaître dans un contexte où le statut social est de rigueur (les Camposelice vs. la société mondaine), *very* ajoute à l'ironie du sort en confirmant que les railleurs sont ceux qu'on souhaite impressionner. D'où :

(17a) By now, **ironically**, the Camposelices' attempts to buy their way into society had made them the laughing-stock of the **very** people they were trying to impress.

Cet autre exemple met en évidence un curieux concours de circonstances :

(18) Having despaired of Verlaine's participation, Fauré thought of poet Maurice Bouchor, who had written a book on ancient religions, as a potential collaborator [...]. At the **very** moment that Bouchor agreed "in principle" to a collaboration, Verlaine wrote to say that had finally decided on an idea for a project: it would be of a comic nature, and would have as a title *L'Hôpital Watteau*.

Winnaretta souhaitait une collaboration entre Fauré et Verlaine. Verlaine disparaît. Fauré contacte Bouchor en remplacement de Verlaine. Ce dernier réapparaît et se décide au moment même où Bouchor accepte. La présence de *very* noue parfaitement avec l'heureux hasard de la situation, de manière tout à fait assumée et explicite, en insistant sur la précision du moment dans l'enchaînement chronologique des deux propositions. De ce « *moment* », il doit transparaître une lecture plus nuancée qui implique la coïncidence ou l'opportunisme de Verlaine. Alors, on peut adjoindre des adverbes avec ce contenu de sens :

(18a) **Coincidentally**, at the **very** moment that Bouchor agreed "in principle" to a collaboration, Verlaine wrote to say that had finally decided on an idea for a project.

À travers ces exemples, il apparaît que le sens d'exactitude de *very*, qui était particulièrement compatible avec l'effet d'exhaustivité (*not Y, but the very X*), est très productif dans le domaine de l'assertion d'un état de fait qui ne va pas naturellement de soi.

4.2.2. Détour par *very* dans un contexte abstrait ou figuratif

L'effet discursif de ce *very* déterminatif souligne la saillance du nom sur le plan discursif : du point de vue de l'interprétation, c'est un nom qui mérite plus grande attention. En témoignent les noms qui ont trait au langage figuratif ou à l'abstraction :

(2) Was she [the *Sephora*] close enough? Already she was, I won't say in the shadow of the land, but in the **very** blackness of it, already swallowed up as it were

(19) An irrepressible tremor gradually pervaded my frame; and, at length, there sat upon my **very** heart an incubus of utterly causeless alarm. Shaking this off with a gasp and a struggle, I uplifted myself upon the pillows

(12) After years of secrecy and shame, in this one moment with her, all my frustrations were condoned and my body, my **very** being, was justified.

(20) Part of me was absent. That mental feeling of being in two places at once affected me physically as if the mood of secrecy had penetrated my **very** soul.

Il semble que ce soit le choix d'une imagerie (2), la perception d'un élément fantasmé et hors du réel (19), ou les concepts abstraits, l'existence (12) et l'âme (20), qui justifient la présence de *very*.

Very qualifie ce nom afin d'émettre un commentaire métalinguistique sur sa nature : comme pour ancrer le figuratif ou l'abstraction dans le réel, rendre plus perceptibles ou

tangibles ces notions stylistiquement, il participe à recentrer l'intérêt sur lui et à rendre l'imaginé ou l'abstrait plus réel. Cette lecture va plus loin que le « *very* métalinguistique » de Guimier (1990 : 188-189), qui est étroitement lié à la métaphore.

4.2.3. Les sens restrictif et inclusif : vers le domaine de la réalité

Quand *very* signifie *mere* ou *even*, il est moins compatible avec *paradoxically*, *coincidentally* ou *ironically*. Plutôt, il faut se tourner vers d'autres marqueurs d'aveux comme *in fact*, *as a matter of fact* et *indeed*, listés par Halliday & Hasan (1976 : 253). Dans ces exemples, *very* veut dire « simple » et porte l'idée d'un « pas besoin de plus » :

(11) There is something in the tone of deep and concentrated passion, which attracts attention and imposes awe, even by the **very** sound.

(11a) There is something in the tone of deep and concentrated passion, which attracts attention and imposes awe, even by the **very** sound, **in fact** | ?? **paradoxically** / **coincidentally** / **ironically**.

(21) Conradin was dreadfully afraid of the lithe, sharp-fanged beast, but it was his most treasured possession. Its **very** presence in the tool-shed was a secret and fearful joy, to be kept scrupulously from the knowledge of the Woman, as he privately dubbed his cousin.

(21a) **In fact** / **As a matter of fact** | ?? **Paradoxically** / **Coincidentally** its **very** presence in the tool-shed was a secret and fearful joy

Dans ces autres exemples, *very* veut dire « et même » et participe à la surenchère :

(12) After years of secrecy and shame, in this one moment with her, all my frustrations were condoned and my body, my **very** being, was justified.

(12a) all my frustrations were condoned and my body, **in fact** | ?? **paradoxically**, my **very** being, was justified.

(13) The house was rarely dry—as I've said, I was a good girl—but somehow everything I did, my **very** existence, rubbed him the wrong way.

(13a) but somehow everything I did, **in fact** / **as a matter of fact** | ?? **paradoxically** / **coincidentally**, my **very** existence, rubbed him the wrong way.

Le sens de *very* définirait la teneur de la valeur discursive qu'on attache au SN. Si, avec le sens d'exactitude, les exemples se prêtent plus à l'affirmation d'une vérité problématique, ici, comme pour les noms figuratifs ou abstraits, *very* fixe dans le domaine du réel : il a trait à l'amplification et à la monstration sur le plan discursif du nom qui le contient.

Ainsi, sur le plan pragmatique, *very* est un marqueur explicite qui signale la cohésion de Halliday & Hasan (1976 : 299) : responsable d'effets d'exhaustivité et d'implications par la mise en relation d'éléments contextuels-discursifs, il serait la trace d'un indice, d'une piste laissée par l'énonciateur, révélant ainsi des « points de contacts » discursifs. Tentons ainsi de préciser son rôle en tant qu'unité pragmatique.

5. L'adjectif déterminatif *very* comme unité pragmatique et (méta)discursive

5.1. Vers la mirativité

Marqueur d'adversativité, au sens de Halliday & Hasan (1976 : 250-254), puisqu'il est aux prises avec les attentes de l'interlocuteur, *very* a également une nature mirative au sens de DeLancey (1997 : 33). La mirativité, ou l'expression grammaticale de la surprise, permet d'exprimer la découverte d'un état de fait surprenant. Elle mesure l'écart entre une information acquise et une information nouvelle. Étroitement liée aux inférences et à la modalité, elle n'est

que sous-jacente en anglais (DeLancey 1997 : 49). Elle fait partie du spectre adversatif tel qu'il est défini par Halliday & Hasan (1976).

Étant donné une gamme d'effets pragmatiques allant du paradoxe, de l'assertion d'une vérité, à l'ancrage dans la réalité (un ensemble de valeurs correspondant à « contrairement à vos attentes »), l'adjectif est le signe de la découverte d'un état de fait surprenant et de son intégration dans l'espace mental de l'interlocuteur. Alors, l'interlocuteur se rend compte du réseau d'implications dans lequel *very* est compris.

La mirativité vaut pour tous les emplois identifiés par le corpus. *Very* est plutôt le signe d'un contraste, d'un jeu implicatif avec les attentes et idées préconçues du co-énonciateur.

5.2. *Very* : un commentaire sémantique et pragmatique

L'étude de *very* nécessite de distinguer le plan sémantique (significations et portée de *very* sur le nom à droite) du plan pragmatique (effet de mise en relation de la notion pointée et d'un autre élément déjà présent, inférable ou lié à la structuration du discours).

Very n'est pas seulement l'expression des trois sens identifiés plus haut : la précision se prête à une relation d'identité paradoxale ou fortuite, et la surenchère et la restriction se prêtent plutôt à l'ancrage dans le réel. Ces significations, superposées à des effets discursifs, découlent de l'assertion d'une vérité surprenante parce que l'on pouvait penser l'inverse. Par le jeu adversatif et miratif, il redirige l'attention de l'interlocuteur vers un élément présenté comme nouveau ou impliquant la nouvelle orientation du discours.

Il nous semble que l'adjectif déterminatif devrait faire partie des marqueurs cohésifs adversatifs de Halliday & Hasan (1976 : 250), véritable symbole d'une « histoire textuelle » (1976 : 288-289). L'adjectif fait partie intégrante de la matière textuelle d'un énoncé puisqu'il met en évidence les points de contact cruciaux à sa bonne interprétation : un nom particulièrement saillant forme un nœud discursif auquel se noue une gamme d'effets discursifs et dont les implications doivent être tirées par le co-énonciateur. Enfin, les effets discursifs-interprétatifs impliqués par *very* sont plutôt une affaire de proéminence de l'information. Du côté de la production, *very* dit une emphase qui tient de son redoublement de l'opération de détermination.

Il pourrait s'agir d'un complément de détermination, tant sémantiquement (manière d'accéder au référent et proximité avec le défini) que pragmatiquement (manière d'appréhender, de se positionner face au nom). *Very* démontre que l'énonciateur justifie, met en avant et partage « le choix même du nom » (Henkel 2014 : 449).

5.3. Un marqueur de discours ?

Nous proposons que l'adjectif *very* s'approche d'un marqueur de discours (MD) à part entière. Les MD, dont les définitions abondent, invoquent de manière générale les notions d'organisation du discours, de propriétés interactionnelles ou intersubjectives (interlocuteur) et de propriétés subjectives (énonciateur).

Pour Ranger (2018 : 17), les MD se rapportent à la cohésion textuelle à un niveau qui dépasse celui de la phrase et fonctionnent comme des outils de liaison textuelle.

Fraser (1996 : 68) propose que les « *pragmatic markers* » (une sous-catégorie de ses MD) sont les traces des intentions communicatives de l'énonciateur. Cette définition prend en compte « le processus social qui constitue l'événement de la parole » (Halliday & Hasan 1976 : 321). Dans la même idée, l'approche de Traugott & Dasher (2001 : 22-23) met en jeu des marqueurs subjectifs (indiquant l'attitude de l'énonciateur à l'égard de ce qu'il dit ou de la structure du

discours) et intersubjectifs¹⁷ (révélant l'interaction entre l'énonciateur d'un message et son destinataire).

Par sa proximité avec la cohésion textuelle, sa participation au caractère adversatif et miratif et par le changement de saillance des éléments phrastiques, *very* posséderait des propriétés :

- textuelles qui participent de l'agencement du discours,
- subjectives qui mettent en évidence l'assurance de l'énonciateur par la confirmation,
- interactionnelles qui soulignent l'implication d'un co-énonciateur dont les attentes sont subverties, dont les objections sont anticipées, sur le mode concessif.

L'observation de ce comportement en synchronie invite à considérer les données diachroniques. L'évolution de *very* serait régie par un ensemble de procédés qui contribuerait à l'adoption par *very* d'un sens (méta)discursif interactionnel orienté vers les participants de la situation d'énonciation.

Degand & Evers-Vermeul (2015) proposent que la pragmatization est un phénomène intégré à une définition généraliste de grammaticalisation. Les expressions pragmatized (dont les MD) reçoivent une portée pragmatique : celles-ci marquent la proposition, la phrase ou le contexte dans lesquels elles apparaissent (2015 : 78).

On a vu que l'adverbe est largement considéré comme une unité grammaticale ayant subi un processus de grammaticalisation. L'adjectif *very*, unité pragmatique, aurait-il été soumis à la pragmatization ?

5.4. Une polysémie mieux comprise

On peut établir une continuité entre le haut degré adverbial qui procède par retenue saillante d'un élément augmenté et la saillance discursive de l'adjectif qui consiste en une plus-value, une intensification, ou un redoublement lié à l'assertion d'une vérité, d'une adéquation dite par le nom.

La représentation mentale d'une échelle permet de recouper ces deux significations. L'emphase et la saillance sont des effets qui répliquent la logique scalaire. La retenue d'un élément proéminent rappelle la retenue du haut degré. L'adjectif n'est pas l'expression d'une quantité de qualité, comme l'est l'adverbe, mais plutôt l'expression d'une qualité discursive unique. Pour qualifier le déterminatif *very*, les termes de proéminence ou de saillance discursive sont plus appropriés que celui de gradation.

Conclusion

Nous avons posé la question de l'existence d'un comportement partagé entre *very*-adverbe et *very*-adjectif. Les données diachroniques pointent vers un seul et même lexème rassemblant emplois adjectivaux et adverbiaux. En synchronie, nous avons considéré la piste d'une mémoire sémantique ou d'un souvenir des anciens emplois de *very*.

Une polysémie trans-catégorielle entre les deux *very* est envisageable. Elle met en jeu vérité, repérage et proéminence de l'information. Les significations de l'adjectif (précision, restriction, inclusion) obéissent au principe d'un repérage, processus similaire à l'adverbe, le long d'une échelle. C'est la nature qualitative du nom modifié qui prime. L'emploi discursif de l'adjectif révèle que *very* endosse le rôle de repérer et de rendre saillant, à l'échelle du discours,

¹⁷ Halliday & Hasan (1976 : 308) disent « *interpersonal* ».

le SN qui le contient, procédé qui rappelle le rapport qu’entretient l’adverbe modifieur de degré *very* avec la scalarité et l’expression du haut degré.

À l’interface sémantique-pragmatique, ses significations se superposent à des effets discursifs-interprétatifs qui découlent de l’assertion d’une vérité surprenante parce que l’on pouvait penser l’inverse : le nom modifié par l’adjectif est donc saillant sur le plan discursif.

Originellement issu d’un adjectif exprimant le caractère vrai, l’adjectif déterminatif *very* constitue aujourd’hui un intensifieur discursif émettant un commentaire lié à la vérité et au caractère approprié du nom en discours. Du côté de la production, il renforce l’opération de détermination, ce qui lui donne une nature emphatique. Puisqu’il engage un effet de mise en relation de notions entre elles et avec l’organisation du texte, *very*, outil adversatif et miratif, se rapproche d’un marqueur de discours portant sur l’architecture même du discours. Il se rapproche des adverbes *paradoxically*, *coincidentally*, *ironically*, *indeed* ou *as a matter of fact*.

La classe lexicale est significative : elle est le signe d’une forte proximité avec le sémantisme originel de *very*. Dans son rapport à la matière textuelle et à la situation d’énonciation, l’adjectif renoue avec sa prolepsis métalinguistique.

On peut dès lors rendre compte de la syntaxe non-prédicative de l’adjectif : son intégration au SN est le signe iconique de son rôle discursif.

Une piste à explorer serait celle d’une possible pragmatization de l’adjectif *very*.

Dictionnaires

Oxford English Dictionary online (OED), Oxford, Oxford University Press, disponible à l’adresse <https://www.oed.com/>.

- « *very*, adj., adv., & n.¹ » (Septembre 2024) :

URL : www.oed.com/dictionary/very_adj?tab=meaning_and_use#15783291/.

DOI : <https://doi.org/10.1093/OED/8239150310/>.

Online Etymology Dictionary (OnED), Douglas HARPER, 2001, disponible à l’adresse <https://www.etymonline.com/>.

- « *very* (adj.). » (Septembre 2024) :

URL : www.etymonline.com/word/very#etymonline_v_4751/.

Corpus

KAHAN, Sylvia, [2003] 2010, *Music’s Modern Muse: A Life of Winnaretta Singer, Princesse de Polignac*, Rochester, University of Rochester Press.

MOSHFEGH, Ottessa, 2016, *Eileen*, Vintage, Penguin Random House.

PRITCHETT, Victor Sawdon (dir.), 1988, *The Oxford Book of Short Stories*, Oxford, New York, Melbourne, Oxford University Press.

Références bibliographiques

BIBER, Douglas, 1999, *Longman Grammar of Spoken and Written English*, Harlow, Pearson Education Ltd.

- BOLINGER, Dwight, 1967, « Adjectives in English: Attribution and predication », *Lingua*, vol. 18, 1-34.
- BOLINGER, Dwight, 1972, *Degree Words*, Berlin, Boston, Walter de Gruyter Mouton.
- BORDET, Lucile, 2014, « En quoi la notion de degré diffère-t-elle de la notion d'intensification ? Le cas des adverbes intensifieurs », Journée d'étude Agrégation option C - L'expression du degré, Bordeaux, France, 1-14.
- BREBAN, Tine, DAVIDSE, Kristin, 2016, « The history of *very*: the directionality of functional shift and (inter)subjectification », *English Language and Linguistics*, vol. 20, n° 2, 221-249.
- BRUGMAN, Claudia, 1984, « *The very idea*: a case study in polysemy and cross-lexical generalization », in D. TESTEN, V. MISHRA & J. DROGO (dir.), *Papers from the Parasession on Lexical Semantics: Chicago, 27 - 28 April 1984*, Chicago, Chicago Linguistic Society, 21-38.
- CONSTANTINESCU, Camelia, 2011, *Gradability in the Nominal Domain*, LOT Dissertation Series, Utrecht.
- COTTE, Pierre, 1983, « OF et la modification », *SIGMA*, n°7, Publication du CELAM, Montpellier : Université Paul Valéry. 95-116.
- COTTE, Pierre, 1996, *L'explication grammaticale de textes anglais*, Paris, Presses Universitaires de France.
- DAVIES, Mark, 2008-, *Corpus of Contemporary American English (COCA)*, disponible à l'adresse <https://www.english-corpora.org/coca/>.
- DEGAND, Liesbeth, EVERS-VERMEUL, Jacqueline, 2015, « Grammaticalization or pragmaticalization of discourse markers? More than a terminological issue », *Journal of Historical Pragmatics*, vol. 16, n°1, 59-85.
- DELANCEY, Scott, 1986, « Mirativity: The grammatical marking of unexpected information », *Linguistic Typology*, vol. 1, n°1, 33-52.
- FRASER, Bruce, 1996, « Pragmatic markers », *Pragmatics*, vol. 6, n°1, 167-190.
- GARDELLE, Laure, 2010, « Article défini, pronoms personnels de 3^e personne et démonstratifs : approche comparée de l'accès à la référence », *Anglophonia/Sigma* [En ligne], vol. 14, n°28, 33-47.
- GARDELLE, Laure, MIGNOT, Élise, NEVEUX, Julie, 2024, « Why the Morphosyntax/Semantics Interface Matters for Nouns », in L. GARDELLE, É. MIGNOT & J. NEVEUX (dir.), *Nouns and the Morphosyntax / Semantics Interface*, Palgrave Macmillan, 1-34.
- GIANOLLO, Chiara, JAGER, Agnes, PENKA, Doris, 2015, « Language change at the syntax-semantics interface. Perspectives and challenges », in C. GIANOLLO, A. JAGER, D. PENKA (dir.), *Language Change at the Syntax-Semantic Interface*, Berlin, Mouton de Gruyter, 1-32.
- GROBET, Anne, 2011, « Les répétitions dans le discours : un indice de saillance ? », in O. INKOVA (dir.), *Saillance. Aspects linguistiques et communicatifs de la mise en évidence dans un texte*, vol. 1, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 95-111.

- GUIMIER, Claude, 1990, « *Very* adjectif en anglais moderne », in L. ROUX (dir.), *L'Organisation du sens. Domaine anglais. (Recueil en l'honneur de Jean Lavedrine)*, Université de Saint-Étienne, Travaux du Centre Interdisciplinaire d'Études et de Recherche sur l'Expression Contemporaine (CIEREC), vol. 68, 185-199.
- HALLIDAY, Michael A. K., HASAN, Ruqaiya, 1976, *Cohesion in English*, London: Longman.
- HENKEL, Daniel, 2014, *L'adjectif en anglais et en français. Syntaxe, Sémantique et Traduction*, Thèse de doctorat, Paris, Sorbonne Université.
- HOPPER, Paul J., TRAUGOTT, Elizabeth C., [1993] 2003, *Grammaticalization*, Second Edition, Cambridge, Cambridge University Press.
- INKOVA, Olga, 2011, « Avant-propos », in O. INKOVA (dir.), *Saillance. Aspects linguistiques et communicatifs de la mise en évidence dans un texte*, vol. 1, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 5-17.
- MÉNDEZ-NAYA, Belén, 2003, « On intensifiers and grammaticalization: The case of *swipe* », *English Studies*, vol. 84, 372-391.
- MIGNOT, Élise, 2006, « Les adjectifs : entre déterminant et nom », *Études anglaises*, vol. 59, n° 4, 453- 465.
- PARADIS, Carita, 1997, *Degree Modifiers of Adjectives in Spoken British English*, Lund, Lund University Press.
- PARADIS, Carita, 2001, « Adjectives and boundedness », *Cognitive Linguistics*, vol. 12, n° 1, 47-64.
- PULLUM, Geoffrey K., HUDDLESTON, Rodney, 2002, « Adjectives and Adverbs », in R. HUDDLESTON, G. K. PULLUM (dir.), *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 525-596.
- QUIRK, Randolph, GREENBAUM, Sidney, LEECH, Geoffrey, SVARTVIK, Jan, 1985, *A Comprehensive Grammar of the English Language*, London, New York, Longman.
- RANGER, Graham, 2018, *Discourse Markers. An Enunciative Approach*, Cham, Switzerland, Palgrave Macmillan.
- ROTGE, Wilfrid, LAPAIRE, Jean-Rémi, 2004, *Réussir le commentaire grammatical de textes*, Paris, Ellipses.
- SCHNEDECKER, Catherine, 2010, « La notion de gradation s'applique-t-elle au nom ? », *Langue française*, vol. 1, n°165, 17-34.
- STOFFEL, Cornelis, 1901, *Intensives and Down-toners: A Study in English Adverbs*, Heidelberg, Carl Winter's Universtätsbuchhandlung.
- SWEETSER, Eve, 1990, *From Etymology to Pragmatics: Metaphorical and Cultural Aspects of Semantic Structure*, Cambridge, New York, Cambridge University Press.
- TRAUGOTT, Elizabeth C., DASHER, Richard, 2001, *Regularity in Semantic Change*, Cambridge, Cambridge University Press.

Le cas des propositions en WHEN(-EVER) et WHERE(- (E)VER) en anglais contemporain : pour une réélaboration terminologique ?

Mélanie Gantier
Sorbonne Université
Centre de Linguistique en Sorbonne (CELISO) – UR 7332

Résumé

Cet article a pour objet l'étude des propositions subordonnées en WHEN(-EVER) et WHERE(-E)VER) et de leur appartenance au sein de la classification syntaxique tripartite (nominale, relative et adverbiale) des propositions subordonnées proposée dans les grammaires traditionnelles. Elles sont généralement classées dans les subordonnées adverbiales, mais ont néanmoins des affinités avec les subordonnées relatives nominales, ainsi appelées car elles occupent une fonction typique d'un syntagme nominal et peuvent être paraphrasées par un syntagme nominal complexe comprenant une relative restrictive. La pertinence du terme « nominale » est à interroger : nous estimons que ce mot est limitant, car il ne permet pas de rendre entièrement compte de la réalité syntaxique et sémantique de constructions où la fonction nominale n'est plus évidente. Nous émettons l'hypothèse qu'il est possible de postuler que des constructions en WHEN(-EVER) et WHERE(-E)VER) de nature relative peuvent être considérées comme fonctionnant sur un continuum entre un paradigme nominal et un paradigme adverbial.

Mots clefs : propositions relatives nominales, propositions circonstancielles et adverbiales, terminologie, *when*, *where*

Abstract

This article examines subordinate clauses in WHEN(-EVER) et WHERE(-E)VER) and their classification within the tripartite framework (nominal, relative, and adverbial) traditionally used to categorize clauses. These clauses are typically classified as adverbial clauses but they also display affinities with nominal relative clauses, so called as they are introduced by a WH-relative word, occupy a function typical of a noun phrase, and can be paraphrased by a complex noun phrase containing a restrictive relative clause. The relevance of the term "nominal" is called into question: we argue that this term is inadequate, as it does not fully account for the syntactic and semantic reality of constructions whose nominal function is no longer evident. We hypothesize that relative constructions in WHEN(-EVER) and WHERE(-E)VER) may function along a continuum between a nominal and adverbial paradigm.

Keywords: nominal relative clauses, adjunct and adverbial clauses, terminology, *when*, *where*

Introduction

Les grammaires généralistes proposent une classification tripartite des propositions subordonnées : nominales (parfois désignées sous le terme de complétives), adjectivales (également appelées relatives), et adverbiales¹ (Quirk *et al.* 1985 ; Biber *et al.* 2012 ; Rivière et Larreya 2014 ; Oriez 2018). Une classification tripartite similaire se retrouve par ailleurs dans les grammaires étudiantes de linguistique française : « La trilogie relatives, complétives, circonstancielles a été mise en place dans les grammaires traditionnelles scolaires dès la fin du XIX^{ème} siècle. » (Riegel *et al.* 2016 : 841). Cette approche descriptive repose d'une part sur une classification des propositions selon le type de fonction occupée au sein de la principale : Khalifa (2001 : 1) rappelle que les propositions nominales sont des « propositions susceptibles d'occuper une place d'argument par rapport à un verbe d'une proposition supérieure (ou complément par rapport à un nom) ». D'autre part, cette classification se fonde sur une équivalence faite entre les propositions et les syntagmes nominaux, adjectivaux, adverbiaux et prépositionnels : « Une cohérence peut être cherchée, d'une façon quelque peu indirecte, mais pertinente, dans l'équivalence entre les subordonnées et les constituants simples. » (Guimier 1993 : 75). Considérons les énoncés suivants :

- (1) a. These memories of **when I was in India** are gradually fading. (in Declerck 1997 : 15)
- (1) b. These memories **of my childhood** are gradually fading.
- (2) a. The rain had just about stopped **when Kramer started walking to the subway**. (in Biber 2012 : 195)
- (2) b. The rain had just about stopped **then/at that moment**.

La proposition en (1a) peut être paraphrasée par un syntagme nominal (voir [1b]), ce qui en fait une proposition nominale, et celle en (2a) peut être qualifiée d'adverbiale, car elle peut être paraphrasée par un syntagme adverbial ou un syntagme prépositionnel comme illustré en (2b).

Le but de cet article est d'étudier les propositions en WHEN(-EVER) et WHERE(-E)VER) considérées comme relatives nominales, relatives sans antécédent, ou encore relatives libres² selon les auteurs. Nous souhaitons proposer l'hypothèse d'un continuum entre propositions subordonnées relatives libres et propositions adverbiales : nous estimons qu'il est possible de postuler que ces constructions en WHEN(-EVER) et WHERE (-E)VER) de nature relative peuvent être considérées comme fonctionnant sur une « zone de chevauchement » (Guillaume 2009 : 195) entre un paradigme nominal et un paradigme adverbial.

Pour ce faire, nous étudierons dans un premier temps les caractéristiques syntaxiques et sémantiques prototypiques des propositions dites relatives nominales ou relatives libres, ainsi que des adverbiales circonstancielles.

Dans un second temps, nous avancerons diverses hypothèses concernant la nature des mots introducteurs *when* et *where* et des constructions en WHEN(-EVER) et WHERE(-E)VER), afin d'essayer de rendre compte d'occurrences mettant en évidence une certaine porosité entre le paradigme nominal et le paradigme adverbial.

¹ Appelées « nominal clauses », « relative clauses » et « adverbial clauses » (Quirk *et al.* 1985 ; Biber *et al.* 2012).

² Je sélectionne cette traduction pour le terme « free relative », comme d'autres linguistes comme Leonarduzzi (2000).

1. Propositions « relatives nominales » et propositions « adverbiales circonstancielles »

1.1. Définition et caractéristiques d'une proposition relative nominale

La notion de proposition relative nominale se fonde sur une équivalence d'une part entre la valeur nominale de la proposition ainsi que le type de fonction qu'elle occupe, et d'autre part la catégorie syntaxique des syntagmes nominaux. Par conséquent, cette catégorie regroupe des propositions de formes différentes sur la base d'une fonction commune, fonction typiquement occupée par un syntagme nominal (sujet, objet, complément de la préposition, attribut du sujet ou de l'objet) ainsi que sur une paraphrase du type : relatif + proposition relative restrictive.

(3) a. Yes. Burbidge Road. Which is **where Carlos used to live**. (in Biber *et al.* 1999: 257)

(3) b. Yes. Burbidge Road. Which is **the place where Carlos used to live**.

(4) a. And then there's also the issue of **when these get prosecuted**. (COCA)

(4) b. And then there's also the issue of **the moment when these get prosecuted**.

À titre d'exemple, la proposition subordonnée relative nominale en (3a) fonctionne comme attribut du sujet pronominal *which*, tandis que la proposition en (4a) est complément de la préposition *of*, deux fonctions typiquement occupées par un syntagme nominal (dorénavant SN), ce qui justifie l'emploi du terme « nominale » dans certaines grammaires pour désigner ce type de proposition.

Cependant, il convient de souligner que l'exemple 4 est un cas problématique qui illustre la porosité de la frontière entre subordonnée relative et subordonnée interrogative. En effet, ces deux structures sont syntaxiquement proches et l'interprétation peut dépendre alors du contexte discursif. À la paraphrase par une relative libre en (4b), il est ainsi possible d'opposer une autre paraphrase avec une interrogative enchâssée.

(4) c. And then there's also the issue of: when do these get prosecuted?

Pour aborder à nouveau les caractéristiques des relatives nominales, le terme « relative » s'explique car le mot introducteur en WH- peut être paraphrasé par un antécédent et un relatif, comme en (3b) *the place where*, ou en (4b) *the moment when*. Leonarduzzi (2000 : 1) indique donc dans sa thèse : « On analyse généralement la relative nominale comme comportant un antécédent sous-jacent, ce que l'on fait apparaître en paraphrasant par une relative adnominale », c'est-à-dire une relative ayant un antécédent nominal explicite.

Comme la relative adjectivale (paraphrasable par un syntagme adjectival), la relative nominale est caractérisée par le fait que le relatif occupe une fonction au sein de la subordonnée qu'il introduit (Quirk *et al.*, 1985 : 1056), ce qui est illustré dans les exemples suivants :

(5) Then we looked back and saw **where the clear line of Dracula's castle cut the sky** (...). (Dracula: 396, in Guillaume 2009 : 201)

(6) That is **when you will really appreciate the advantages of a Home Management Account**. (BNC)

(7) **Where she went** was Manchester. (in Quirk *et al.* 1985 : 1056)

(8) Now is **when I need you**. (in Quirk *et al.* 1985 : 1056)

En (5) et (7), le relatif *where* occupe la fonction de circonstant de lieu au sein de la subordonnée, tandis qu'en (6) et (8) *when* fonctionne comme circonstant de temps dans la relative nominale, ce qui explique en outre que ces relatifs soient étiquetés comme adverbes relatifs. Les subordonnées sont quant à elles complément d'objet direct (5), attribut du sujet (6-

8) et sujet (7), et sont donc des arguments du verbe, ce qui justifie leur classification comme relatives nominales.

Il semble également pertinent de noter qu'une relative nominale occupe ainsi un rôle syntaxique nucléaire, notamment lorsqu'elle est sujet, objet, ou attribut :

La distinction entre rôles syntaxiques nucléaires et rôles syntaxiques périphériques découle de la distinction entre les termes nominaux qui sont sémantiquement des arguments du prédicat verbal et ceux qui en sont simplement des satellites³. Les arguments sont les participants impliqués par le sens même du prédicat verbal, les satellites ajoutent des informations dont la nature ne dépend pas du type précis de procès signifié par le verbe. (Creissels 2006 : 273-74)

Cette distinction entre argument et satellite peut être utilisée comme critère permettant de distinguer une relative nominale d'une adverbiale circonstancielle. Ce point sera examiné plus en détail dans une section ultérieure de cet article.

Comme pour une relative adjectivale, il est à noter également que selon certains auteurs, la notion de co-référentialité est centrale dans une relative nominale. Le référent est représenté deux fois, avec l'antécédent et avec le relatif, comme souligné par Leonarduzzi (2004 : 1) :

I took what was on the table s'analyse en deux propositions : « X was on the table » et « I took X », par exemple « John's book was on the table » et « I took John's book ». Les deux occurrences de X sont co-référentielles. Le relatif relie deux propositions ayant un syntagme commun.

Néanmoins, si la notion de co-référentialité apparaît de manière évidente dans les subordinées relatives adjectivales du fait de la présence d'un antécédent, cette approche peut être plus délicate lorsqu'il s'agit de relatives nominales car celles-ci n'ont pas d'antécédent dans la surface de l'énoncé.

(9) That's the place **where she was born**. (in Quirk *et al.* 1985 : 1254)

En effet, deux propositions peuvent être trouvées dans la genèse de cet énoncé : « She was born in a place » et « That is the place. », où les deux occurrences « a place » et « the place » sont co-référentielles. L'adverbe relatif *where* relie ensuite les deux propositions ayant chacune un SN dont la tête est le nom « place ». La notion de co-référentialité implique donc la présence d'un antécédent, ce qui explique qu'il semble moins évident de proposer une telle analyse dans le cas d'une relative nominale :

(10) Your coat is **where you left it**. (in Quirk *et al.* 1985 : 1074).

Le relatif introducteur *where* inclut son propre antécédent (*at the place where*), mais celui-ci n'est pas apparent. Il pourrait donc être délicat de parler de co-référentialité dans le cas des relatives nominales, à moins de considérer que le rétablissement d'un antécédent et de son relatif dans un SN ne le justifie.

Pour traiter des caractéristiques de ces subordinées, il est également nécessaire de s'intéresser à la valeur du WH-. En effet, les propositions subordinées relatives nominales en WHEN(-EVER) et WHERE(-(E)VER) sont introduites par un adverbe relatif en WH-. Pour les linguistes énonciativistes français, il est traditionnel de décrire le morphème WH- comme étant un « opérateur de parcours » (Culioli 1985) ou une « forme vide » (Adamczewski 1998). Par exemple, Lapaire et Rotgé mentionnent « le caractère déficitaire de wh- » (1998 : 600) et soulignent que « WH- dénote un déficit sémantique dans la mesure où dès que *wh-* est posé par

³« Cet usage du terme de satellite pour désigner les termes de la construction d'un verbe qui n'ont pas le statut d'argument est emprunté à la grammaire fonctionnelle de Dik. Dans d'autres traditions, on parle d'adjoints, circonstants, compléments non essentiels, etc. » (Creissels 2006 : 273)

l'énonciateur, il y a attente de complémentation. » (1991 : 599). De son côté, Khalifa (1999 : 193) décrit la forme WH- comme « la trace d'un parcours des valeurs susceptibles d'instancier la place vide. ». Dans les propositions en WHEN(-EVER) et WHERE(-(E)VER), -ERE porte un sémantisme spatial, tandis que -EN se rapporte à la temporalité. Ces différents éléments peuvent être résumés de la manière suivante :

L'on peut isoler trois composants ici : WH-, -ERE et -EN. WH- conserve la valeur qui lui a déjà été attribuée à propos de WHICH et WHAT, à savoir le déficit, qui peut se traduire par une attente de sémantisme. -ERE et -EN (...) le premier signale un rapport (plus ou moins métaphorisé) à la spatialité et le second un lien (tout aussi métaphorisable) à la chronologie, au time. (Lapaire et Rotgé 1998 : 600)

(11) A lot depends on being on the spot first thing, and that's **where Mr. Poirot's had the start of us.** (Agatha Christie, op. cit., in Khalifa 2001)

Avant d'aller plus loin, il faut avant tout préciser que dans les structures pseudo-clivées en WH- et les clivées inversées, le constituant en WH- est analysé comme une relative sans antécédent. En (11) par exemple, la relative nominale est intégrée au sein d'une structure pseudo-clivée inversée, de schéma X BE Y. Ce réagencement syntaxique permet de mettre en position de focus le contenu de la relative : WH- dit le déficit informationnel, déficit en lien avec la spatialité (-ERE), qui est ensuite comblé par le reste du contenu de la relative.

En conclusion, les relatives nominales sont introduites par un relatif fusionné qui contient son propre antécédent et qui occupe une fonction au sein de la subordonnée qu'il introduit. Cette subordonnée occupe quant à elle une fonction qui est typiquement celle d'un SN, et a un rôle syntaxique nucléaire lorsqu'elle est argument du verbe.

1.2. Définition et caractéristiques d'une proposition adverbiale circonstancielle

La classification des propositions adverbiales est une classification qui se fait souvent par défaut, ce qui est mis en avant par les grammaires étudiantes anglaises comme françaises :

L'adverbial ou circonstant apparaît ainsi être, au niveau des fonctions, ce que l'adverbe est traditionnellement au niveau des parties du discours : la classe résiduelle, celle qui accueille le reliquat des constituants que l'on n'a pas pu placer ailleurs. (Guimier 1993 : 14)

Cette citation met en évidence que les termes *adverbial* et *circonstant* sont utilisés de façon interchangeable, ce qui se retrouve dans de nombreux ouvrages. Lapaire et Rotgé parlent des « propositions adverbiales (ou circonstancielle) » (1998 : 585), mettant sur le même plan la nature de la proposition (adverbiale) avec sa fonction (circonstant). Les auteurs soulignent ainsi le lien entre la nature adverbiale de la proposition et sa fonction : « une adverbiale est telle parce qu'elle occupe une fonction adverbiale au sein de la phrase. » (*ibid.*).

Les adverbiales (circonstancielle) sont également définies par opposition aux relatives et complétives :

Toutes les propositions subordonnées qui ne sont ni des relatives (expansions ou plus rarement substituts du GN), ni des complétives (constituants du GV, ou plus rarement sujets, ou expansions du GN ou de l'adjectif), sont réputées être des propositions circonstancielle. (Riegel et al. 2016 : 841).

Par conséquent, les adverbiales circonstancielle peuvent être définies par la négative, lorsque les grammaires mettent en avant ce que les circonstants ne sont pas ou ne font pas :

Notre définition du circonstant sera la suivante : un circonstant est un constituant satellite du verbe qui ne remplit aucune des fonctions sujet, attribut, complément essentiel, direct ou indirect. (Guimier 1991 : 14).

Le terme de « satellite » se retrouve dans cette définition, et permet de dégager une caractéristique syntaxique et sémantique essentielle des propositions adverbiales circonstancielles : l'optionnalité, critère qui distingue un argument du verbe d'un satellite, ou un complément d'un adjectif. Huddleston et Pullum (2002 : 221) expliquent : « A[n] (...) important property of complements is that they are sometimes obligatory, whereas adjuncts are always optional. ».

De même, les critères d'identification mentionnés par Riegel *et al.* (2016) font état du caractère optionnel des circonstants, et soulignent d'autres caractéristiques prototypiques des subordinées circonstancielles :

Les critères les plus importants de la reconnaissance des expressions circonstancielles en général sont leur caractère facultatif, leur indépendance par rapport à la valence du verbe de la phrase (elles ne sont pas argumentales : ni sujet, ni complément du verbe, ni attribut) et leur mobilité. Ces caractéristiques du circonstant en général sont également celles des propositions circonstancielles. (Riegel *et al.* 2016 : 841-842)

À titre d'exemples :

(12) a. **Where there should have been a back to Quirrel's head**, there was a face, the most terrible face Harry had ever seen. (J.K. Rowling, *Harry Potter and the Philosopher's Stone*, in Oriez 2018 : 483)

(13) a. Dogs are expensive **when they are of a rare breed**. (in Carlson 1979 : 50)

(14) a. Where a **company went bust**, however, the Government agreed to pay all the compensation costs to redundant workers. (in Hasselgard 2010 : 200)

(15) a. **When I was opening the window**, he left the room. (in Ritchie 1979 : 91)

(16) a. **When his passport was taken away by the South African authorities**, he escaped across the border and flew to Geneva to start a new life. (in Adamczewski 1998 : 346).

Dans les occurrences (13) à (16), le caractère facultatif des propositions subordinées adverbiales apparaît simplement en procédant à leur suppression, manipulation qui ne remet pas en question la grammaticalité de la phrase :

(14) b. However, the Government agreed to pay all the compensation costs to redundant workers.

L'occurrence (12) nécessite néanmoins une analyse plus approfondie. La construction *Where there should have been a back to Quirrel's head, there was a face* est une structure présentative, où *there* dans *there was a face* reprend *there should have been*. Dans cet exemple, il semble délicat de supprimer la subordinée en WH :

(12) b. ??There was a face, the most terrible face Harry had seen.

L'analyse de cette subordinée comme une adverbiale circonstancielle de lieu est donc à prendre avec précaution, car la construction présentative en *there* nécessite une expression qui dénote du lieu. La construction *where there should have been a back to Quirrel's head* semble se rapprocher de ce que Huddleston et Pullum (2002 : 257) appellent un *locative complement*.

Une autre caractéristique des subordinées circonstancielles est leur possibilité d'être déplacées :

(15) b. He left the room **when I was opening the window**.

Enfin, les circonstancielle...n'occupent pas une place d'argument du verbe et fonctionnent comme adjectif du syntagme verbal. Par exemple en (16), la proposition *When his passport was taken away by the South African authorities* indique les circonstances dans lesquelles le procès de la principale s'est réalisé, ce qui est typique d'une adverbiale circonstancielle. De ce fait, Langacker (2008 : 419-420) souligne : « Adverbial clauses qualify the main-clause process with respect to agencies such as time, means, cause, and purpose, often with an element specifying the nature of their relationship. » .

Puis, tout comme les propositions dites nominales sont paraphrasables par un SN, il est à souligner que ces propositions adverbiales sont paraphrasables par un syntagme adverbial (maintenant SAdv), ou un syntagme prépositionnel (maintenant SP), constituants simples qui occupent prototypiquement une fonction adverbiale.

(13) b. **At the back of his head**, there was a face, the most terrible face Harry had ever seen.

(15) c. He left the room **early**.

Enfin, selon la terminologie utilisée par Quirk *et al.* (1985 : 503), un constituant adverbial peut avoir trois types de relations avec la phrase : il peut être *adjunct*, *disjunct* ou *conjunct*, une classification qui s'effectue sur la base de critères syntaxiques, sémantiques et pragmatiques. Le terme *d'adjunct* est ainsi défini par Sinclair *et al.* (1990 : 281) : « an adjunct is a word or a group of words which you add to a clause when you want to say something about the circumstances of an event or situation, for example when it occurs, how it occurs, how much it occurs, or where it occurs. » . Il est à noter que de leur côté Huddleston et Pullum (2002) n'effectuent pas de distinction et désignent les trois types de relation sous le même terme de *adjunct*, tandis que Halliday (2004) utilise les termes de *circumstantial adjuncts*, *modal adjuncts* et *conjunctive adjuncts* pour désigner respectivement les *adjuncts*, *disjuncts* et *conjuncts*. Le choix terminologique de Halliday éclaire le rôle sémantique de chacune de ces catégories, tout comme les définitions proposées par Hasselgard (2010 : 4), qui explique que les *disjuncts* et *conjuncts* ont une relation moins intégrée au reste de la phrase que les *adjuncts*. Hasselgard (2010 : 19) résume ainsi cette distinction :

Roughly, adverbials that contribute to referential meaning are called adjuncts or circumstantial adverbials; those that convey the speaker's evaluation of something in the proposition are called disjuncts or modal adverbials, and those that have mainly text-organising and connective functions are called conjuncts or conjunctive/linking adverbials.

Cet article traite plus spécifiquement des adjoints de lieu et de temps qui prennent la forme de propositions finies. En effet, Lapaire et Rotgé (1998 : 582) expliquent que les subordinées adverbiales « sont avant tout *adjuncts*, c'est-à-dire intégrées au reste de l'énoncé. » .

(17) He was born **when he was in that great country**. (Madame Butterfly, Puccini, Acte II, 1904)

Cette proposition subordinée en WHEN est en position d'adjectif par rapport au reste de l'énoncé, et vient fonctionner comme « dateur » (Lapaire et Rotgé 1998 : 581) pour le procès <he – be born>.

C'est sans doute pour cette raison que de nombreux auteurs soulignent la notion de repère temporel, repère réalisé par les propositions circonstancielle...de temps : « En tant que conjonction de subordination, WHEN introduit une proposition subordinée qui constitue le repère de la proposition principale ou proposition repérée [...]. » (Bouscaren *et al.* 1998 : 247). Ou encore : « Les conjonctions de subordination indiquent le repérage entre une proposition principale (le repéré) et une proposition subordinée (le repère) » (Groussier et Rivière 1996 : 45).

(15) a. **When I was opening the window**, he left the room. (in Ritchie 1979 : 91)

Dans cet exemple, la proposition subordonnée fonctionne comme repère par rapport au procès exprimé par *he left the room*, qu'il sert à localiser.

Pour synthétiser brièvement, les subordonnées adverbiales à l'étude dans cet article sont introduites par ce qui est dénommé une conjonction de subordination (ici *when* ou *where*), et fonctionnent comme circonstants qui apportent des précisions sur le lieu ou la date du procès.

[...] la proposition circonstancielle est traditionnellement définie par sa forme (elle commence par une conjonction de subordination) et par son sens (elle exprime l'une des circonstances dans lesquelles se déroule l'action de la principale). (Arrivé et al. 1986 : 104).

1.3. Une approche descriptive et un étiquetage à nuancer ?

Cette classification des subordonnées repose sur une description de leur forme et de leur fonction. Cependant, de nombreux auteurs insistent sur la nécessité de manier l'étiquette de « proposition nominale » avec prudence. Lapaire et Rotgé (1998 : 595) préfèrent parler de propositions « à valeur nominale », tandis que Khalifa (2001 : 1) explique :

Or, on se souviendra que, en l'espèce, cette étiquette de « nominale » est au mieux une approximation, au pire une fausse étiquette susceptible de semer la confusion. Car ces propositions, même si elles ont des fonctions nominales, au sens où elles sont susceptibles d'occuper des positions prototypiques des noms véritables, n'en sont pas pour autant de nature nominale. Autrement dit, même si toutes possèdent certaines des propriétés syntaxiques des noms, elles ne possèdent pas toutes ces propriétés, et pas toutes au même degré. C'est ainsi que nous avons postulé un « gradient de nominalité ».

Le gradient de nominalité mentionné par l'auteur classe les propositions en WH- comme ayant « un statut intermédiaire » (Khalifa 2001 : 2) sur l'échelle de nominalité, car elles n'ont pas un comportement homogène vis-à-vis des tests utilisés pour indiquer le degré de nominalité d'une proposition (possibilité ou non d'être extraposée, ou encore, d'être précédée par une préposition). (Khalifa 2001).

Pour toutes ces raisons, nous préférons à l'instar de Huddleston et Pullum (2002 : 1036) ne pas utiliser le terme de relative nominale :

Other terms found in the literature corresponding to our “fused relative (construction)” are “free relative”, “headless relative clause” and “nominal relative clause”. Terms incorporating “clause” are unsatisfactory for the reasons we've given. In addition, nominal is insufficiently general in that it doesn't cater for prepositional examples like those with where or when.

Nous choisissons d'utiliser dorénavant le terme de relative libre car ce terme permet de mieux rendre compte d'occurrences plus complexes, et tient compte du fait qu'aucun antécédent n'est perceptible dans ce type de relative.

Au-delà de la diversité terminologique, Huddleston et Pullum mentionnent deux points qui devront être discutés dans la suite de cet article. Le premier concerne les limites du terme nominal, terme insatisfaisant lorsqu'il s'agit d'occurrences en *where* et *when* ; le deuxième concerne la forme même des constructions relatives libres qui, selon eux, ne sont pas des propositions.

Nous avons souligné que les relatives libres sont dites nominales car elles occupent des fonctions prototypiquement occupées par des SN. De leur côté, les adverbiales occupent des fonctions circonstancielle typiques des SAdv ou des SP. Une équivalence est ainsi posée entre la nature de la proposition et le type de fonction qu'elle occupe. A première vue, il semble donc

incompatible de postuler la possibilité pour une relative libre d'occuper une fonction circonstancielle.

Cependant, Lapaire et Rotgé déclarent que la catégorie des relatifs et celle des conjonctions « sont très proches » (1998 : 581), tandis que Leonarduzzi (2000 : 536) suggère qu'il est essentiel d'étudier un éventuel lien entre relatives libres et circonstancielle : « Si nous considérons les autres subordonnées en *wh-*, elles mériteraient bien sûr elles aussi une analyse plus détaillée. On peut par exemple étudier le rapport entre les subordonnées relatives libres et les circonstancielle. ». De ce fait, des limites dans la classification traditionnelle des propositions subordonnées apparaissent lorsque l'on tente de faire une analyse qualitative de certaines occurrences :

(18) a. Tell me **when you're ready**. (in Quirk *et al.* 1985 : 531)

(19) He fell asleep right **where he was**. (in Leonarduzzi 2000 : 536)

(20) Everybody would be sorry **when I was gone**. (*BNC*, in Guillaume 2009 : 210)

(21) You may not be able to retire **when it would be most convenient**. (*BNC*, in Guillaume 2009 : 210)

Quirk *et al.* mentionnent l'ambiguïté d'interprétation de la subordonnée (18) *when you're ready*. Cette proposition pourrait être objet du verbe *tell* et étiquetée comme une relative libre, introduite par le relatif fusionné *when* :

(18) b. ? Tell me the moment **when you are ready**.

Cette subordonnée pourrait cependant également être un circonstant de temps, équivalent à *Tell me as soon as you're ready*. (Quirk *et al.* 1985 : 531), et introduite par une conjonction de subordination. Dans ce cas, et selon la classification traditionnelle des propositions, il s'agirait d'une adverbiale. Il est à noter une troisième possibilité d'étiquetage de cette subordonnée. En effet, Ohlander (1986) estime que *tell* est un prédicat « orienté vers la réponse »⁴, et le classe comme un introducteur d'interrogative. En outre, une paraphrase avec une interrogative enchâssée est tout à fait grammaticale :

(18) c. Tell me the answer to the question: when are you ready?

Quant aux occurrences (20) et (21), il est également possible de s'interroger sur la nature du mot introducteur, c'est-à-dire adverbe relatif ou conjonction de subordination. En effet, une paraphrase avec un SP incluant une proposition restrictive semble grammaticale :

(20) b. ? Everybody would be sorry **at the time when I was gone**.

(21) b. ? You may not be able to retire **(at) the moment when it would be most convenient**.

Pourtant, la subordonnée dans chacun de ces exemples remplit bien une fonction circonstancielle, puisqu'elle n'est pas en position d'argument du verbe, et peut être supprimée ou déplacée.

Pour toutes ces raisons, nous nous interrogeons sur la pertinence du terme de subordonnée *adverbiale* pour décrire une proposition comme celles en (18-21) dont la nature adverbiale est incertaine. Nous souhaitons postuler qu'il est possible pour une relative libre d'occuper une fonction circonstancielle, et nous suggérons l'éventualité d'un continuum entre

⁴« answer-oriented ».

subordonnées relatives libres sur un paradigme nominal, et subordonnées adverbiales sur un paradigme adverbial. Autrement dit, il s'agit d'explorer la possibilité pour une relative libre d'occuper une fonction de circonstant de temps ou de lieu. De la même façon, Jugnet (2016 : 4) affirme : « Les subordonnées adverbiales circonstanciées de la grammaire traditionnelle peuvent parfois être interprétées comme des relatives libres / à antécédent fusionné ».

2. Des limites poreuses entre le paradigme nominal et le paradigme adverbial

2.1. *When* et *where* : prépositions ou conjonctions ?

Tout d'abord, se pose la question de la forme des constructions en WHEN et WHERE. En effet, si elles ont jusque-là été étiquetées comme des propositions introduites par une conjonction ou un relatif, il est à souligner que la grammaire de Huddleston et Pullum (2002 : 600) décrit *when* et *where* comme des prépositions : « We therefore include in the preposition category all of the subordinating conjunctions of traditional grammar, with three exceptions⁵. ». Cette classification a une incidence sur la nature de l'ensemble du constituant introduit par *when* ou *where*, car la préposition est la tête du syntagme qu'elle introduit :

The view we have taken in the present grammar, by contrast, is that these other words [traditionally regarded as belonging to a class of 'subordinating conjunctions'] are grammatically very different from that and whether and should be analysed as heads of the construction they introduce, more specifically as prepositions heading PPs with a content clause as complement. (Huddleston et Pullum 2002 : 1011)

Selon les auteurs, ce choix d'agrandir la liste des prépositions se justifie pour plusieurs raisons. Tout d'abord, des mots comme *when* ou *where* ont un contenu sémantique, par opposition par exemple à *that* qui peut être omis dans certaines circonstances. Ils estiment également qu'une différence dans le type de compléments que ces mots peuvent prendre ne justifie pas de faire une distinction dans leur nature. Par exemple, des mots comme *before* ou *on* acceptent des syntagmes ou des propositions comme compléments, tandis que *when* et *where* ne peuvent prendre que des propositions. Pourtant, selon Huddleston et Pullum, cela ne justifie pas de les classer dans des catégories différentes. Autrement dit, les auteurs ne souhaitent pas réduire la définition d'une préposition à un mot prenant exclusivement un syntagme nominal pour complément.

Debras (2010 : 4) résume ainsi la position adoptée par Huddleston et Pullum :

A broad definition of the preposition class is chosen by Huddleston and Pullum. The crucial distinction lies between prepositions, which include subordinating conjunctions, which are heads since they determine the function of the construction they introduce, and subordinators (whether, if, meaning whether and that) which are never heads of constituents.

Étiqueter WHEN et WHERE comme prépositions a pour conséquence de créer une unité dans la nature du mot introducteur des relatives libres et des circonstants, qui seraient en effet des syntagmes et non pas des propositions. Cette approche est partagée par certains auteurs dans une perspective générative et transformationnelle : « Grimshaw et Bresnan expliquent que (...) la relative libre (*free relative*) est une construction syntagmatique (*phrasal construction*) dans laquelle le syntagme en WH (*WH-phrase*) joue le rôle de la tête (*head*). » (Leonarduzzi 2004 : 2)

Il est à noter que pour Declerck (1997), WHEN et WHERE ne sont ni des conjonctions ni des prépositions : l'auteur estime que *when* en tant que mot introducteur d'une adverbiale ne serait pas une conjonction mais plutôt un adverbe relatif. Tout en soulignant que cette position

⁵*whether, if* et *that*.

a déjà été défendue à plusieurs reprises dans la littérature⁶, il postule que *when* provient d'un relatif et propose donc de l'étiqueter ainsi même lorsqu'il introduit un circonstant.

When is originally a question word, which at the end of the Old English period came to be used as a relative. As relative it could be used either with a temporal noun as antecedent or as a free (headless) relative. In the latter use it corresponded exactly to the present-day conjunction *when*. (1997 : 45).

Declerck (1997 : 56) affirme que *when* peut être lu comme *at/the time at which*. Cette hypothèse semble se vérifier dans les occurrences précédemment étudiées, où une paraphrase par *at/the time at which* est acceptable :

(15) a. **When I was opening the window**, he left the room. (in Ritchie 1979 : 91)

(15) d. **At a time at which I was opening the window**, he left the room.

(16) a. When his passport was taken away by the South African authorities, he escaped across the border and flew to Geneva to start a new life. (in Adamczewski 1998 : 346)

(16) b. At the time at which his passport was taken away by the South African authorities, he escaped across the border and flew to Geneva to start a new life.

(17) a. He was born when he was in that great country. (Madame Butterfly, Puccini, Acte II, 1904)

(17) b. He was born at the time at which he was in that great country.

L'auteur mentionne également des arguments synchroniques en faveur d'une lecture relative de *when* dans les subordinées adverbiales de temps, et s'appuie pour cela sur les caractéristiques partagées par *when* relatif et par *when* conjonction.

2.2. Arguments synchroniques en faveur d'une lecture relative de *when* et *where*

Bresnan et Grimshaw (1978) notent la possibilité pour une relative libre d'avoir une forme alternative en *-ever*. Si nous reprenons les occurrences de constructions relatives libres déjà étudiées dans cet article, cela semble se vérifier :

(10) a. Your coat is **where you left it**. (in Quirk *et al.* 1985 : 1074).

(10) b. Your coat is **wherever you left it**.

Cette forme alternative en *-ever* est également possible dans les subordinées adverbiales :

(22) a. I will leave **when you want me to**.

(22) b. I will leave **whenever you want me to**. (in Declerck 1997 : 47)

En outre, dans une approche générativiste, une caractéristique des relatives libres est l'équivalence entre le rôle syntaxique du mot introducteur en WH- et le rôle de la subordinée au sein de la principale. Autrement dit : « the syntactic category of the wh-phrase is the same as that of the whole free relative. [...] A phrase and its head have the same categorial specification. » (Bresnan et Grimshaw 1978 : 338). Bresnan et Grimshaw (1978 : 336) donnent les deux exemples suivants :

⁶« The view that the 'conjunction' *when* is actually a free relative is not uncommon in the literature: it is voiced, for example, by Jespersen (1932:24), Kruisinga (1932:196), Pasicki (1972: 97, 1987), Bell (1974:134), Bresnan and Grimshaw (1978:345), Ritchie (1979:92– 3, 1980: 209), Grimshaw (1985:37) and Enç (1987:655). [...] However, none of these actually adduces evidence supporting this analysis. » (Declerck 1997 : 45)

(23) a. I'll put my books **wherever you put yours**.

(24) a. John will leave **whenever Mary leaves**.

Ces deux propositions relatives libres sont décrites par les auteurs comme étant des « circonstants de lieu et de temps »⁷. En effet, ils estiment que *whenever* dans l'exemple (24) est un *temporal adverbial* qui introduit un circonstant de temps. Ce principe d'équivalence entre le mot introducteur et la subordonnée est appelé *matching effect* car la fonction de circonstant de temps du mot en WH- est équivalente à la fonction occupée par la subordonnée au sein de la principale. Declerck (1997 : 24) propose donc d'analyser de telles occurrences comme étant des relatives libres circonstancielle : « [...] adverbial WCs [When clauses] are also free relative clauses, but then used in adverbial rather than nominal function. ».

Cependant, une différence est à souligner dans l'analyse à proposer de ces deux occurrences. Si l'occurrence en gras en (24) est un circonstant de temps qui peut être supprimé, appliquer cette manipulation à l'occurrence en gras en (23) révèle son caractère obligatoire :

(23) b. *I'll put my books.

(24) b. John will leave.

Il semblerait donc que la proposition *wherever you put yours* fonctionne comme un complément de lieu et non pas comme un circonstant, tout comme le mot introducteur *wherever* est complément de lieu du verbe *put* au sein de la subordonnée. S'il semble donc possible de postuler que l'occurrence (24) est bien une relative libre employée dans une fonction circonstancielle, cette analyse est plus délicate à appliquer à l'occurrence (23).

2.3. Limites à l'emploi des relatives libres en tant que circonstancielle

Pour synthétiser, Declerck se positionne en faveur d'une interprétation des circonstancielle de temps et de lieu comme des relatives libres, sur la base d'une paraphrase *at the time at which* et de propriétés partagées par les relatives libres et par les adverbiale.

Cependant, l'analyse qualitative de certaines occurrences de circonstancielle en *when* met en avant les limites de cette approche. Jugnet (2016 : 5) souligne notamment que « certaines interprétations d'adverbiale en *when* ne sont pas compatibles avec une lecture en tant que relative fusionnée. ». Elle liste les différents contextes qui semblent rendre impossibles une interprétation des subordonnées comme relatives libres. Le premier contexte est celui d'une interprétation conditionnelle :

(25) a. An elm grows one quarter inch in width each year, **when it's still growing**. (Canin 1988 : 4)

(25) b. *An elm grows one quarter inch in width each year, **at the / a time at which it's still growing**.

(25) c. An elm grows one quarter inch in width each year, **if it's still growing**.

Il semble ici difficile de proposer une paraphrase par *at the / a time at which it's still growing*, car cette subordonnée porte un sémantisme proche d'une conditionnelle, comme mis en évidence en (25c) Le deuxième contexte est celui d'une interprétation adversative :

(26) a. People think he's being hostile **when he's not really**. (Jugnet 2016)

(26) b. ? People think he's being hostile **at the time at which he's not really**.

⁷Ma traduction de « locative and temporal adverbials ».

(26) c. People think he's being hostile **whereas he's not really**.

Enfin, une interprétation générique rend délicate toute lecture de la subordonnée comme étant une relative libre :

(27) a. People are not orphans **when their parents are alive**. (Carlson 1979 : 50)

(27) b. ? People are not orphans **at the time at which their parents are alive**.

Dans ce dernier cas de figure, Carlson parle de *atemporal when* (1979 : 50), ce qui vient expliquer l'impossibilité d'une paraphrase contenant *time*.

Il semblerait donc à première vue qu'une ambiguïté dans la nature de la subordonnée en *when* soit possible uniquement dans le cas des subordonnées temporelles « simples » (Jugnet 2016 : 6), dans lesquels *when* ne perd pas de son sémantisme temporel.

Pour toutes ces raisons, nous souhaitons avec Guillaume (2009) avancer l'hypothèse de l'existence d'un continuum entre relatives libres et adverbiales, et considérer que les relatives libres peuvent occuper la fonction de circonstancielle. Cette hypothèse du continuum permet de ne pas remettre entièrement en question l'existence d'adverbiales dans un emploi circonstanciel, et de garder une lecture de relative libre en fonction de circonstant pour des contextes contraints.

2.4. Un continuum entre relatives libres et adverbiales

Ce continuum serait constitué d'un côté des propositions dites relatives libres occupant des fonctions nominales typiques, et de l'autre des propositions adverbiales occupant des fonctions circonstancielles. Les premières sont ainsi sur un paradigme nominal, les secondes sur un paradigme adverbial. La possibilité pour une proposition relative libre d'occuper une fonction circonstancielle constituerait un point de bascule sur ce gradient, comme illustré dans l'exemple suivant, auquel nous appliquons différents tests :

(28) a. Penny McAllister's parents welcomed the decision but insisted the verdict should have been murder and the sentence life. 'Our daughter would have been 29 years old **when this person will be walking the streets again**.' said 51-year-old Norman Squire at his home in Arundel, West Sussex. (BNC)

(28) b. Penny McAllister's parents welcomed the decision but insisted the verdict should have been murder and the sentence life. 'Our daughter would have been 29 years old **at a/the time at which this person will be walking the streets again**.' said 51-year-old Norman Squire at his home in Arundel, West Sussex.

(28) c. ? Penny McAllister's parents welcomed the decision but insisted the verdict should have been murder and the sentence life. 'Our daughter would have been 29 years old **whenever this person will be walking the streets again**.' said 51-year-old Norman Squire at his home in Arundel, West Sussex.

La possibilité d'une paraphrase par *at a / the time at which* (b), la grammaticalité d'une possibilité d'une substitution par *-ever* (c), ainsi que l'équivalence entre la fonction circonstancielle de *whenever* et celle de la subordonnée sont autant d'arguments qui peuvent nous permettre de postuler que cette proposition pourrait être une relative libre, située à mi-chemin entre le pôle nominal et le pôle adverbial. Nous estimons cependant que l'emploi de *when* en tant que relatif libre dans une adverbiale serait limité aux contextes où le sémantisme de la subordonnée est purement temporel, comme en (28a).

Conclusion

Les approches énonciatives traditionnelles proposent une classification des subordinées en WHEN(-EVER) et WHERE(-(E)VER) sans antécédent en deux catégories : la première sur un paradigme nominal, la seconde sur un paradigme adverbial, les deux catégories ayant alors des frontières strictes. Dans cet article nous nous sommes positionnées en faveur de l'utilisation du terme de proposition relative libre plutôt que proposition relative nominale, afin de mieux rendre compte de certaines occurrences qui ne peuvent être classées dans l'une ou l'autre catégorie de manière stricte.

La nature même du mot introducteur est également sujette à questionnement. Une première possibilité est la description de *when* et *where* en tant que prépositions, ce qui permet d'analyser les occurrences à l'étude comme des syntagmes prépositionnels et des constructions pouvant fonctionner comme circonstants. Il est également possible de suggérer une analyse de l'élément introducteur dans une adverbiale comme étant un relatif libre. Cette hypothèse ouvre la possibilité à un emploi adverbial des relatives libres.

Nous estimons que certains contextes rendent plus difficiles l'établissement de limites strictes entre relatives libres et adverbiales, sans pour autant faire l'hypothèse d'une lecture systématique des adverbiales en tant que relatives libres. L'étude de la genèse des constructions en WHEN(-EVER) et WHERE(-(E)VER) et des préconstructions à l'œuvre permettrait peut-être d'apporter un éclairage nouveau, tout comme l'étude de la nature du mot introducteur. Enfin, il était nécessaire de passer par l'étude de WHEN et de WHERE avant de se lancer dans WHEN(-EVER) et WHERE(-(E)VER) : une étude ultérieure se profile.

Références bibliographiques

Corpus

CANIN, Ethan, 1999, *Emperor Of The Air*, Mariner.

PUCCINI, Giacomo, 1904, *Madame Butterfly*. English translation. <https://www.operarias.com/puccini/madame-butterfly/libretto/english/>

Ouvrages et articles

ACKEMA, Peter, 2015, « 9. Arguments and Adjuncts », in T. KISS et A. ALEXIADOU (ed.), *Syntax - Theory and Analysis*, vol.1, 246-274.

ARRIVE, Michel, GADET, Françoise, GALMICHE, Michel, 1986, *La grammaire d'aujourd'hui : guide alphabétique de linguistique française*, Flammarion.

BIBER, Douglas, 2012, *Longman grammar of spoken and written English*, 10th impression. Erscheinungsort nicht ermittelbar, Longman.

BOUSCAREN, Janine, PERSEC, Sylvie, CELLE, Agnès, 1998, *Analyse grammaticale dans les textes : anglais concours*, Ophrys. Gap.

BRESNAN, Joan, GRIMSHAW, Jane, 1978, « The Syntax of Free Relatives in English », *Linguistic Inquiry* 9, 331-391.

CARLSON, Greg N., 1979, « Generics and atemporal when », *Linguistics and Philosophy* 3, 49-98.

- CREISSELS, Denis, 2006, *Syntaxe générale, une introduction typologique : Tome 1, Catégories et constructions*, Paris, Hermes Science Publications.
- CULIOLI, Antoine, 1985, *Notes du séminaire de D.E.A., 1983-1984*, Faculté des lettres et des langues, Université de Poitiers.
- DEBRAS, Camille, 2010, « Prepositions and particles in English: how is there a gradient between the two? », *Cercles, Occasional Papers*, 1-14.
- DECLERCK, Renaat H. C., 1997, *When-Clauses and Temporal Structure*, London, Routledge.
- GROUSSIÉ Marie-Line, 1996, *Les mots de la linguistique : lexique de linguistique énonciative*, Gap Paris, Ophrys.
- GUILLAUME, Bénédicte, 2009, « The status of when- and where- clauses without an overt antecedent », *Anglophonia. French Journal of English Linguistics*, 195-217.
- GUIMIER, Claude, 1993, *1001 circonstants*, Caen, Presses universitaires de Caen.
- HALLIDAY, Michael, 2004, *An Introduction to Functional Grammar*, 3rd edition, revised by Christian M. I. M. Matthiessen, London, Edward Arnold.
- HASSELGÅRD, Hilde, 2010, *Adjunct adverbials in English*.
- HUDDLESTON, Rodney, PULLUM, Geoffrey K., 2002, *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- JUGNET, Anne, 2016, « Les subordonnées wh- : relatives libres, adverbiales, ou complétives (non interrogatives). » Journée d'étude sur les relatives.
- KHALIFA, Jean-Charles, 1999, *La syntaxe anglaise aux concours CAPES/Agrégation : Théorie et pratique de l'énoncé complexe*, Paris, Armand Colin.
- KHALIFA, Jean-Charles, 2001, « Interrogatives indirectes / exclamatives indirectes / relatives nominales : un continuum ? »
- LANGACKER, Ronald W., 2008, *Cognitive Grammar: A Basic Introduction*, Oxford ; New York, Oxford University Press.
- LAPAIRE, Jean-Rémi, ROTGE, Wilfrid, 1998, *Linguistique et grammaire de l'anglais*, Illustrated edition. PU MIDI.
- LEONARDUZZI, Laetitia, 2000, « La subordonnée interrogative en anglais contemporain », Aix-Marseille 1.
- OHLANDER, Sölve, 1986, « Question-orientation versus answer-orientation in English interrogative clauses », DE GRUYTER MOUTON, 963-982.
- ORIEZ, Sandrine, 2018, *Linguistique énonciative de l'anglais*, Rennes, PU RENNES.
- QUIRK, Randolph, CRYSTAL, David, 1985, *A comprehensive grammar of the English language*, Longman.

RIEGEL, Martin, PELLAT, Jean-Christophe, RIOUL, René, 2016, *Grammaire méthodique du français (6e édition)*.

SINCLAIR, John, et al., 1990, *Collins Cobuild English Grammar*, London : HarperCollins.

Les interrogatives au service de la visée persuasive du discours climatosceptique : l'exemple des *think tanks* états-uniens

Lana Bennett
Université Grenoble Alpes
Laboratoire de Linguistique et Didactique
des Langues Etrangères et Maternelles (LIDILEM)
lana.bennett@univ-grenobles-alpes.fr

Résumé

Cette étude vise à établir en quoi les interrogatives relèvent de stratégies persuasives dans les productions écrites de *think tanks* climatosceptiques aux États-Unis. Ces groupes, souvent d'orientation conservatrice et/ou libertarienne, jouent un rôle majeur dans la diffusion de discours climatosceptiques, défiant le consensus scientifique sur le changement climatique (Dunlap & McCright, 2015 ; Dunlap & Jacques, 2013 ; Busch et Judick, 2021) et s'inscrivant dans une rhétorique de contre-discours (Hourcade & Wagener, 2021). À travers une analyse qualitative et quantitative de divers écrits climatosceptiques issus de *think tanks* influents, nous tentons de mettre au jour certaines des stratégies discursives mises en œuvre par les interrogatives dans le contexte cité précédemment. Les résultats de la recherche ont permis d'identifier un certain nombre de stratégies de persuasion permettant d'attaquer implicitement le discours antagoniste et de construire un ethos de légitimité pour favoriser l'adhésion du lecteur.

Mots-clés : interrogatives, discours climatosceptique, stratégies persuasives

Abstract

This study aims at establishing to what extent written productions of climate-sceptic *think tanks* in the United States rely on the persuasive uses of interrogatives. These groups, often conservative and/or libertarian in orientation, play a major role in disseminating climate-sceptic discourse. They are known to challenge the scientific consensus on climate change (Dunlap & McCright, 2015; Dunlap & Jacques, 2013; Busch & Judick, 2021) and contribute to a counter-discourse rhetoric (Hourcade & Wagener, 2021). Through a qualitative and quantitative analysis of various written climate-sceptic documents from influential *think tanks*, we seek to uncover some of the discursive strategies related to interrogatives in the previously mentioned context. The research findings revealed a number of persuasive strategies that implicitly challenge the opposing discourse and construct an ethos of legitimacy to encourage reader adherence.

Key words: interrogatives, climate-sceptic discourse, persuasive strategies

Introduction

La présente étude propose de démontrer en quoi les interrogatives au sein des productions écrites de *think tanks*¹ relèvent souvent de stratégies à visée persuasive dans le discours² climatosceptique. Nombreux sont les *think tanks*, qu'ils soient conservateurs et/ou libertariens, à jouer un rôle considérable dans la diffusion de discours climatosceptique et dans la délégitimation (c'est-à-dire les stratégies visant à affaiblir la crédibilité, la valeur, ou la légitimité) du consensus scientifique sur le changement climatique (Dunlap & McCright, 2015 ; Dunlap & Jacques, 2013 ; Busch & Judick, 2021). Les *think tanks* sont en effet des groupes de réflexion qui rassemblent « des experts de politique publique » (Gaillard, 2015 : 1) et produisent des analyses vulgarisées et compréhensibles par le grand public bien que principalement destinées aux décideurs politiques. Les *think tanks* états-uniens, en particulier, disposent donc d'une certaine « proximité avec le milieu politique » (ibid.), ce qui oriente leur démarche vers l'influence (Abelson, 2006).

Les points de vue climatosceptiques nécessitent ainsi d'avoir recours à des stratégies discursives spécifiques afin de susciter l'adhésion, voire le ralliement, du lecteur. Nous proposons d'étudier comment certaines de ces stratégies passent notamment par le prisme d'interrogatives. Les recherches ont en effet montré le rôle des interrogatives dans l'argumentation (Celle 2009, 2013), y compris hors contexte de dialogue – une dimension dialogique pouvant ainsi être présente même dans une production monologique.

Après avoir dressé un état de l'art du climatoscepticisme envisagé comme contre-discours et des contre-stratégies rhétoriques du discours climatosceptique, nous nous intéresserons à l'importance des *think tanks* conservateurs états-uniens dans la propagation du climatoscepticisme ainsi qu'aux stratégies discursives qui leur sont connues. Puis, nous nous pencherons sur l'intérêt des interrogatives comme prisme d'analyse. Enfin, après avoir présenté notre corpus et notre méthodologie, nous en proposerons une analyse à l'aide de données récoltées. Nous faisons l'hypothèse que les interrogatives servent des fonctions spécifiques au sein du discours climatosceptique.

1. Le climatoscepticisme comme contre-discours

Il convient d'établir les fondements mêmes du climatoscepticisme en tant que contre-mouvement et donc du discours climatosceptique en tant que contre-discours. Les contre-discours sont définis comme des discours en opposition « aux thèses développées dans un discours source » et se construisent « contre un discours premier dans un esprit d'opposition, voire de polémique » (Lorenzi-Bailly & Moïse, 2023 : 477). Le discours climatosceptique, issu d'un mouvement multifactoriel et défini par son opposition initiale à un discours préexistant, sera donc abordé dans cette étude comme un contre-discours. Il s'agira également d'identifier la nature de ce mouvement préexistant.

1.1. Un mouvement né en réaction au mouvement environnementaliste

L'essor du climatoscepticisme prend une réelle ampleur dans les années 1980 aux États-Unis en réaction à un consensus scientifique international. Cela se traduit notamment par la

¹ L'emploi du terme *think tank*, bien que discutable en contexte francophone, se justifie par le fait que l'article traite spécifiquement de structures états-uniennes. Le choix de conserver cette appellation permet de souligner leur inscription dans un cadre politique, idéologique institutionnel et culturel propre aux États-Unis, que le terme « groupe de réflexion » ne rend pas toujours avec précision.

² Nous interprétons le terme « discours » ici comme « un ensemble d'actes de langage planifiés, finalisés, s'adressant à un public dans un cadre institutionnel précis » (Plantin, 1996 : 8).

publication de nombreux rapports de la *National Academy of Sciences*, du GIEC et du *World Climate Program*, qui définissent le changement climatique d'origine anthropique comme un problème social légitime (McCright & Dunlap, 2003). Selon Dunlap & Jacques (2013 : 700), « la création du GIEC en 1988 et l'émergence de la convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques (CCNUCC) du Sommet de la Terre à Rio en 1992 ont généralisé les peurs d'une action d'ampleur internationale pour réduire les émissions de carbone provenant de l'utilisation de combustibles fossiles ».

Ce contre-mouvement se manifeste alors sur la scène politique états-unienne, en particulier sous la présidence de Bill Clinton en 1997, lorsque le Sénat vote de manière unanime la *Senate Resolution 98*, qui barre la route à la ratification du Protocole de Kyoto, puis en 2001 sous la présidence de George W. Bush, lorsque ce dernier renonce à toute réduction des émissions de dioxyde de carbone des centrales états-uniennes et annonce par la même occasion que le pays ne se soumettrait pas au Protocole de Kyoto.

1.2. Un mouvement inscrit contre des valeurs et borné par des affiliations politiques

De nombreuses études ont montré que le climatoscepticisme états-unien est lié à la droite conservatrice et/ou libertarienne (Dunlap, Xiao & McCright, 2001 : 39) que ce soit parmi les citoyens ou bien les décideurs, et se caractérise par une préférence fréquemment exprimée pour un gouvernement non-interventionniste (Carvalho, 2007 : 231).

Cette revendication de non-interventionnisme est à rapprocher de la méfiance à l'égard des mesures pour la protection de l'environnement et la réduction des émissions de gaz à effet de serre, souvent considérées comme une menace pour l'industrie et le libre marché qui constituent de fortes valeurs chez les conservateurs (Levy & Kolk, 2002 ; McCright & Dunlap, 2000). De plus, ces mesures porteraient atteinte à des concepts plus abstraits, comme l'*American Way of Life*, qui fait référence au droit à la prospérité, ou encore la « Destinée Manifeste ». Ces concepts constituent des visions du monde moderne dans lequel les sociétés sont capables de contrôler la nature, ce qui expliquerait en quoi il serait difficile d'accepter que le changement climatique anthropique pourrait être à l'origine de tant de dommages et représenter un tel danger (McCright & Dunlap, 2003 : 353).

Un des autres principaux facteurs expliquant une posture sceptique est le fait que « l'action contre les émissions de gaz à effet de serre entre en conflit frontal avec des intérêts établis, en particulier ceux des grandes compagnies pétrolières. Celles-ci financent tout un ensemble d'organismes pseudo-scientifiques qui se chargent de répandre le doute et la confusion » (Pottier, 2011 : 6).

Il existe aussi des raisons plus symboliques. Par exemple, l'idée du progrès qui fait évoluer la société, généralement envisagé pour ses effets positifs, vient se heurter aux conséquences négatives. De plus, l'acceptation de la véracité du changement climatique d'origine anthropique peut entrer en conflit avec des valeurs plus personnelles en générant « un sentiment d'impuissance, créateur d'angoisse » (ibid. : 7) quant à la responsabilité qui nous incombe au niveau individuel.

1.3. L'importance des *think tanks* conservateurs dans la propagation du climatoscepticisme

Les *think tanks* conservateurs (TTC) détiennent une influence considérable dans le « contre-mouvement » environnementaliste aux États-Unis mais aussi à l'international. Jacques et al. (2008 : 352) soutiennent que le mouvement conservateur, en opposition au mouvement environnementaliste, rentre dans la catégorie des contre-mouvements. Un contre-mouvement peut être qualifié ainsi, selon les conditions explicitées par Meyer & Staggenborg (1996 : 17),

si « le mouvement original montre un certain succès », « les intérêts d'un groupe sont menacés par les objectifs d'un mouvement » et « des alliés politiques sont disponibles pour aider à la mobilisation opposée ».

Les TTC tels que nous les connaissons aujourd'hui sont apparus dans les années 1970, créés par des dirigeants d'entreprises en réaction au militantisme et à la propagation du gouvernement fédéral et destinés à combattre les programmes gouvernementaux de lutte contre certains problèmes sociaux. Cela conduit Jacques et al. (2008 : 355) à qualifier les TTC de « mouvements sociaux professionnels ». En effet, ils sont « sponsorisés par les élites économiques [...] dans le but d'influencer l'opinion du public et le programme des élites politiques » (ibid.). Les *think tanks* promeuvent des questions politiques et fournissent du personnel pour occuper des postes au gouvernement. C'est l'une des raisons pour lesquelles ils exercent une influence si marquée aujourd'hui. Leur émergence repose aussi sur une certaine fragilité des partis politiques et sur la perméabilité des élites bureaucratiques, qui facilite l'ascension des employés des *think tanks* vers des postes gouvernementaux (ibid.).

Les TTC mènent une « guerre des idées » (ibid.) qui se traduit par une présence sur de multiples fronts, renforçant ainsi leur efficacité et leur visibilité. Cela passe par « la production d'un flux ininterrompu de documents imprimés, allant des livres jusqu'aux éditoriaux destinés au public, en passant par des analyses politiques destinées aux décideurs politiques et aux journalistes, combinée à de fréquentes apparitions de porte-paroles à la télévision et à la radio » (ibid.).

Afin de produire un contenu dont la légitimité ne serait pas remise en question, les *think tanks*, « s'appuient sur l'autorité d'experts en maintenant des équipes composées de nombreux scientifiques accrédités pour produire un éventail de revendications » (McCright & Dunlap, 2003 : 358). La notion de légitimité renvoie ici à la reconnaissance de la valeur, du sérieux et de la conformité aux normes de production du milieu dans lequel est né le contenu. Elle repose sur la perception que les idées avancées sont fondées sur des compétences reconnues, des données fiables et une expertise validée. Ces experts, qui sont rattachés à certains *think tanks* mais publient aussi dans la presse, entretiennent des liens forts avec le parti républicain ainsi qu'avec les sociétés de combustibles fossiles. Bien que l'utilisation d'une image scientifique ait joué un rôle crucial dans la crédibilité accordée à la diffusion de messages climatosceptiques, la grande majorité de ces experts ne possède pas de doctorat en science naturelle et le manque d'examen par les pairs dans les publications climatosceptiques signifie que leurs affirmations sont « continuellement recyclées » malgré le fait qu'elles soient « réfutées par des tests empiriques ou qu'il soit montré qu'elles sont logiquement indéfendables » (Jacques & al., 2008 : 712).

2. Les contre-stratégies rhétoriques du discours climatosceptique : état des lieux

La rhétorique³ des contre-discours se place explicitement dans l'idée d'antagonisme, car ceux-ci se construisent « dans une opposition argumentative vive et émotionnelle, entre réfutation, confrontation et remise en cause, pouvant réactiver les arguments, voire les attaques du discours source » (Lorenzi-Bailly & Moïse, 2023 : 477). Il s'agit ici d'identifier les principales stratégies utilisées par les climatosceptiques, telles que mises au jour par la recherche.

³ La notion de rhétorique est ici entendue comme un ensemble de stratégies discursives et argumentatives employées pour convaincre, faire adhérer, ou contester un discours opposé (Plantin, 2016 : 514).

2.1. Créer de l'incertitude

Le discours climatosceptique s'appuie notamment sur le langage de précaution souvent employé dans le discours scientifique (Hulme, 2009 : 89), y compris celui relayé par les scientifiques du climat. Cette stratégie, qui permet de véhiculer un sentiment d'instabilité, voire de manque de fiabilité pour caractériser les mouvements environnementalistes, passe principalement par la modalité ou encore l'usage de précautions discursives⁴.

Cet exemple tiré de Hulme (2009 : 89) illustre bien comment le discours climatosceptique peut s'appuyer sur le langage de précaution typique du discours scientifique, car il utilise des formulations prudentes (*understanding is limited, no consensus*) qui sont courantes dans la communication scientifique, où l'incertitude fait partie de la rigueur. En reprenant ce type de langage, les climatosceptiques peuvent mimer la posture scientifique tout en semant le doute, en soulignant l'incertitude non pas comme un appel à approfondir les recherches, mais comme une raison de retarder ou discréditer l'action.

(1) Understanding of these processes is limited and there is no consensus on their magnitude. (*IPCC, Climate Change 2007, Synthesis Report, 2007*)

Selon Pottier (2011 : 3), cette impression d'incertitude qui émanerait du discours environnemental résulterait en réalité d'une tension entre une partie « diagnostic » (qui relève de la science avec des observations, la détermination de causes et une partie prospective), et la dimension prescriptive de ce discours. Cette dernière relève d'un « jugement de valeur » et s'inscrit dans une approche morale « qui nous apprend le devoir-être ou le devoir faire » (ibid.). La partie prescriptive ne naît pas scientifiquement du diagnostic, c'est la mise en place d'un « système moral » qui s'appuie sur les données prospectives du diagnostic qui permet de passer de l'un à l'autre (ibid.). Ces données doivent donc être interprétées. Elles se rendent ainsi susceptibles d'être infirmées et présentent « un risque de falsification » (ibid.). Étant donné que cette prospective est composée de « faits en devenir », le risque de falsification peut être amalgamé avec une impression d'incertitude, alors que cette dernière est simplement due « à l'impossibilité de prévoir le futur des sociétés humaines » (ibid. : 5). Les arguments du discours climatosceptique peuvent exploiter cette incertitude, en la traitant comme un jugement de valeur, pour attaquer le lien entre les données et le changement climatique.

Ces arguments reposent souvent sur la remise en question des climatologues et des biais qu'entreprendrait la climatologie (Carvalho, 2007 : 239). McCright & Dunlap (2000, 2003), suivant les travaux de Hirschman (1991) et de Ibarra & Kitsuse (1993) ainsi que leur propre analyse de *think tanks* conservateurs influents, ont identifié différentes sortes de contre-stratégies rhétoriques climatosceptiques et les ont répertoriées dans les trois catégories suivantes : « le fondement probant du changement climatique est insuffisant voire faux », « le changement climatique apporterait des bénéfices s'il venait à se produire » et enfin « les politiques de lutte contre le changement climatique causeraient plus de tort qu'elles seraient bénéfiques » (McCright & Dunlap, 2000 : 510), trois catégories dont nous verrons qu'elles sont pertinentes pour l'étude des interrogatives.

⁴ La modalité et les précautions discursives rassemblent « des moyens linguistiques utilisés pour indiquer soit 1) un manque d'engagement complet envers la valeur de vérité exprimée dans la proposition qui l'accompagne soit 2) le désir de ne pas exprimer cet engagement de manière catégorique » (Hyland 1998 : 1 cité par Herman, 2015 : 151).

2.2. S’attaquer aux arguments plutôt qu’au phénomène

Le déni du changement climatique ne vise pas frontalement le changement climatique (Pottier, 2013 : 107), mais le remet plus indirectement en question en attaquant les causes, le travail d’évaluation des climatologues et surtout les façons proposées de combattre le phénomène (Hourcade & Wagener, 2021 : 11). L’exemple ci-dessous, tiré de notre corpus⁵, fonde son argumentation sur une mesure mise en place (de réduire la production de produits dont le processus de fabrication implique du pétrole ou du gaz) en dénonçant indirectement la manière de réagir au changement climatique, sans pour autant attaquer la réalité du phénomène.

(2) Where will we get plastics, paints, pharmaceuticals, and thousands of other products made from oil and gas they want to lock in the ground? (*The Heartland Institute*, 2024)

Les stratégies du discours climatosceptique moderne peuvent aussi parfois contourner le problème et reposer sur la mise en lumière de « la capacité adaptative des sociétés humaines » en mettant l’emphase sur l’idée de progrès qui anime notre civilisation et en attaquant « le coût politico-économique jugé disproportionné des régulations adoptées » pour privilégier d’autres types de luttes, comme par exemple celle contre la pauvreté (ibid.).

2.3. Créer un langage chargé d’affect

Les indices linguistiques du déni dans le langage climatosceptique se retranchent derrière un langage distinctement émotif associé aux acteurs pour le climat, comme l’ont établi Medimorec & Pennycook (2015). Nous utilisons ici le terme « langage émotif » pour traduire la notion d’*emotional words*, dont Medimorec et Pennycook ne proposent pas de définition théorique mais qui sera ici entendue comme un ensemble d’expressions visant à provoquer une réaction émotionnelle chez le lecteur, en mobilisant des jugements subjectifs ou des évaluations affectives explicites. Il s’agit donc à la fois d’un phénomène lexicalement observable et perlocutoirement orienté, souvent intégré à une stratégie argumentative plus large. Cela a notamment été mis en lumière par une analyse comparative (ibid.) d’un rapport du GIEC de 2013 et d’un autre, également de 2013, du NIPCC (Nongovernmental International Panel on Climate Change), créé en réaction au GIEC. Les résultats ont montré que le discours climatosceptique ne se comprend « que par rapport à son antagoniste positif qui sous-tend les politiques climatiques » (ibid. : 2). Cela est reflété linguistiquement dans le rapport du NIPCC dont une partie importante est dédiée à la réinterprétation (et donc à la réfutation) de publications en faveur de l’existence du changement climatique. Les auteurs assument explicitement la responsabilité de « contrer les arguments de l’équipe » adverse (ibid.), se plaçant d’emblée dans une position activement antagoniste.

Le rapport du NIPCC adopte un langage moins formel que celui du GIEC, avec des expressions comme « *preposterous ... alarmist and incompetent* » ou « *trumpeting catastrophes* » (2013 : 15), mais aussi un langage moins nominal et une syntaxe moins complexe, une plus grande fréquence d’utilisation de mots chargés d’affect (comme *alarmist*, ou *wrong*) et une plus faible cohésion argumentative⁶. Généralement, les auteurs du NIPCC emploient davantage de marqueurs langagiers de certitude que ceux du GIEC et leur « langage

⁵ Les exemples mentionnés sont tirés d’un corpus élaboré à partir d’articles publiés par trois think tanks états-uniens influents ; les modalités précises de constitution de ce corpus sont exposées dans la section méthodologie.

⁶ La cohésion argumentative désigne ici les procédés linguistiques et logiques (connecteurs, reprises, liens de cause à effet, d’opposition, de conséquence, etc.) qui assurent la progression cohérente d’un raisonnement dans un texte argumentatif, comme entendue par Anscombe (1989 : 24) : « Énoncer, c’est se choisir par avance des itinéraires. Parler, c’est convoquer des lieux de passage obligés pour le discours à venir ».

émotif » sert à discréditer directement le GIEC. Au contraire, le rapport de ce dernier présentait des formulations « plus précautionneuses » et moins « explicites » (ibid. : 5).

2.4. Gros plan sur les stratégies discursives des TTC

Il s'agit ici de montrer succinctement les codes et stratégies employés par les TTC déjà identifiés dans la littérature.

Afin de renforcer leur légitimité, les TTC doivent formater leur rhétorique à diverses contraintes. Les experts travaillant pour les *think tanks* doivent pouvoir rendre leurs productions accessibles (en vulgarisant, par exemple) pour le public mais ont toutefois la tâche de s'adresser aux décideurs et ainsi d'adapter leur discours et leur expertise. Ces experts évoluent dans « une situation de tension entre deux pôles (« de l'expertise et de l'action publique »). Cette tension, se répercute sur la rhétorique employée par ces *think tanks* (Gaillard, 2015 : 5).

Les contre-arguments scientifiques reposeraient sur l'affirmation que les modèles climatiques du GIEC ne sont pas précis et attaquent l'intégrité personnelle des climatologues (Busch & Judick, 2021 : 18). Les arguments les plus radicaux nient l'entièreté du phénomène climatique et son origine anthropique (« *The world is actually cooling* » (ibid.)). Ils affirment paradoxalement que le changement climatique est dû à des causes naturelles et que le climat a toujours changé (« *Climate change is not caused by humans or is caused by natural forces (e.g. climate has changed before; CO2 is released from the oceans)* » (ibid.)).

Les contre-arguments politiques reposent (Busch et Judick, 2021 : 18) sur la critique des régulations gouvernementales et alertent sur les risques économiques posés par la mise en vigueur de politiques de décarbonation (« *Long-term costs of addressing climate change will outweigh long-term benefits* », ibid. : 9). D'autres stratégies discursives reposent aussi sur des contre-arguments politiques avec la critique du rôle et de l'aspect régulateur du gouvernement dans les politiques relatives à l'énergie et au climat (« *Regulation will negatively change individual and organizational behaviour/will cause distortions in the market* », ibid. : 10). Les TTC alertent aussi fréquemment sur les groupes de protection de l'environnement, comme l'EPA (l'Agence de Protection de l'Environnement des États-Unis).

Les TTC s'appuient sur des experts indépendants pour produire du contenu sur des questions de politiques publiques ainsi que pour la production étendue de documents écrits, digitaux et des apparitions médiatisées (Dunlap & Jacques, 2013 ; Jacques et al., 2008). L'image d'expertise produite, tantôt scientifique, tantôt politique, a pour but de promouvoir le statut de « monde universitaire alternatif » (Dunlap & Jacques, 2013 : 701).

2.5. Les interrogatives au service de la visée persuasive

Les interrogatives relèvent d'un intérêt certain pour obtenir une meilleure compréhension des stratégies argumentatives et rhétoriques du discours climatosceptique des *think tanks* à l'étude. En effet, les interrogatives visent « à attirer l'attention de l'allocutaire sur une réponse que l'énonciateur donne lui-même à la question qu'il pose » dans le cadre des textes théoriques (Celle, 2013 : 2). Elles auraient pour but d'« anticiper les questions que tout allocutaire sera amené à se poser dans toute situation de lecture » ou encore de « souligner un problème qu'à la fois l'énonciateur et l'allocutaire peuvent rencontrer et qui va faire l'objet d'un traitement argumenté » (ibid.).

2.5.1. L'intérêt du prisme des interrogatives dans le discours des TTC.

Il s'agit en premier lieu de différencier l'interrogative de la question : la dernière est souvent décrite comme un acte de langage qui a pour but d'obtenir « un apport d'information »

de la part de l'allocutaire (Kerbrat-Orecchioni, 1991), alors que l'interrogative comme définie par Huddleston (1994) renvoie davantage à une construction syntaxique spécifique.

Nous considérons les productions de TTC comme proches de la famille des textes théoriques dans la mesure où les articles conçus sont généralement à visée éducative et informative. Qu'ils soient utilisés comme base pour formuler des politiques publiques ou bien qu'ils soient adressés à un public non spécialiste, ils ont pour but de décomposer des phénomènes (de nature scientifique, politique ou économique dans les situations relevant de notre étude) complexes pour en faciliter une certaine compréhension et ainsi permettre d'introduire un problème et des solutions ou alternatives potentielles.

Ces textes placent ainsi *de facto* leurs auteurs et lecteurs dans une relation hiérarchique descendante, premièrement car le sens de la communication est unilatéral et deuxièmement parce que la visée de ce type de texte s'inscrit dans celle de l'influence, voire de la persuasion, prise au sens de « communiquer, expliquer, légitimer et faire partager [un] point de vue » (Plantin, 2016 : 453).

2.5.2. Mise au point sur un cas particulier : les interrogatives rhétoriques

Les interrogatives rhétoriques sont singulières en ce qu'elles n'appellent pas une réponse. Nombreux sont les chercheurs à les assimiler à des assertions (Han, 2002 ; Biezma & Rawlins, 2017 ; Guillaume, 2021). Alors que l'interrogative déclenche typiquement un parcours des valeurs possibles en laissant à l'allocutaire la responsabilité de sélectionner celle qui convient, dans le cadre des interrogatives rhétoriques, ce parcours se retrouve « bloqué dans la mesure où l'énonciateur [en] a en réalité présélectionné l'issue » (Guillaume, 2021 : 7). D'après Celle (2009 : 49), ce type d'interrogative « ne laisse au co-énonciateur que le droit d'acquiescer » car les interrogatives ont cela d'unique qu'elles feignent un recours à l'allocutaire pour déboucher sur une assertion imposée par l'énonciateur, comme le montre l'exemple suivant tiré de Guillaume (2021 : 3) :

(3) **What could possibly be romantic about these emaciated models?** No wonder 90% of teenage girls are dissatisfied with their bodies. (*Time*, 1997)

Dans le cadre de la visée persuasive des articles climatosceptiques de *think tanks*, nous interprétons les interrogatives rhétoriques comme un outil rhétorique servant à guider le lecteur vers la bonne manière de penser, à savoir celle conçue par l'énonciateur. Le terme « guider » ici vient faire référence à une manière d'orienter l'allocutaire de manière implicite en l'invitant à souscrire à des opinions qui lui sont présentées indirectement comme les seules valables. Biezma & Rawlins (2017 : 303) rejoignent Celle (2009, 2013) et Guillaume (2021) en affirmant que les interrogatives rhétoriques indiquent à l'allocutaire que le propos tenu devrait être accepté « par tous les participants ». Il s'agit d'interrogatives qui présupposent que l'énonciateur comme l'allocutaire se situent sur le même plan quant à la réponse, ou l'assertion sous-jacente, qui est déclenchée par l'interrogative. Cette dernière est souvent utilisée pour attirer l'engagement de l'allocutaire quant au discours qui est produit en le présentant comme acquis au point où une réponse n'a finalement jamais été envisagée.

Guillaume (2021 : 13) ajoute que les interrogatives rhétoriques sont souvent employées dans un discours qui permet, sur le plan perlocutoire, d'exprimer « des sentiments négatifs ». Nous faisons l'hypothèse que c'est en partie pour cela qu'elles sont si couramment utilisées dans les textes que nous avons rassemblés pour cette étude.

3. Étude de cas : interrogatives et visée persuasive dans les documents de trois *think tanks* états-uniens

3.1. Méthodologie

Afin de composer le corpus sur lequel reposent nos analyses, nous avons ciblé trois *think tanks* conservateurs et/ou libertariens souvent considérés comme faisant partie des plus influents aux États-Unis : l'*American Enterprise Institution*, la *Heritage Foundation* et le *Heartland Institute* (Collomb, 2014 ; Gaillard, 2015 ; McCright & Dunlap, 2003).

Le poids du *think tank* devait rentrer en jeu puisqu'il était pertinent de prendre en considération des productions issues d'institutions reconnues pour leur influence et la quantité de leurs publications. Notre sélection a aussi été déterminée par l'orientation climatosceptique⁷ de chaque *think tank* (orientation déterminée en premier lieu par sa réputation et puis par ses productions) puisqu'il nous fallait trouver des articles en nombre suffisant sur les sites web de chacun d'entre eux. Pour ce faire, nous avons retenu les TTC de réputation climatosceptique dont les sites web possèdent une rubrique dédiée aux questions de politiques climatiques et environnementales dans leurs différentes composantes et dont les publications orientées vers le climatoscepticisme semblaient exister en nombre suffisant.

Enfin, nous avons passé en revue manuellement différents types de documents (billets d'opinion, commentaires, analyses de politique publique, etc.) afin de garantir la diversité des productions. Nous avons retenu les articles qui contenaient plusieurs interrogatives, considérant que leur récurrence au sein d'un même article était révélatrice d'une stratégie à plus grande échelle en partie dépendante de ces structures. Nous avons parfois choisi de conserver une interrogative lorsqu'elle se trouvait être la seule dans un article si celle-ci avait recours à des stratégies pouvant étayer d'autres exemples considérés pour le corpus.

Au final, 71 interrogatives provenant de 19 articles⁸ figurent dans notre corpus. Près de 60 % de ces interrogatives sont ouvertes (en WH-), le reste représente des interrogatives fermées. Parmi les 19 articles, 14 ont été publiés lors de la présidence de Joe Biden, 4 durant celle de Donald Trump et un seul d'entre eux datait de 2009. Ce large empan chronologique est dû d'une part à notre volonté d'intégrer un certain nombre d'interrogatives à notre corpus et d'autre part à notre souhait de représenter les stratégies et effets déployés dans leur variété. En outre, nous avons fait le choix de prendre en compte le contexte immédiat de l'interrogative dans notre relevé car nous estimons que les stratégies trouvées dans les interrogatives sont souvent mieux saisies dans leur contexte.

Nous proposons ci-dessous un tableau récapitulatif du corpus. Celui-ci détaille, pour chaque *think tank* représenté, le nombre d'articles retenus, les années couvertes, le volume textuel total, la taille moyenne des textes ainsi que la répartition des types d'articles (commentaires, entretiens, rapports, analyses de politiques publiques, et billets d'opinion).

⁷ Les trois *think tanks* réunis pour cette étude ont des orientations climatosceptiques différentes. La *Heritage Foundation* et le *Heartland Institute* relèvent plutôt d'un climatoscepticisme épistémique alors que l'*AEI* tend plutôt vers un climatoscepticisme « social et comportemental » (Capstick et Pidgeon, 2014 : 392).

⁸ Avec un total de 20 054 mots.

<i>Think Tank</i>	Nb articles	Années couvertes	Taille corpus (mots)	Taille moy. textes	Commentaires	Entretiens	Rapports	Analyses de politiques publiques	Billets d'opinion
AEI	2	2022–2024	1 974	987	0	1	0	0	1
HF	13	2023–2024	14 703	1 131	11	1	1	0	0
HI	4	2009–2024	3 377	844	0	1	0	1	2
Total	19	—	20 054	—	11	3	1	1	3

Tableau 1 - Corpus : répartition des articles, volumes textuels et genres discursifs

3.2. Analyse quantitative

L'analyse quantitative des interrogatives nous a permis de mettre au jour les stratégies et effets les plus fréquemment utilisés dans les articles des *think tanks* climatosceptiques de notre corpus et de comparer leurs proportions. Bien que le nombre limité d'interrogatives relevées ne nous permette pas de tirer des conclusions pour l'ensemble du discours des TTC, les stratégies et effets que nous avons identifiés nous paraissent mériter des remarques.

Le recours aux sous-entendus, présupposés et interrogatives rhétoriques sont les stratégies les plus couramment utilisées (voir Tableau 1 ci-dessous). Viennent ensuite les interrogatives dont l'argumentation repose particulièrement, voire uniquement, sur la remise en cause de la validité du lien prédicatif (c'est-à-dire sur la mise en doute de l'affirmation centrale d'une proposition) ainsi que les interrogatives qui construisent une opposition entre deux camps antagonistes, en jouant sur la polarisation.

Enfin, certaines interrogatives se distinguent par la construction d'un sentiment de fiabilité ou d'une posture d'autorité⁹, ce qui participe à la création d'un certain ethos¹⁰ de crédibilité. D'autres s'appuient sur des éléments précédemment énoncés pour remettre des propos en question, en employant par exemple des conjonctions comme *if* ou *but* en début de phrase. Enfin, il existe des interrogatives servant de transition, utilisées pour introduire de nouveaux arguments.

Bien que les dernières catégories soient moins représentées, elles restent notables en termes de quantité et s'inscrivent dans la démarche stratégique du discours. Il est à noter qu'une interrogative peut faire l'objet de plusieurs stratégies et que les fonctionnements et effets de ces stratégies seront explorés plus en détail par la suite.

Les catégories suivantes ont été identifiées lors de l'analyse des interrogatives à l'aide des stratégies rhétoriques mises en évidence par la bibliographie (comme les sous-entendus, présupposés et interrogatives rhétoriques). D'autres catégories, comme les interrogatives-transitions ou les constructions de camps antagonistes, sont relatives aux effets observés lors de l'analyse. Bien qu'elles relèvent davantage d'effets ou de fonctions que de stratégies à proprement parler, elles n'en participent pas moins à la démarche persuasive du discours. Le tableau 2 illustre ces stratégies et fonctions ainsi que leur présence dans le corpus :

⁹ L'autorité renvoie ici à une posture discursive qui vise à imposer une expertise, une compétence ou une légitimité intellectuelle dans le discours.

¹⁰ L'ethos « désigne l'image de soi que le locuteur construit dans son discours pour exercer une influence sur son allocutaire » (Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 238).

Stratégie et fonction	Exemple	AEI	HF	HI	Total occurrences	% du corpus
Sous-entendu	<i>What are these Colorado politicians thinking?</i> (AEI)	5 (25‰)	21 (14‰)	8 (24‰)	34	47 %
Interrogative rhétorique	<i>How serious are they?</i> (AEI)	5 (25‰)	16 (11‰)	11 (32‰)	32	45 %
Présupposition	<i>And just how great a cost is climate change likely to impose in the next century?</i> (AEI)	5 (25‰)	12 (8‰)	14 (41‰)	31	43 %
Remise en cause explicite de la relation prédicative	<i>Is climate change real?</i> (HF)	8 (40‰)	12 (8‰)	8 (24‰)	28	39 %
Opposition de camps antagonistes (polarisation)	<i>What is the argument you would make or the policy advice that you would give that might be persuasive to folks being flooded with information from activists painting a very apocalyptic scenario?</i> (AEI)	6 (30‰)	12 (8‰)	11 (32‰)	29	38 %
Interrogative transitionnelle	<i>What Else Besides Humans Could Be Producing Climate Change? One claim that is often made is that humans must be causing recent warming since scientists do not know of any other reason.</i> (HI)	0	11 (7‰)	5 (15‰)	16	22 %
Construction d'un sentiment de fiabilité	<i>"If all your friends jumped off a bridge, would you too?"</i> (HI)	3 (15‰)	8 (5‰)	2 (6‰)	13	20 %
Remise en cause d'arguments précédents	<i>But will these wishful terms survive collisions with the real world?</i> (HF)	3 (15‰)	7 (5‰)	4 (12‰)	14	19 %
Total		35 (177‰)	99 (67‰)	63 (187‰)		

Tableau 2 – Stratégies et effets rhétoriques (entre parenthèses est donnée la fréquence relative normalisée pour 10 000 tokens (‰))

L'approche quantitative offre une fiabilité limitée en raison de la petite taille du corpus : les différences de proportions entre les *think tanks* pour une même stratégie interrogative ne sont pas statistiquement significatives ($p > 0,05$ selon le test du khi carré de Pearson). Par exemple, pour la première stratégie du tableau (« sous-entendu »), la comparaison entre l'*American Enterprise Institute* et la *Heritage Foundation* montre 5 occurrences sur 13 interrogatives pour AEI, contre 21 sur 23 pour HF. Malgré ce contraste apparent, la différence n'est pas statistiquement significative ($p = 0,51$). Les fréquences normalisées (pour 10 000 mots) permettent toutefois de repérer certaines tendances discursives : le *Heartland Institute* recourt

globalement moins aux interrogatives à effets rhétoriques que les deux autres think tanks (fréquence totale normalisée de 67‰, contre 177 pour AEI et 187 pour HF). Par ailleurs, au sein de chaque *think tank*, les stratégies dominantes semblent différer, bien que ces observations restent à confirmer par une étude sur un corpus plus large. Le *Heartland Institute* mobilise particulièrement la présupposition (fréquence normalisée de 42‰), tandis que pour l'*American Enterprise Institute*, c'est la remise en cause explicite de la relation prédicative qui prédomine (40‰). La *Heritage Foundation*, quant à elle, ne semble pas adopter de stratégie interrogative nettement dominante.

Dans la section 3.3 nous examinons chacune des stratégies précédemment évoquées.

3.3. Analyses qualitatives

3.3.1. Des présupposés pour attaquer indirectement

Un présupposé est une information implicite qu'un locuteur présente comme acquise et partagée avec son interlocuteur. Levinson (1983 : 168, cité par Suhaimi & Yusof, 2018 : 125) définit la présupposition comme « tout type d'hypothèse contextuelle à partir de laquelle une action, une théorie, une expression ou une déclaration prend du sens ou est rationnelle¹¹ ». Yule (1996 : 25) l'envisage comme « quelque chose que le locuteur suppose être le cas avant de formuler un énoncé », c'est pour cela que ce sont « les locuteurs qui ont des présupposés, pas les phrases »¹². Pour Huang (2007 : 65), « la présupposition peut être définie de manière informelle comme une inférence ou une proposition dont la vérité est considérée comme acquise lors de l'énonciation d'une phrase ». Sa principale fonction réside alors dans le fait « de servir de condition préalable, d'une certaine manière, à l'utilisation appropriée de cette phrase » (ibid.). Dans un contexte argumentatif, les présupposés permettent de porter des accusations et/ou formuler des critiques sans avoir à les énoncer de manière explicite (Sbisa, 2023 : 59).

En termes d'effet, lorsqu'une proposition est présupposée, de nombreux auteurs ont montré que l'interlocuteur est plus susceptible de l'accommoder que si elle avait été affirmée (Moldovan, 2023 ; Sbisa, 2023 ; Wodak, 2007). Les présupposés ne se présentant pas comme explicites, les interlocuteurs ont moins tendance à les évaluer comme vrais ou faux. Pour citer Moldovan (2023 : 99), « l'accommodation est obtenue en détournant l'attention de l'allocutaire ». Toutefois, la « tendance à accommoder » n'est pas à confondre avec la « tendance à persuader » (ibid. : 100), phénomène aussi démontré par des expériences d'étude du comportement qui indiquent que « le traitement des présuppositions est plus rapide et moins profond, ce qui entraîne une prise de conscience moins détaillée du contenu encodé ». Les allocutaires, non seulement acceptent le contenu du présupposé, mais vont même jusqu'à « former une croyance » (ibid.). En outre, reconnaître une incohérence ou une faute dans un présupposé demanderait plus de temps et d'effort que dans une affirmation (Vallauri, 2014, 2018).

Dans notre corpus, cette critique implicite est l'un des rôles prédominants des interrogatives. Voyons les exemples suivants :

(4) Since the birth of the modern environmental movement in the 1960s, concerns about the environment and climate have often been marked by dour pessimism about the future. (...) **And just how great a cost is climate change likely to impose in the next century?** (*American Enterprise Institute*, 2022)

¹¹ Nous proposons ici une traduction libre de « any kind of background assumption against which an action, theory, expression or utterance makes sense or is rational ».

¹² « A presupposition is something the speaker assumes to be the case prior to making utterance. Speakers, not sentences, have presupposition ».

La remise en cause peut concerner la nature même de la lutte contre le changement climatique. Ainsi, l'énonciateur dans l'extrait (4) semble seulement chercher une information manquante (*how great a cost*). Cependant la présupposition que l'action contre le changement climatique comme elle a été décidée par le « mouvement environnemental moderne » va avoir un certain coût au siècle prochain donne une autre dimension à l'énoncé.

« How » combiné à un adjectif déclenche la recherche d'un degré d'intensité mesurable (de *great*, en l'occurrence). Cependant, le fait qu'un adjectif qui dénote dès le départ une valeur d'une grande intensité ait été choisi montre que le cadre dans lequel sont contenues les issues du parcours est restreint et n'accepte a priori que des valeurs hautes. La réponse attendue se retrouve donc immédiatement orientée. On peut également s'interroger sur la nature exacte de cette formulation : dans le contexte d'énonciation et au vu de l'emploi de l'adjectif scalaire *great*, il est possible de la lire comme une interrogative rhétorique à valeur exclamative, exprimant moins une recherche d'information qu'une mise en scène d'indignation ou d'alarme. Cette interprétation, si elle est retenue, renforce encore la dimension persuasive et critique de l'énoncé.

Si la façon même de procéder à la lutte contre le changement climatique est déterminée, dès la formulation de l'énoncé, comme défectueuse, l'argument étant pré-construit, il se rend moins susceptible d'être contre-attaqué. Cette accusation n'est pas remise en cause par le parcours déclenché par l'interrogative puisque ce sont des informations présentées comme acquises. Elles sont donc plus difficiles à réfuter. C'est sur la base de cette même identification de présupposés dans des interrogatives en WH que nous pouvons dresser les analyses suivantes : (5) intervient dans le cadre d'un entretien où la personne qui le mène et l'invité sont tous les deux climatosceptiques.

(5) What is the argument you would make or the policy advice that you would give that might be persuasive to folks being flooded with information from activists painting a very apocalyptic scenario? (*American Enterprise Institute*, 2022)

Les présupposés contenus dans l'énoncé (qu'il existe des personnes « inondées » d'informations et que les activistes dépeignent un scénario apocalyptique) permettent d'attaquer les activistes en assimilant leur discours à des scénarios systématiquement apocalyptiques. La question ne porte pas sur l'existence de la production soi-disant excessive d'informations et de scénarios terrifiants, qu'elle présuppose, mais sur l'argument à opposer à ces présupposés informations et scénarios. C'est justement cela qui permet l'acceptation de cet argument et l'absence potentielle de remise en cause de ces informations.

Dans le cadre d'un entretien, le fait même de poser la question pour laisser le co-locuteur répondre le met d'office dans une posture d'autorité puisqu'il est présupposé qu'il est en mesure d'offrir une réponse adéquate. Il serait logique de penser que le contenu des entretiens qui sert le plus le discours de persuasion se trouve au sein des réponses, mais nous faisons l'hypothèse que la démarche stratégique du discours est amorcée dès les interrogatives. Ainsi, le format de l'entretien, et des interrogatives qui le rythment, est en soi facilitateur de la visée persuasive puisque les énonciateurs sont présentés indirectement comme légitimes et détenteurs d'une certaine autorité en la matière. Il est accepté, voire reconnu, parmi les allocutaires, que l'interviewé est en mesure de fournir des opinions pertinentes.

De plus, l'énoncé produit un effet d'exagération en jouant sur l'irrationnel et les émotions pour discréditer le camp adverse (*activists maintaining a very apocalyptic scenario*). Cela renforce l'image de calme et de fiabilité de l'énonciateur ainsi que de son allocutaire. Ce contraste est accentué par l'association des activistes aux scénarios apocalyptiques :

l'exagération et l'appel à l'irrationnel s'opposent à la logique présentée comme rigoureuse et fiable (*argument, policy advice*) par l'énonciateur au profit de l'allocutaire.

À nouveau, l'énonciateur de (6) présuppose que la lutte contre le changement climatique est une folie destructrice de l'économie et de l'environnement. L'énonciateur prétend chercher une information manquante, à savoir la solution au problème, qui, elle, est présentée comme une information acquise puisqu'elle est présupposée. (6) présente le budget nécessaire à la gestion du changement climatique comme de la « folie » (*craziness*) et cette même « folie » comme « destructrice de l'économie et de l'environnement ». Cette multiplicité de présuppositions permet l'assimilation des informations présupposées entre elles : le budget est implicitement comparé à de la folie, et de surcroît, cette folie est assimilée à la destruction de l'économie et de l'environnement. Ces informations sont plus difficilement susceptibles d'être remises en cause car elles sont présentées comme acquises et font partie de l'arrière-plan. Sur le plan locutoire, l'énonciateur demande comment arrêter cette situation, alors que sur le plan illocutoire, l'énonciateur transmet une critique.

(6) A Bloomberg research team says the world will need at least \$200 trillion to stop global warming by 2050. Others estimate \$275 trillion!

How can we head this economy-and-environment-killing craziness off at the pass? (*The Heartland Institute, 2024*)

En prétextant demander pourquoi, (7) présuppose tout d'abord que la COP 27 sera un échec, et que toutes les COP avant elle l'ont été également. Il s'agit, comme pour les interrogatives précédentes, d'une manière d'attaquer l'objet de l'énoncé subrepticement. L'énonciateur prétend chercher la ou les causes d'un phénomène dont l'évaluation (un échec, ici) est présentée comme acquise. L'alternative (7a) (que nous avons formulée) serait une opportunité bien plus accessible de réfuter ce qui a été dit puisqu'il suffirait simplement de remettre en cause le prédicat. L'interrogative a ainsi peut-être été préférée pour éviter le désagrément que causerait une exposition directe à une réfutation. Cette réfutation serait elle-même causée par la vulnérabilité d'une déclarative où la posture de l'énonciateur sur l'échec certain de la conférence et des conférences avant elle est assumée explicitement et mise en avant.

(7) Why is the Conference of the Parties 27 in Egypt likely destined for failure as the summits before it were? Two-thirds of carbon dioxide emissions growth is coming from developing countries—and for good reason. While many Western nations have enjoyed relatively uninhibited access to energy for more than a century, people in developing countries lack reliable and affordable—or in some cases, any—access to heat, power, and transportation energy. (*The Heritage Foundation, 2022*)

(7a) The Conference of the Parties 27 in Egypt is likely destined for failure as the summits before it were.

3.3.2. L'accusation indirecte via sous-entendus

Contrairement au présupposé, le sous-entendu n'est pas déjà contenu dans l'énoncé, mais il est le résultat de l'interprétation de ce dernier par l'allocutaire. Le sens dégagé étant à la charge de l'allocutaire, l'énonciateur se trouve dans une certaine posture de sécurité quant à ce qui est dit puisque le sous-entendu relève davantage de la responsabilité de l'allocutaire.

(8), (9) et (10) engendrent une relecture négative du contexte qui les précède, mais leurs stratégies et effets ne sont pas les mêmes.

(8) Put aside all the lofty rhetoric about climate change and clean air and environmental justice and a “healthy environment.” According to the environmental left, the legislation and the ballot initiatives are needed to protect those values, yet somehow they and their allies in the legislature are willing to forgo all of that in exchange for \$140 million per year.

Does this not speak volumes? (*American Enterprise Institute, 2024*)

(9) In 2022, \$16.6 billion in oil and gas production was about 3.4 percent of Colorado’s gross state product. Colorado lawmakers would be wise to examine the longer-term effects of similar policies actually enacted in California, including various “climate” restrictions on fossil energy development and a de facto ban on fracking. Between 1985 and 2022, California crude oil output fell by more than two-thirds, and natural gas output fell by 73 percent.

And for what? (*American Enterprise Institute, 2024*)

(10) These actions will all help foster “sustainable and responsible supply chains that contribute to a low-carbon economy” worldwide, the IEA assures us. **But will these wishful terms survive collisions with the real world?** (*The Heartland Institute, 2024*)

Il s’agit dans (8) d’une interro-négative : sa syntaxe oriente la réponse vers une réponse positive car la relation prédicative *this does not speak volumes* est remise en cause. Il en résulte un sous-entendu¹³ qui pourrait être formulé comme *this speaks volumes*.

Comme l’interrogative précédente, (9) oriente vers une relecture à travers un prisme négatif des énoncés précédant l’interrogative. Ces derniers sont indirectement encouragés à ne plus être seulement interprétés comme des nombres porteurs de neutralité, mais comme des pertes. En effet, *And for what?* est rhétorique, elle n’appelle pas vraiment une réponse mais sous-entend *and all of this for nothing*. Elle met en avant l’inutilité des actions mentionnées précédemment et interrompt brusquement toute tentative de les considérer de manière objective. La structure n’est pas prototypiquement celle d’une interrogative, qui aurait placé le mot interrogatif *what* en position initiale. L’absence d’inversion entre *for* et *what* ressemble davantage à une proposition déclarative. C’est en partie pour cela que *what* pourrait être remplacé par *nothing*.

La stratégie de (10) est multiple. Le sous-entendu concernant ces *wishful terms* est qu’ils ne sont pas réalistes, car la relation prédicative *these wishful terms – survive the real world* est remise en cause. La réponse attendue est négative. L’interrogative est tout d’abord fermée, elle ouvre donc sur un nombre limité d’issues de parcours (*yes, they will* ou *no, they won’t*). Puis, en commençant par *but*, l’énonciateur indique que ce qui a été dit précédemment doit être contredit. De plus, le présupposé que la partie entre guillemets représente des *wishful terms* renforce cette posture d’opposition.

3.3.3. Le fonctionnement même de l’interrogative comme stratégie : la remise en cause de la relation prédicative

Bon nombre des énoncés de notre corpus dépendent presque uniquement de la remise en cause de la validité du lien prédicatif, principe fondateur de toute interrogative fermée¹⁴, pour soutenir un argument.

¹³ Le sous-entendu, selon Biaggini (1998 : 159) « échappe à ce sens littéral de l’énoncé. Ainsi, l’énoncé “Jacques ne déteste pas le vin” *sous-entend* que Jacques aime (beaucoup) le vin, mais le locuteur pourra toujours nier qu’il est responsable de ce sous-entendu en se retranchant derrière le sens littéral de l’énoncé qui, effectivement, ne dit pas que Jacques aime le vin. Le sous-entendu s’applique moins au sens des énoncés qu’à la façon dont ce sens doit être déchiffré par le destinataire. »

¹⁴ L’inversion auxiliaire/sujet (ou encore verbe/sujet) va dans ce sens, étant donné que la relation prédicative est présentée comme problématique ou n’allant pas de soi.

(11) Earth's climate has changed many times over four billion years, and 99.999% of those changes occurred before humans were on this planet. During that short time, humans adjusted their housing, clothing and agriculture in response to climate changes.

Can we now *control* the climate? (*The Heartland Institute*, 2024)

(12) Is recent warming of the climate system materially attributable to anthropogenic greenhouse gas emissions, as is usually claimed? (*The Heritage Foundation*, 2024)

(13) Q. **Is climate change real?**

A. The Earth's climate is always changing. Any assertion of a climate *crisis*, however, is a sham. (*The Heartland Institute*, 2023)

(11) pose comme ridicule l'idée selon laquelle il serait possible d'avoir un impact sur le climat. L'utilisation des italiques (*control*) met l'emphase sur la négation de la proposition selon laquelle *we can now control the climate*, ce qui encourage une lecture ironique, voire sarcastique (grâce au contexte fourni par l'énoncé précédent) de la thèse selon laquelle nous pourrions et devrions réduire les effets du changement climatique par nos efforts. (12) s'appuie également sur cette remise en cause mais elle concerne l'origine anthropique du dérèglement global de la planète. De plus, la proposition subordonnée *as is usually claimed* offre une distanciation supplémentaire et l'adverbe *usually* donne indirectement une image de rareté valorisante à l'énonciateur et à ceux qui auraient réussi à se détacher de l'opinion générale.

Le contexte de (13) est différent et donc à préciser : il s'agit de la première question posée dans un entretien dont le but est de fournir des réponses aux *gotcha questions* (c'est à dire des questions destinées à piéger l'allocutaire) des écologistes. (13) peut sembler neutre, voire pas orientée ou suggestive, mais le fait même de poser la question et de remettre en cause la validité du lien prédicatif *climate change BE real* pose le débat et la potentielle réponse comme légitimes.

3.3.4. La création de camps antagonistes

Comme le montrent les exemples suivants, les interrogatives peuvent notamment contribuer à susciter un sentiment d'hostilité à l'égard des décideurs en faveur d'une action climatique. Le corpus nous permet d'identifier des formes linguistiques qui permettent cet effet :

(14) **How serious are they?** Colorado leftists sold out their climate commitment for a paltry \$140M (*American Enterprise Institute*, 2024)

(15) No one can claim that the decline in California fossil energy production has had the slightest effect on climate. Suppose Colorado "succeeds" over time in reducing oil and gas output by an amount yielding, say, a 1 percent to 2 percent reduction in the state's economic output. That would be equivalent to a recession, endured in the pursuit of virtually no environmental improvement at all. **What are these Colorado politicians thinking?** (*American Enterprise Institute*, 2024)

(14) et (15), qui sont tirées du même article, possèdent la force illocutoire d'une exclamation, voire d'une interpellation. En effet, elles présentent une absence de réelle recherche d'information. Elles véhiculent un jugement implicitement et expriment des émotions fortes (l'indignation ou la désapprobation, en l'occurrence) rendant ces énoncés fortement exclamatifs dans leur effet, bien qu'ils ne soient pas syntaxiquement et prototypiquement marqués comme des exclamations.

Elles permettent de retenir l'attention du lecteur en adoptant une posture de dénonciation : on dénonce dans (14) le manque de sérieux des politiques à gauche de l'échiquier

politique du Colorado en feignant en chercher le degré, alors que (15) les attaque sur le manque de lucidité de leurs actions, en prétextant remettre en question leur raisonnement. Les locuteurs de ces interrogatives ne font pas appel à leur propre camp directement, mais en critiquant ces personnalités politiques (*Colorado politicians*), ils les définissent *de facto* comme une force opposée à la leur, générant ainsi, par défaut, l'image de deux camps qui s'affrontent.

(16) Will we have electricity when we need it, or only when it's available, especially after we're forced to convert gasoline cars and gas stoves, furnaces and water heaters to electric models? (*The Heartland Institute, 2024*)

(16) ne fait même pas mention des écologistes, cependant, il est bien possible de voir une confrontation entre le *we* mentionné à deux reprises (créant une connivence entre l'énonciateur, son lecteur et tous ceux qui se rallieraient à leur cause) et la voix passive (*especially after we're forced to (...)*) qui laisse sous-entendre que l'agent qui *force* ici, même s'il n'est pas nommé, est bien présent par l'action qu'il exerce sur *we*.

(2) Where will we get plastics, paints, pharmaceuticals, and thousands of other products made from oil and gas they want to lock in the ground? (*The Heartland Institute, 2024*)

(17) How dare the political, bureaucratic, academic and media ruling elites – who propagate GIGO computer predictions, calculated myths and outright disinformation – tell us we must implement their “green” policies immediately and universally ... or humanity won't survive manmade climate influences that are minuscule compared to the planetary, solar and galactic forces that really control Earth's climate? (*The Heartland Institute, 2024*)

(18) How dare those elites tell Earth's poorest people and nations they have no right to seek energy, health and living standards akin to what developed countries already enjoy? (*The Heartland Institute, 2024*)

Contrairement aux énoncés précédents, (2) expose plus explicitement cette confrontation entre deux camps par l'opposition de *we* qui subit les conditions imposées par *they*. Néanmoins, l'identité de *we* et *they* n'est pas précisée. En revanche, dans (17) et (18), celle-ci est clairement identifiée (*the political, bureaucratic, academic and media ruling elites, those elites*). Le champ lexical permet de générer l'image d'une relation hiérarchique injuste (*How dare (...) tell us(...), How dare those elites tell Earth's poorest people and nations (...)*) dont l'énonciateur et ses alliés sont les victimes. A nouveau, le prétexte de la question, qui n'en est pas une puisque qu'il ne s'agit pas d'une requête pour obtenir des informations manquantes, sert à argumenter indirectement contre une instance antagoniste. La forme interrogative permet de contourner la vulnérabilité à laquelle s'exposerait une déclarative en mettant au premier plan des informations qui seraient exposées à la remise en question.

(2), (17) et (18) avancent en particulier l'argument des standards de vie minimums qui seraient refusés au nom de l'écologie. Cet argument permet de délégitimer les efforts à fournir dans la lutte contre le changement climatique puisqu'ils sont présentés comme une cause éloignée ou imposant un trop grand coût au peuple en termes de conditions de vie, et/ou vains. Le pathos est utilisé ici pour construire une image « sans défense » des victimes de l'action écologique. De plus, dans (17) le contraste du très grand (*humanity, universally, planetary, solar, et galactic*) contre le tout petit (*manmade climate influences that are minuscule*) renforce l'idée de l'impuissance de l'être humain face au défi énergétique. L'utilisation des guillemets (“green”) donne lieu à une mise à distance, qui peut être interprétée comme de la méfiance, sans avoir à l'exprimer telle quelle, vis à vis de l'action climatique.

3.3.5. Interrogatives rhétoriques – ou attaques sous couvert de question

Les arguments, ou critiques, transmis par les interrogatives suivantes sont exprimés au moyen indirect d'interrogatives rhétoriques, qui, comme vu précédemment, sont conçues en général pour ne pas admettre de réponse tout en prétextant poser une question afin de formuler une attaque plus équivoque qu'une déclarative ne le ferait. Dans un contexte monologal, l'interrogative rhétorique est notamment repérable par le fait qu'on ne lui apporte pas de réponse dans la suite du texte.

(19) The memo instructed dozens of federal agencies to adopt “Indigenous Knowledge” for “research, policies, and decision making.”

Political correctness has its place, but does that include supplanting the Department’s own priority for science-based decisions? (*The Heartland Institute, 2023*)

(20) Queue up, for example, the Securities and Exchange Commission’s infamous proposed rule on disclosing greenhouse gas emissions. **What do emissions have to do with the SEC’s mission “to protect investors, maintain fair, orderly, and efficient markets, and facilitate capital formation,” anyway?** (*The Heritage Foundation, 2023*)

(21) Inflation Reduction Act—or Radical Green New Deal? (*The Heritage Foundation, 2022*)

(3) **Oh, you thought the Green New Deal was all about fighting climate change?** Well, think again. Turns out it's a green-glossed Trojan horse designed to increase government control over the economy. (*The Heritage Foundation, 2019*)

(19) représente le type d'interrogative rhétorique le plus souvent rencontré dans le corpus, c'est à dire une interrogative rhétorique fermée. L'argument véhiculé passe par la remise en cause de la relation prédicative déclenchée par l'inversion sujet-auxiliaire. De plus, en commençant par une concession suivie de la préposition *but*, s'il s'agissait réellement d'une question, et pas d'une interrogative, la réponse vers laquelle on orienterait l'allocutaire serait *a priori* déjà négative. Il ne s'agit pas là d'une demande d'affirmation ou d'infirmité mais du sous-entendu que les décisions fondées sur la science auraient été remplacées par des décisions guidées par le politiquement correct. Il est ainsi suggéré que des intérêts tout autres que logiques sont priorités en dépit de la science, participant à dépeindre les décideurs écologistes comme des ennemis de la science.

(21) a cela de particulier qu'elle est une forme d'interrogative faussement alternative. La syntaxe particulière est due au fait qu'il s'agit du titre d'un article, pour lequel il est assez courant de supprimer des mots grammaticaux et de ne laisser apparaître que l'essence de l'information. La conjonction de coordination *or*, censée normalement dénoter le choix, n'est ici qu'un moyen de proposer une nouvelle appellation pour l'*Inflation Reduction Act*, ou de signaler un lien d'équivalence entre ce dernier et le *Radical Green New Deal*. (3), à l'instar de (21), possède une syntaxe atypique car elle ressemble davantage à une déclarative qu'à une interrogative. En effet, il est possible de noter une absence de mot interrogatif, ainsi que d'inversion sujet-auxiliaire. De plus, l'interjection *Oh* injecte un aspect oral et un ton cynique à l'énoncé. L'énonciateur se présente comme un allocutaire le ferait dans un contexte dialogal informel en s'adressant directement au lecteur *Oh, you thought (...) ?*. Cela permet également d'amener une reprise en miroir avec un effet de chute (*Well, think again (...)*).

3.3.6. L'introduction du doute par opposition indirecte

Les interrogatives suivantes s'appuient sur l'argument déclaratif qui les précède et feignent de le questionner pour construire une posture adverse. La stratégie est donc dépendante de l'enchaînement d'une déclarative vers une interrogative.

(22) Haaland says, "Indian tribes have been on this continent for millennia, for tens of thousands of years; They know how to take care of the land." **But what lessons, exactly, should she learn from their generations of knowledge?** (*The Heartland Institute*, 2023)

(23) The average rate of energy gain by the global climate system from sunlight is variously estimated to be 235 to 245 Watts per square meter (W/m²), so, for purposes of discussion the assumption is 240 W/m². For global temperatures to remain approximately constant over time, the rate of energy loss by the system to outer space, which occurs through infrared (IR) "heat" radiation, must also be approximately 240 W/m².

But just how well do climate researchers know these numbers, and what is the evidence that there is a natural balance between them? (*The Heritage Foundation*, 2024)

(24) Despite measurement problems, the "climate crisis" is the stated rationale for interfering with Americans' choices of cars, appliances, and power generation sources. The "climate crisis" is why California aims to allow only battery-powered vehicles to be sold in the state starting in 2035 and why the Environmental Protection Agency has proposed rules that would require two-thirds of new passenger vehicle sales to be electric vehicles by 2032.

But what if we were not in a climate crisis after all, and trillions of dollars in planned tax credits and green energy expenditures are a misuse of taxpayer resources? (*The Heritage Foundation*, 2023)

Près de 13 % (9 sur 71) des interrogatives de notre corpus contenaient la conjonction *but* en début de phrase. Or, une interrogative ouverte prototypique commence en général par un mot interrogatif. *But* exprime généralement un contraste. Il n'est donc pas anodin qu'il se retrouve placé en début d'interrogative puisqu'il permet d'indiquer au lecteur la posture à prendre vis à vis de ce qui précède l'interrogative et justifie ainsi la critique ou l'accusation portée indirectement par l'interrogative.

Cela est particulièrement visible dans (23), où l'ensemble de l'interrogative introduite par *But* préconise une posture de méfiance concernant les chiffres précédemment cités. Cette conjonction est suivie de *just*, qui, dans le sens de *exactement* ou *au juste*, fait appel à la précision et la rigueur scientifique avec laquelle il convient de réexaminer ces chiffres avec l'idée qu'ils pourraient finalement ne pas être fiables.

Encore une fois, (22), (23) et (24) n'ont pas pour objectif d'obtenir des informations, mais d'attaquer les arguments du camp adverse en remettant en question le bien fondé des données sur lesquelles s'appuient ces arguments, voire celui des actes de leurs locuteurs supposés. (22) questionne ces aspects et propose une alternative à la situation de *climate crisis* en transitionnant d'une structure hypothétique (*if we were*), qui peut dénoter la précaution, à une affirmation ancrée dans le présent de vérité générale (*trillions of dollars (...) are a misuse of taxpayer resources*).

Cela les rapproche sur le principe des attaques indirectes grâce à l'implicite des sous-entendus et présupposés, mais elles en sont différentes en ce que leur stratégie passe par une remise en question de la voix d'un autre énonciateur (souvent exprimée par ce qui précède la conjonction) et la préconisation d'une lecture orientée plus directe.

Conclusion

Les interrogatives tirées de productions climatosceptiques écrites de *think tanks* états-uniens font appel à un certain nombre de stratégies de persuasion. Nous avons montré que le recours à l'interrogative dans ces contextes servait principalement à attaquer indirectement l'adversaire climatologue ou écologiste, ou ses arguments. En prétextant poser une question pour recevoir des informations manquantes, l'énonciateur contourne la situation délicate que peut constituer l'attaque directe par une déclarative et évacue ainsi le risque de s'exposer à des contre-arguments efficaces. Sur le plan locutoire, l'énonciateur peut sembler chercher à combler un déficit informationnel, mais sur le plan illocutoire, l'objectif peut être de critiquer, de dénoncer ou encore de remettre en cause.

Les stratégies qui président à l'emploi d'interrogatives vont de la simple utilisation de la fonction de remise en cause de la relation prédicative pour introduire le doute ou la méfiance, au recours à l'implicite (avec des sous-entendus et présupposés) pour attaquer indirectement le camp adverse en évitant de s'exposer à des contre-arguments portant directement sur la véracité qu'un contenu déclaratif exposerait au premier plan. Similairement, le discours analysé a montré, chez les locuteurs, un recours fréquent aux interrogatives rhétoriques, qui, de par leur nature, n'admettent pas de réponse tout en feignant poser une question et expriment ainsi une attaque plus équivoque qu'une déclarative ne le ferait. En outre, en passant par la construction d'un sentiment de légitimité, notamment en faisant appel à des figures d'autorité, et en suscitant un sentiment d'hostilité à l'égard des voix antagonistes et en conseillant implicitement une interprétation emprunte de doute des voix de l'adversaire, les interrogatives permettent de créer deux forces qui s'opposent. L'une, représentante du scepticisme climatique, est présentée comme une figure de fiabilité et d'autorité ; et l'autre, dont on préconise une lecture méfiante et douteuse, est souvent indirectement associée au discours environnemental. En outre, l'interrogative crée un sentiment de connivence avec le lecteur en le mettant sur un pied d'égalité avec l'énonciateur-expert, ce qui encourage, encore une fois indirectement, l'adhésion du lecteur à la thèse du locuteur. Ainsi, toute la force stratégique et persuasive de l'interrogative réside dans la protection que procure l'argumentation qui passe par l'indirect.

Références bibliographiques

- ABELSON, Donald E., 2006, « Capitol Idea: Think Tanks and U.S. Foreign Policy », *McGill-Queen's University Press*, <https://www.jstor.org/stable/j.ctt7zzjq>.
- ANSCOMBRE, Jean-Claude, 1989, « Théorie de l'argumentation, topoï, et structuration discursive », *Revue québécoise de linguistique* 18 (1): 13-55, <https://doi.org/10.7202/602639ar>.
- BIEZMA, Maria, et RAWLINS, Kyle, 2017, « Rhetorical Questions: Severing Asking from Questioning », *Semantics and Linguistic Theory*, p. 302-22, <https://doi.org/10.3765/salt.v27i0.4155>.
- BUSCH, Timo, et JUDICK, Lena, 2021, « Climate Change—That Is Not Real! A Comparative Analysis of Climate-Sceptic Think Tanks in the USA and Germany », *Climatic Change*, vol. 164, n° 1, p. 18. *Springer Link*, <https://doi.org/10.1007/s10584-021-02962-z>.
- CARVALHO, Anabela, 2007, « Ideological Cultures and Media Discourses on Scientific Knowledge: Re-Reading News on Climate Change », *Public Understanding of Science*, vol. 16, p. 223-43, *ResearchGate*, <https://doi.org/10.1177/0963662506066775>.

- CELLE, Agnès, 2018, « Chapter 10. Questions as Indirect Speech Acts in Surprise Contexts », *Tense, Aspect, Modality, and Evidentiality: Crosslinguistic Perspectives*, édité par Dalila Ayoun et al., John Benjamins Publishing Company, p. 213-38, <https://doi.org/10.1075/slcs.197.10cel>.
- CELLE, Agnès, 2013, « Interrogation, Hypothèse, Argumentation. Le Français et l'anglais En Contraste », *HAL*, https://www.academia.edu/115683573/Interrogation_hypoth%C3%A8se_argumentation_Le_fran%C3%A7ais_et_l_anglais_en_contraste.
- CELLE, Agnès, 2009, « Question, mise en question : la traduction de l'interrogation dans le discours théorique », *Revue française de linguistique appliquée*, vol. XIV, n° 1, p. 39-52, *Cairn.info*, <https://doi.org/10.3917/rfla.141.0039>.
- COLLOMB, Jean-Daniel, 2014, « The Ideology of Climate Change Denial in the United States », *European journal of American studies*, vol. 9, n° 1, 1, <https://doi.org/10.4000/ejas.10305>.
- DUNLAP, Riley E., 2013, « Climate Change Skepticism and Denial: An Introduction », *American Behavioral Scientist*, vol. 57, n°6, p.691-98, <https://doi.org/10.1177/0002764213477097>.
- DUNLAP, Riley E., et JACQUES, Peter J., 2013, « Climate Change Denial Books and Conservative Think Tanks: Exploring the Connection », *American Behavioral Scientist*, vol. 57, n° 6, p. 699-731, *SAGE Journals*, <https://doi.org/10.1177/0002764213477096>.
- DUNLAP, Riley E., et MCCRIGHT, Aaron M., 2015, « Challenging Climate Change: The Denial Countermovement », *Climate Change and Society: Sociological Perspectives*, édité par Riley E. Dunlap et Robert J. Brulle, *Oxford University Press, Silverchair*, <https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199356102.003.0010>.
- DUNLAP, Riley E., XIAO, Chenyang, et MCCRIGHT, Aaron M., 2001, « Politics and Environment in America : Partisan and Ideological Cleavages in Public Support for Environmentalism », *Environmental Politics*, <https://doi.org/10.1080/714000580>.
- GAILLARD, Mathilde, 2015, « Entre parole d'expert et visée programmatique : les policy briefs, genre discursif propre aux think tanks américains », *ASp. la revue du GERAS*, n°67, p. 55-80, <https://doi.org/10.4000/asp.4647>.
- GUILLAUME, Bénédicte, 2021, « Les interrogatives dites rhétoriques au prisme de la théorie d'Antoine Culioli », *Anglophonia. French Journal of English Linguistics*, n°31, <https://doi.org/10.4000/anglophonia.4270>.
- HAN, Chung-hye, 2002, « Interpreting interrogatives as rhetorical questions ». *Lingua*, vol. 112, no 3, p. 201-29, [https://doi.org/10.1016/S0024-3841\(01\)00044-4](https://doi.org/10.1016/S0024-3841(01)00044-4).
- HIRSCHMAN, Albert O., 1991, *The Rhetoric of Reaction: Perversity, Futility, Jeopardy*, *Harvard University Press*.
- HOURCADE, Renaud, et WAGENER, Albin, 2021, « Le climatoscepticisme : une approche interdiscursive », *Mots. Les langages du politique*, vol. 127, n° 3, p. 9-22.
- HUANG, Yan, 2007, *Pragmatics*, *Oxford University Press*.
- HUDDLESTON, Rodney, 1994, « The Contrast Between Interrogatives and Questions », *Journal of Linguistics*, vol. 30, no 2, p. 411-39, <https://doi.org/10.1017/s0022226700016704>.

- HULME, Mike, 2009, « Why We Disagree About Climate Change », *Cambridge University Press*.
- IBARRA, Peter R., et KITSUSE, John I., 1993, « Vernacular Constituents of Moral Discourse: An Interactionist Proposal for the Study of Social Problems », In MILLER, G. & HOLSTEIN, J. A. (eds), *Constructionist Controversies, : Issues in Social Problems Theory*, New York, Aldine de Gruyter, p. 21-54.
- JACQUES, Peter J., et al., 2008, « The organisation of denial: Conservative think tanks and environmental scepticism », *Environmental Politics*, vol. 17, n° 3, p. 349-85, <https://doi.org/10.1080/09644010802055576>.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, 1991, *La question*, Presses universitaires de Lyon.
- LEVY, David L., et KOLK, Ans, 2002, « Strategic Responses to Global Climate Change: Conflicting Pressures on Multinationals in the Oil Industry », *Business and Politics*, vol. 4, n° 3, p. 275-300, *Cambridge University Press*, <https://doi.org/10.2202/1469-3569.1042>.
- LORENZI BAILLY, Nolwenn, et MOÏSE, Claudine, 2023, « Contre-discours et discours alternatif », *Discours de haine et de radicalisation : Les notions clés*, 477-85, Langages, Lyon: ENS Éditions, <https://doi.org/10.4000/books.enséditions.44220>.
- MCCRIGHT, Aaron M., et DUNLAP, Ryley E., 2000, « Challenging Global Warming as a Social Problem: An Analysis of the Conservative Movement's Counter-Claims », *Social Problems* 47 (4): 499-522. <https://doi.org/10.2307/3097132>.
- MCCRIGHT, Aaron M., et DUNLAP Riley E., 2003, « Defeating Kyoto: The Conservative Movement's Impact on U.S. Climate Change Policy », *Social Problems* 50 (3): 348-73, <https://doi.org/10.1525/sp.2003.50.3.348>.
- MEDIMOREC, Srdan, et PENNYCOOK, Gordon, 2015, « The language of denial: text analysis reveals differences in language use between climate change proponents and skeptics », *Climatic Change* 133 (août), <https://doi.org/10.1007/s10584-015-1475-2>.
- MEYER, David S., et STAGGENBORG, Suzanne, 1996, « Movements, Countermovements, and the Structure of Political Opportunity », *American Journal of Sociology* 101 (6): 1628-60. <https://doi.org/10.1086/230869>.
- MOLDOVAN, Andrei, 2023, « Persuasive presuppositions », *Journal of Pragmatics*, vol. 211, p. 96-104, <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2023.04.004>.
- PLANTIN, Christian, 2016, *Dictionnaire de l'argumentation*, ENS Éditions.
- PLANTIN, Christian, 1996, *L'argumentation*, Éditions du Seuil.
- POTTIER, Antonin, 2011, « Le climato-scepticisme. Réflexions sur la confusion des genres », *Futuribles*, n° 380 (décembre), 27-40, <https://doi.org/10.1051/futur/38027>.
- SBISA, Marina, 2023, « Ideology and the Persuasive Use of Presupposition », <https://doi.org/10.1093/oso/9780192844125.003.0004>.
- SUHAIMI, Mohamad, et YUSOF, Maslida, 2018, « Presupposition strategies in data interpretation : Malay corpus data analysis », <https://doi.org/10.22216/jk.v2i1.3051>.
- VALLAURI, Edoardo Lombardi, 2018, « L'implicite comme moyen de persuasion: une approche quantitative », *Corela. Cognition, représentation, langage*, n° HS-25 (août), <https://doi.org/10.4000/corela.6112>.

VALLAURI, Edoardo Lombardi, et MASIA, Viviana, 2014, « Implicitness impact: Measuring texts », *Journal of Pragmatics* 61 (janvier) : 161-84, <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2013.09.010>.

WODAK, Ruth, 2007, « Pragmatics and Critical Discourse Analysis: A cross-disciplinary inquiry », *Pragmatics & Cognition* 15 (avril) : 203-25, <https://doi.org/10.1075/pc.15.1.13wod>.

YULE, George, 1996, *Pragmatics*, Oxford University Press.

Sources primaires

CARAFANO, James, 2021, « Protecting the Planet While Great Powers Compete », *The Heritage Foundation*, <https://www.heritage.org/environment/commentary/protecting-the-planet-while-great-powers-compete>.

DRIESSEN, Paul, 2024, « Mining the Planet for Renewable Energy », *The Heartland Institute*, <https://heartland.org/opinion/mining-the-planet-for-renewable-energy/>.

DRIESSEN, Paul, et Ronald Stein, 2024, « We Can and Must Adjust to Climate Change – and Not Kill Billions », *The Heartland Institute*, <https://heartland.org/opinion/we-can-and-must-adjust-to-climate-change-and-not-kill-billions/>.

FURCHTGOTT-ROTH, Diana, 2023, « Hot Weather Does Not Mean Climate Change », *The Heritage Foundation*, <https://www.heritage.org/climate/commentary/hot-weather-does-not-mean-climate-change>.

JOHNSON, Josiah, 2022, « 5 Questions for Steven Koonin on Climate Science », *American Enterprise Institute - AEI* (blog), <https://www.aei.org/economics/5-questions-for-steven-koonin-on-climate-science/>.

KREUTZER, David, 2009, « Stimulus Plan: Non-Existent Unemployed Climate Modelers Get \$140 Million », *The Heritage Foundation*, <https://www.heritage.org/climate/commentary/stimulus-plan-non-existent-unemployed-climate-modelers-get-140-million>.

LORIS, Nicolas, 2019, « House Democrats Are Set to Make an Ill-Advised Move to Stick by the Paris Agreement », *The Heritage Foundation*, <https://www.heritage.org/climate/commentary/house-democrats-are-set-make-ill-advised-move-stick-the-paris-agreement>.

LORIS, Nicolas, 2019, « The Green New Deal: Less About Climate, More About Control », *The Heritage Foundation*, <https://www.heritage.org/government-regulation/commentary/the-green-new-deal-less-about-climate-more-about-control>.

LORIS, Nicolas, 2017, « Time to Bid Adieu to the Paris Climate Agreement », *The Heritage Foundation*, <https://www.heritage.org/energy-economics/commentary/time-bid-adieu-the-paris-climate-agreement>.

LORIS, Nicolas, 2018, « U.N. Climate Report Merely a Blueprint for Destroying the World Economy », *The Heritage Foundation*, <https://www.heritage.org/energy-economics/commentary/un-climate-report-merely-blueprint-destroying-the-world-economy>.

MYSLIWIEC, Christian, 2021, « Were Biden’s Claims at COP26 Climate Change Summit Accurate? », *The Heritage Foundation*,

<https://www.heritage.org/environment/commentary/were-bidens-claims-cop26-climate-change-summit-accurate>.

SPENCER, Jack, 2022, « Inflation Reduction Act—or Radical Green New Deal? », *The Heritage Foundation*,

<https://www.heritage.org/energy-economics/commentary/inflation-reduction-act-or-radical-green-new-deal>.

SPENCER, Roy, 2024, « Global Warming: Observations vs. Climate Models », *The Heritage Foundation*,

<https://www.heritage.org/environment/report/global-warming-observations-vs-climate-models>.

TAYLOR, James, 2023, « Responses to CLIMATE CHANGE “GOTCHA” QUESTIONS », *The Heartland Institute*,

<https://heartland.org/publications/responses-to-climate-change-gotcha-questions/>.

TUBB, Katie, 2023, « A Sorry Set of Anniversaries That Will Cost Americans », *The Heritage Foundation*,

<https://www.heritage.org/coal-oil-natural-gas/commentary/sorry-set-anniversaries-will-cost-americans>.

TUBB, Katie, 2022, « Why International Climate Summits Are Doomed to Fail, Part 2: Upward Mobility for Poor Depends on Energy », *The Heritage Foundation*,

<https://www.heritage.org/energy-economics/commentary/why-international-climate-summits-are-doomed-fail-part-2-upward>.

WALCHER, Greg. 2023, « Decisions Based on Science, or Spirits? », *The Heartland Institute*,

<https://heartland.org/opinion/decisions-based-on-science-or-spirits/>.

WILFONG, Rachael, 2022, « Local Governments Ban Natural Gas. Goodbye to the Gas Range and Cheaper Heat. », *The Heritage Foundation*,

<https://www.heritage.org/energy/commentary/local-governments-ban-natural-gas-goodbye-the-gas-range-and-cheaper-heat>.

ZYCHER, Benjamin, 2024, « How Serious Are They? Colorado Leftists Sold Out Their Climate Commitments for a Paltry \$140M », *American Enterprise Institute - AEI* (blog),

<https://www.aei.org/op-eds/how-serious-are-they-colorado-leftists-sold-out-their-climate-commitments-for-a-paltry-140m/>.

L'interaction entre l'iconisation du discours et la (ré)appropriation du stigmaté et de l'insulte : le cas de Kamala Harris

Anaïs Carrere

Université Bordeaux Montaigne

Cultures et Littératures des Mondes Anglophones (CLIMAS) - UR 4196

anaïs.carrere@u-bordeaux-montaigne.fr

Résumé

Cet article étudie l'interaction entre l'iconisation du discours et la (ré)appropriation du stigmaté ou de l'insulte afin de mieux saisir l'articulation entre les questions de discours, de représentations mentales et visuelles dans le réel. Notre étude sur Kamala Harris revient sur des événements discursifs et médiatiques qui affectent son image politique et son image de femme depuis 2020. Son élection à la Vice-présidence américaine a incarné un événement et un destin de genre inégalés. Pourtant, Kamala Harris suscite une hostilité de la presse, des médias et du parti républicain qui usent de termes stigmatisants, insultants pour la nommer, des phénomènes symptomatiques d'une sorte de double-contrainte observée chez les femmes politiques. Maniées comme des armes rhétoriques, ces nominations esquissent le trope de la *vilaine*, tout en favorisant sa visibilité dans la société américaine par les phénomènes de transposition sémiotique et d'iconisation du discours, des processus énonciatifs, sémio-discursifs et visuels diffusés et partagés par les internautes sur le web.

Mots-clés : événement de genre, iconisation du discours, memes, réappropriation, stigmaté

Abstract

This paper explores the interaction between the iconisation of discourse and the linguistic reclamation of stigma and/or insult to understand the articulations between language, discourse, mental and visual representations. Our study focuses on Kamala Harris, targeted by negative discourses, which have affected her political role and personal image as a woman since 2020. Her election to vice-presidency embodies both a gender event and a gender destiny. Yet, the empowered Harris triggers animosity mainly from the media, the press and the Republicans who use stigmatized or insulting words to name and speak about her in discourse. Used as weaponized words, these nominations shape a *villainess'* portrait. Nevertheless, these nominations also have the power to favor her huge visibility in the American society through both semiotic translation and iconisation of discourse (memes, stickers), new forms of enunciative and visual language, broadcast and shared on the Internet by users.

Keywords: discourse iconisation, gender event, memes, reappropriation, stigma

Introduction

Cet article analyse l'interaction entre l'iconisation du discours (Paveau 2021 : 5844) à partir de la (ré) appropriation du stigmaté ou de l'insulte (Butler, 2004 [1997] : 38 ; Perreau, 2018 : 39). Ces notions interdisciplinaires établissent des « connexions entre la linguistique, la sociolinguistique et la sémiotique » (Charaudeau 2010 : 195 ; O'Halloran *et al.* 2016 : 200). Paveau (2021) définit l'iconisation du discours comme « un processus de production de sens dans lequel l'image joue un rôle important, voire dominant, car elle pilote le sens des énoncés, dans le cadre d'une énonciation matérielle visuelle nativement numérique » (2021 : 5844). Ce processus énonciatif et visuel peut aussi piloter les (modes) de représentations et comporte ainsi une dimension idéationnelle (Delbecq 2006 : 19). L'importance des images est grandissante dans nos sociétés contemporaines en étant omniprésentes sur les écrans, sur lesquels le texte ne repose plus uniquement sur le langage verbal mais intègre désormais régulièrement l'image sous toutes ses formes. Notre étude sur Kamala Harris cherche à montrer que les dénominations stigmatisantes ou insultantes monolexicales ou plurilexicales, des genres de discours brefs (Facchiolla 2017 : 13) et les représentations dont elle est l'objet depuis 2020 à la fois favorisent et maintiennent sa visibilité dans la sphère publique et médiatique par un phénomène de (ré) appropriation : un terme ou une expression ayant une valeur originellement négative peut être positivement reconfigurée en termes de sens et d'usage. Depuis sa « naissance politique » (Buisson, 2023 : 101), Kamala Harris est au cœur d'événements discursifs et médiatiques qui affectent son image politique et son image de femme tandis que son élection aux présidentielles américaines en 2020 semblait incarner un événement de genre et l'accomplissement d'un destin de genre (Carrere 2021 : 260-261) (et de race) exceptionnels, étant la première femme et la première personne noire élue à la Vice-présidence des États-Unis. Au pouvoir, la Vice-présidente connaît pourtant un déficit de popularité et suscite une hostilité au sein de son parti, du parti républicain, de la presse et des médias américains. En 2021, des chercheurs à l'Université de Washington au Wilson Center publient un rapport d'analyses de conversations en ligne autour de treize femmes politiques dont Kamala Harris¹ qui concentrait 78 % des récits enregistrés en ligne de nature raciste ou sexiste. Ceci peut en partie s'expliquer par la notion de double-contrainte², également appelée injonction paradoxale (de l'anglais *double bind*) (Lakoff 2000, 2004 [1975] ; Tannen 2017 in Wong 2019) qui touche la majorité des politiciennes qui entrent dans l'arène politique. Les politiciennes comme Kamala Harris sont des personnalités publiques qui adoptent un comportement « politique » (Kerbrat-Orecchioni 2010 : 40) afin d'incarner le pouvoir. Néanmoins, contrairement à leurs homologues masculins, elles sont plus souvent soumises à deux pressions contradictoires, souvent perçues dans les imaginaires collectifs comme incompatibles : celles d'être une femme de pouvoir et celle de partir en quête d'une légitimité et d'une crédibilité humaine et politique générales au même titre que les politiciens. Par conséquent, pour acquérir cette légitimité et/ou crédibilité politique, les politiciennes doivent souvent veiller à ne pas verser dans l'outrance, l'abus ou l'excès de pouvoir. Elles doivent donc trouver un équilibre afin de ne pas courir le risque d'avoir une mauvaise réputation (une forme de sanction sociale potentielle) auprès de leurs pairs, des citoyens-électeurs ou des médias. La potentielle sanction sociale évoquée peut prendre des natures variées. Pour ce qui est de Kamala Harris, sur le plan linguistique, cette sanction se

¹ Voir l'article de Jackeline Luna, Claire Hannah Collins et Nani Walker, « How women in politics are targets of online abuse », *Los Angeles Times*, 25 mars 2021.

Voir l'article de Tiffany Hsu, Stuart A. Thompson et Steven Lee Myers, « Kamala Harris Faces a Faster, Uglier Version of the Internet », *International New York Times*, 1er août 2024.

² La notion de double-contrainte a été pour la première fois introduite en psychiatrie il y a plus d'un demi-siècle à l'occasion de travaux sur la schizophrénie publiés aux États-Unis par le psychiatre et l'anthropologue britannique Gregory Bateson (1956). Cette notion a été ensuite reprise par le psychologue, le sociologue et théoricien de la communication américain Paul Watzlawick, fondateur de l'École de Palo Alto entre 1967 et 1972.

révèle notamment dans la façon dont le Parti, la presse ou les médias républicains la nomment et la décrivent. Sur le plan lexical, nominal ou adjectival, ils usent de termes stigmatisants, voire insultants, affectant aussi bien sa personne (Benveniste 1966 : 256) que sa légitimité et crédibilité politique (Truan 2021 : 3-5). Ces termes incarnent aussi des instants discursifs (Moirand 2018 : 178) qui « perdurent au-delà de l'actualité, de la sphère médiatique dont le pouvoir est de « marquer les mémoires collectives » (2018 : 178) d'une société.

(i) Le 8 octobre 2020, lors d'une interview téléphonique retransmise sur la chaîne nationale américaine *Fox Business Network*³, l'ancien président républicain Donald Trump la surnomme *Komala* ; (ii) *monster* ; (iii) En juin 2021, les Républicains et la presse conservatrice dont *Fox News*⁴ estiment qu'elle « raconte » et « sert des salades » alors que son administration est confrontée à un afflux massif de migrants à la frontière avec le Mexique⁵. A l'automne 2023, la chaîne nationale conservatrice *Fox News* l'accuse de nouveau de « servir des salades de mots » concernant les relations diplomatiques entre les États-Unis et la Chine.

En contexte énonciatif, ces termes semblent utilisés comme des « armes rhétoriques » qui réifient et projettent Kamala Harris dans le trope de la *vilaine* (*villainess*) aux traits psychosociaux cristallisés comme le mensonge, le manque de fiabilité ou la mythomanie. Dans les imaginaires collectifs, ces traits entrent en contradiction avec la fonction et l'image de pouvoir attendues d'une figure politique (Dolan 2014 ; Winter 2010). En contexte discursif, ce trope peut aussi être perçu comme des *scare tactics* (Walton 2000 : 11 ; Amet 2024 : 61), définies dans le *Cambridge Dictionary* comme « des moyens d'obtenir un résultat particulier, spécifique en effrayant les gens ou l'auditoire au point qu'ils fassent ce que l'on veut qu'ils fassent » qui favorisent et imprègnent les imaginaires collectifs de *sentiments* et de *perceptions collectives* (Truan 2021 : 2) négatives, comme la méfiance, la peur, le doute ou le danger. Ces procédés reposent aussi sur du *scaremongering* (la création d'une narration effrayante ou suscitant le doute chez un auditoire) ou du *fearmongering* (volonté d'effrayer un auditoire) (Amet 2024 : 61) en usant notamment de noms communs ou d'adjectifs qualificatifs dont la connotation est plutôt négative, dépréciative, angoissante, voire effrayante car elle vise à communiquer la peur à l'auditoire. Dans cet article, il s'agit aussi de revenir sur la réception et l'appropriation de ces dénominations et expressions stigmatisantes et/ou insultantes par la société américaine puisqu'elles font l'objet d'une analyse méta-discursive (Moirand 2018 : 177) dans les journaux et témoignent aussi d'une nouvelle forme de discours et d'interactions numériques entre les internautes. Les dénominations (i) *Komala* (ii) *raconter, servir des salades* ; (iii) *monster* circulent, sont partagées sur les réseaux sociaux et ont été transfigurées, réinvesties dans des énoncés combinés à des vignettes et des supports ordinaires sur des sites de vente en ligne américains. Il s'agit également de montrer que ces matériaux verbaux deviennent des objets sémio-iconiques transformés sur le web en *mèmes* (Jenkins 2014 : 443 ; Lehman *et al.* 2016 : 162-163). Les mèmes sont une « forme de rhétorique communicationnelle, textuelle et visuelle » (Huntington 2013 : 2) à des fins expressives et discursives qui apparaît d'autant plus visible par un phénomène de resignification linguistique (Husson 2017 : 156 ; Kunert 2010)

³ *Fox Business Network* (ou *Fox Business*) est une chaîne de télévision américaine qui traite des actualités économiques et financières.

⁴ La chaîne d'information *Fox News* est la plus regardée aux États-Unis (87,2 millions de téléspectateurs). Elle est réputée pour favoriser les positions politiques conservatrices. La chaîne est influente dans la société américaine et sur le débat public aux États-Unis. De nombreuses études montrent qu'elle encourage ses téléspectateurs à adopter des positions conservatrices appelées le Fox News Effect (« effet Fox News »). Elle aurait contribué à la victoire de George W. Bush en 2000 et de Donald Trump en 2016. *Fox News* est régulièrement critiquée et accusée de soutenir des théories conspirationnistes ou de mener des campagnes de désinformation en faveur de l'idéologie conservatrice du Parti républicain.

⁵ La gestion de la crise migratoire de Kamala Harris entre les États-Unis et les pays voisins lui a valu des critiques unanimes ayant contribué à sa chute de popularité dans les sondages.

et de transposition sémiotique (O'Halloran et al. 2016 : 200) (« traduction intersémiotique ») (Jakobson 1959 : 233) où « les idées circulent, sont diffusées, traduites et expliquées à l'aide du langage, d'images » (2016 : 200).

L'objectif est ici d'interroger les relations des images avec le matériau verbal du discours (Klinkenberg 2020). Permettent-elles de signifier, de réifier, de représenter ou d'exprimer ce que le langage verbal ne permet pas à l'écrit ? Dans quelle mesure ces signes se substituent-ils ou interagissent-ils avec les éléments verbaux (Schneebeli 2017 : 1) ? Les mêmes, les vignettes participent-ils ou ont-ils une incidence dans le processus d'accréditation, de discréditation, de représentation et de la construction du sens et de l'image (Dancygier & Vandelanoette 2017 : 565-566 ; Yus 2019 : 105) de la personne-objet-cible ? Il se trouve que ces matériaux verbaux et visuels ont un pouvoir paradoxal : *fragiliser vs. réparer* (Paveau 2019 : 112) Kamala Harris, dont la visibilité reste importante dans la société américaine.

1. L'itinéraire politique de Kamala Harris

En 2015, comparée à Barack Obama (Branaa 2021 : 180), surnommée « L'Obama au féminin » (2021 : 175), « L'Obama de Californie » (Buisson 2023 : 152), Kamala Harris débute son ascension politique : elle se présente aux élections sénatoriales de 2016, gagne le soutien de délégués démocrates, remporte la Convention et les primaires en juin 2016. Tandis qu'au soir du 8 novembre Donald Trump accède au pouvoir présidentiel, Harris est la deuxième femme noire élue Sénatrice puis la première Vice-présidente du Sénat qui intègre les services de Renseignements et de Sécurité intérieure et Affaires gouvernementales où elle parvient à « déstabiliser le clan Trump » (Buisson 2023 : 184). En juin 2019, fortement critiquée pour son « manque d'idées politiques fortes » (2023 : 199) lors du premier débat des primaires démocrates face à Joe Biden, Kamala Harris se montre pugnace, sa popularité s'envole et les médias y voient sa véritable entrée en campagne. En mai 2020, l'Amérique, fragilisée par la mort de George Floyd, voit ressurgir le mouvement *Black Lives Matter* qui témoigne de la nécessité d'un changement majeur en Amérique. Le candidat démocrate Joe Biden lui propose un « ticket présidentiel » pour la Vice-Présidence. Le duo Biden-Harris parvient à conquérir la scène médiatique et politique : le choix du futur VP est crucial pendant une campagne électorale car il/ elle est le « ticket-gagnant » de voix dans les états et les diverses communautés du pays : être une femme, de surcroît, multiculturelle, constituerait l'une de ses « valeurs ajoutées » (2023 : 44) dont Biden profite pour propulser leur duo gagnant. Fin novembre 2020, face au républicain Mike Pence, elle exprime ses promesses de changements et ses convictions progressistes pour l'Amérique, en jouant notamment la carte du genre sur le plan rhétorique : « Si je suis la première femme à occuper ce bureau, je ne serai pas la dernière » (Buisson 2023 : 239 ; Piton 2021 : 2 ; Piton 2024 : 3). « L'effet Kamala » (Buisson 2023 : 240) opère. Le 20 janvier 2021, elle devient la première femme et la première personne noire à occuper le poste de Vice-Présidente dans une Amérique décrite comme divisée, traumatisée sur le plan sociopolitique et racial. Kamala Harris incarne le symbole d'une nouvelle Amérique. Mais, bien qu'elle ait « fissuré le mur du sexisme et du racisme qui perdure aux États-Unis » (2023 : 19), les médias s'interrogent sur qui elle est *vraiment* (Piton 2024 : 245) car elle qui reste un « personnage mystérieux » (Buisson 2023 : 19), « parfois difficile à situer » (Branaa 2021 : 301) et qui, en discours, présente certaines « faiblesses » (2021 : 203), en particulier, celles d'incarner le pouvoir et d'exprimer ses idéaux pour pleinement « incarner l'Amérique du futur » (Piton 2024 : 245). Kamala Harris incarnerait donc l'illusion d'une présidence de transition, dont la voix et le poids se sont peu à peu « étiolés », « effacés », « invisibilisés » (Buisson 2023 : 23) en raison d'une carrière politique « récente » (2023 : 42) qui la contraint à gouverner dans l'ombre du président Biden. En campagne en 2020, elle n'avait pas pour habitude de rester en retrait du candidat Biden (Branaa 2021 : 301), ayant acquis une réputation

de politicienne de caractère, qui ne « flanche jamais » (2021 : 301) et qui incarne à bien des égards, un « destin d’exception » (Buisson 2023 : 243).

2. Méthodologie et description du corpus

Notre corpus multimodal⁶ se compose de faits de langue extraits de la presse écrite et télévisée anglo-américaine comme le journal et radiodiffuseur national britannique *BBC*⁷, le quotidien national américain *The New York Times*⁸, l’un des trois quotidiens les plus lus aux États-Unis, et des chaînes et quotidiens nationaux en ligne *Fox News* et *Fox Business Network*. Ces journaux abordent des questions de culture, d’économie, de géopolitique et de sujets de société nationaux et internationaux aux États-Unis et au Royaume-Uni. Afin de mener notre étude sur corpus et de prouver la pertinence de notre analyse, nous avons tout d’abord lu la presse écrite puis regardé les chaînes télévisées nationales anglosaxonnes et américaines. Enfin, nous avons procédé à différents relevés de mots et collectes de mêmes et de vignettes depuis la nomination officielle de Kamala Harris à la Vice-présidence américaine à l’automne 2020 jusqu’à son entrée dans la course présidentielle américaines en juillet 2024. Nous proposons de présenter notre corpus de presse écrite et de documents audiovisuels sous forme de tableau synthétique :

<i>Titre des journaux</i>	<i>Date de parution</i>	<i>Nationalité</i>	<i>Nombres d’articles consultés et étudiés</i>	<i>Documents Écrits - Presse écrite consultée et étudiée</i>	<i>Documents audiovisuels - Interviews visionnées et étudiées</i>	<i>Répartition du nombre de mots relevés dans chaque article de presse consulté et étudié</i>
<i>BBC</i>	20 janvier 2022	anglosaxonne	1	1		21
<i>The New York Times</i>	8 novembre 2020 23 décembre 2023 1er août 2024	américaine	3	3		57
<i>Fox Business Network</i>	8 octobre 2020	américaine	1		1	
<i>Fox News</i>	6 juillet 2023 16 février 2023 16 février 2024	américaine	3		3	
<i>NBC News</i>	17 février 2024	américaine			1	
Totaux		11	8	4	5	78

Figure 1. Présentation synthétique du corpus (répartition par titre des journaux, date de parution, nationalité, nombres d’articles consultés et étudiés, , documents écrits, documents audiovisuels consultés et étudiés et répartition du nombre de mots dans les articles de presse consultés et étudiés).

Notre corpus de mêmes et de vignettes est également présenté sous forme de tableau synthétique :

⁶ Selon Catherine Kerbrat-Orecchioni (2011), un corpus multimodal a pour objectif « d’étudier à la fois des textes écrits ou diffusés en ligne et les formes d’interactions ou de communications entre locuteurs et interlocuteurs en présentiel ou en ligne » (2011 : 178). Pour Kerbrat-Orecchioni, un corpus multimodal peut donc se composer « de communicationss ou d’interactions plurisémiotiques, des matériaux à la fois verbaux (lexico-syntaxique), paraverbaux (vocalo-prosodique) et non verbaux (posturo-mimo-gestuel). Ces échanges en ligne recourent à l’occasion à l’écrit et au dispositif technologique » (2011 : 178).

⁷ La *BBC* (*British Broadcasting Corporation*) est un radiodiffuseur britannique de service public fondé en 1922, à la Broadcasting House de Westminster, à Londres.

⁸ Le *New York Times* est un quotidien new-yorkais international fondé en 1851. Il est un des trois journaux les plus lus des États-Unis avec le *Wall Street Journal* et *USA Today*. Récompensé par 130 prix Pulitzer, il est souvent considéré comme un journal de référence, le plus lu à l’étranger, par la qualité de ses enquêtes et de ses révélations.

Sites	Date de parution	Nationalité des sites internet	Types de documents	Répartition du nombre de mèmes et de vignettes dans le corpus
Amazon	juillet 2024	américaine	Vignettes	2
Etsy (incluant spreadshirt)	juillet 2024	américaine	Vignettes	5
Pinterest	juillet 2024	américaine	Vignettes	3
Redduble	juillet 2024	australienne	Mèmes et vignettes	4 + 3
Twitter	8 novembre 2020 28 août 2022 8 août 2024	américaine	Mèmes	1
Totaux		2		18

Figure 2. Présentation synthétique du corpus de collecte de mèmes et de vignettes (sites, date de parution, nationalité des sites internet, types de documents, répartition du nombre de mèmes et de vignettes dans le corpus).

En consultant la presse anglo-américaine, notre constat est que la Vice-présidente est impliquée dans des récits discursifs et médiatiques qui écornent son image politique et son image de femme. Boulin & Levy (2018) constatent que l’une des stratégies rhétoriques utilisée en contexte politique consiste à « donner ou attribuer des surnoms pour les ennemis » (2018 : 82). Un constat identique a été fait lors de notre étude sur corpus de faits de langue énoncés par Donald Trump ou la presse contre Kamala Harris. En effet, une partie de la presse américaine plutôt conservatrice et Donald Trump tentent de diaboliser la Vice-présidente en lui attribuant, en particulier, des noms, des surnoms ou des adjectifs qualificatifs dévalorisants, voire insultants, la transformant ainsi en des personnages caricaturaux (*vilaine menteuse, monstre, fantôme*). Selon nous, Donald Trump et la presse conservatrice américaine utilisent ces procédés rhétoriques et discursifs de façon répétée, afin d’assurer leur persistance dans l’esprit collectif des citoyens-lecteurs et de l’auditoire plus large. Sur le plan syntaxique et lexical, une dynamique presque systématique s’observe : l’emploi de nom évaluatif négatif ou d’adjectif évaluatif négatif (+ déictique, prénom/nom ou des marqueurs pronominaux de troisième personne singulier *she*). Boulin & Levy (2018) rappellent que « l’acte de nommer correspond à un acte de pouvoir, avec une fonction perlocutoire d’autant plus forte que le statut social de l’énonciateur donne de la légitimité à cette recatégorisation des sujets » (2018 : 83). L’acte de nommer confère donc une forme de pouvoir à Donald Trump sur Kamala Harris, pourtant absente du champ interlocutif.

En 2020, l’élection de Harris à la Vice-présidence Américaine incarnait l’évènement et témoignait de l’accomplissement d’un destin de genre (Carrere 2021 : 261) exceptionnel. La notion de destin de genre renvoie « aux rôles et aux parcours de vie qu’une société et une culture données assignent par défaut à un être en fonction de son genre » (2021 : 261). Accéder aux plus hautes marches du pouvoir ou de la gouvernance ne semble pas faire partie d’entrée de jeu du « destin de genre » que l’on attribue aux femmes, racisées ou non. Son élection à la Vice-Présidence américaine créé sur le plan linguistique et médiatique, un évènement de genre, politique et social sans précédent, étant (sur) commenté dans les journaux. Un évènement de genre renvoie à « tout évènement (social, historique ou politique) dans lequel le genre d’un ou plusieurs protagonistes attire l’attention des commentateurs et entre dans la définition même de l’évènement » (2021 : 260) car le destin constaté s’écarte du destin escompté. Il apparaît que cet évènement et ce destin de genre (et racial) sont grammaticalement marqués dans le discours médiatique entre 2020 et 2023 par des structures syntaxiques et lexicales comme *the first Black woman TO + V* ; *the first Black woman N* ou une combinaison des deux : *the first Black woman N TO + V* ; par des formes comparatives de supériorité qui n’ont pas d’égal (*the ADJ + -ER + THAN*) et des constructions prépositionnelles marquant le dépassement d’un seuil symbolique (*over + N + ever + préposition before*). Notre corpus montre aussi que, même en 2024, Kamala Harris est toujours nommée de façon stigmatisante et/ou injurieuse principalement par le parti républicain, dont Donald Trump et la presse républicaine. Selon nous, ces faits langagiers et fondamentalement sociaux sont symptomatiques de l’injonction paradoxale observée par des

linguistes de genre américaines (Lakoff 2000), (Lakoff 2004 [1975] ; Tannen 2017 ; in Wong 2019) qui affectent généralement les politiciennes. Notre corpus d'articles de presse écrite établit que cette injonction connaît une matérialisation linguistique sur le plan grammatical (aspects) et lexical (domaine nominal, adjectival ou adverbial) et sémantique (sens). Notre intérêt d'étudier et de lier ces phénomènes discursifs à l'étude l'iconisation du discours résulte du fait que Kamala Harris est considérée comme la personnalité la plus « mémorable »⁹ de l'histoire politique américaine et que certaines vignettes ou certains mèmes sont créés à partir de ces diverses nominations stigmatisantes ou insultantes. Le mème (comme la vignette ou le tweet) est une forme d'iconisation du discours puisqu'il contribue à construire ou à piloter des représentations de la *personne* (Benveniste 1966 : 256) et de l'image (politique) (Truan 2021 : 2) de Kamala Harris sur internet. Afin de mener notre étude sur l'iconisation du discours, entre janvier et juillet 2024, nous avons constitué un corpus de collecte de vignettes et de mèmes, sur les plateformes sociales, *Pinterest*, *Twitter* et des sites de vente en ligne, *Amazon*, *Pinterest*, *Redbubble* ou *Etsy*. Notre corpus d'illustrations se compose au total de dix-huit objets sémio-ictoniques, cinq mèmes et treize vignettes. Nous présentons quelques exemples non-exhaustifs insérés dans le texte sous forme de captures d'écran fixes.

2.1. Les marqueurs linguistiques du destin de genre et de l'évènement de genre dans le corpus

Les notions d'évènement de genre et de destin de genre (Carrere 2021 : 260-61) (et de race) incarnées par l'élection de Kamala Harris à la Vice-Présidence en 2020 sont grammaticalement marquées dans le discours et les énoncés de presse. On note :

(1) **Harris Will Become the Country's First Female Vice President**¹⁰. *The New York Times* (08/11/2020)

(2) Kamala Harris **Makes History as First Woman and Woman of Color as Vice President**. *The New York Times* (08/11/2020)

(3) **Ms. Harris**, the daughter of an Indian mother and Jamaican father, **has risen higher in the country's leadership than any woman ever before her**. *The New York Times* (08/11/2020)

(4) **Kamala Harris** assumed office in historic fashion, becoming **the first woman to serve "a heartbeat away from the presidency, the first Black American and first South Asian American elected vice president in U.S. history**. *BBC en ligne* (20/01/2022)

Dans l'exemple (1), le modal *will* + BV *become* a une valeur épistémique (déductive) qui sert à exprimer en anglais une notion de futurité liée à évènement qui ne saurait manquer de se produire dans un avenir proche. Selon nous, en contexte énonciatif et discursif, ce marqueur de modalité permet d'établir et de projeter dans les esprits du lectorat-électeur que l'élection de Kamala Harris à la Vice-Présidence incarne aussi un évènement de genre et un accomplissement de destin de genre (et de race) inédits, marqués par des structures syntaxiques et lexicales que nous relevons dans les exemples (1), (2) et (4) : *the first female*, *the first woman TO + V* ; *the first + N Black American* ou *the first + N South Asian American*. L'ensemble de ces structures contribuent à imprégner les esprits des citoyens-lecteurs-électeurs de l'idée selon laquelle Kamala Harris est le symbole d'un évènement de genre et de l'accomplissement d'un destin de genre et de race inégalés, que aucune autre

⁹ Voir l'article de Amanda Hess, « The Triumphant Comeback of the Kamala Harris Meme », *The New York Times*, 23 juillet 2024.

¹⁰ Nous avons fait le choix de surligner en gras les marqueurs linguistiques qui attestent des notions explicitées dans l'intégralité de cet article.

personnalité publique féminine, n’a réussi à incarner avant elle¹¹. Nous présentons un relevé synthétique de structures syntaxiques et lexicales révélatrices d’un événement et d’un destin de genre incarnés par Kamala Harris dans le corpus de presse écrite sous forme de tableau synthétique :

(A)

Déterminants	Noms propres	Noms communs	Auxiliaires modaux	Génitif	Verbes	Adjectifs
<i>the, any</i>	<i>Kamala Harris, Harris, Mrs. Harris</i>	<i>country, female, Vice president, woman, woman of color, history, U.S. history, leadership</i>	<i>will</i>	<i>'s</i>	<i>become, make, serve, rise, elect</i>	<i>Numéral first Qualificatif high</i>

(B)

Adverbes	Prépositions	Particules infinitives	Conjonctions	Comparatifs de supériorité	Adjectifs substantivés
<i>ever</i>	<i>of, in, before</i>	<i>to</i>	<i>and, as</i>	<i>-ER, than</i>	<i>Black American, South Asian American</i>

Figure 3. Présentation synthétique de structures syntaxiques et lexicales non-exhaustives, révélatrices de l’évènement de genre et du destin de genre incarnés par Kamala Harris dans le corpus de presse écrite (2020-2022).

Les éléments listés dans le tableau que nous retrouvons dans les exemples (1), (2) et (4) viennent poser, caractériser et renforcer la valeur sensationnelle, inédite de la nomination puis de l’élection officielle de Kamala Harris au pouvoir, « Harris est sur le point de devenir la première femme Vice-Présidente du pays », « Kamala Harris makes history », « Kamala Harris marque l’histoire ». Il en résulte que l’ensemble de l’agencement syntaxique, de la distribution des marqueurs mentionnés et de leur valeur sémantique utilisé dans le discours médiatique contribue à construire et à ériger, à la fois, l’élection et Kamala Harris elle-même en un événement à la fois de genre et politique, qui se distinguent de tout autre événement par la valeur de sur-commentaire de la presse. Par conséquent, ces deux événements sont présentés et potentiellement perçus par les citoyens-lecteurs-électeurs comme dépassant le seuil symbolique de l’histoire sociale et politique américaine. Dans l’exemple (3), Kamala Harris tend aussi à représenter un symbole qui accomplit un véritable destin de genre, au regard de l’histoire politique américaine, de l’histoire des femmes et de l’histoire des minorités, dans toute leur diversité. Ce destin de genre est mis en exergue sur le plan grammatical par l’emploi du *Present Perfect* (domaine de l’aspect). L’une des valeurs et l’une des fonctions fondamentales du *Present Perfect* est qu’il permet d’établir un lien mental entre un moment ou une action qui a débuté dans le passé dont la valeur actuelle et/ou les répercussions peuvent se percevoir ou se ressentir dans le présent, au moment où l’énonciateur s’exprime. On peut ainsi parler de la valeur de bilan, ayant presque ici une valeur instantanée de « scoops ». L’élection de Harris (« *Ms. Harris HAS + V p.passé RISEN* ») est en effet un fait posé, validé en discours, qui a une valeur concrète dans le réel mais dont la valeur inédite est ravivée, réactualisée dans le présent afin de mieux en souligner la « pertinence actuelle » (Lapaire & Rotgé 2004 : 149) « *in the country’s leadership* » « dans la direction actuelle du pays » et la valeur sensationnelle induite par ce syntagme nominal, qui dépasse un seuil symbolique, jamais atteint. On note aussi dans cet exemple que l’usage et l’agencement syntaxique de certains marqueurs comme l’adjectif qualificatif *HIGH* suffixé par la désinence comparative *-ER + than + any* (marquant une supériorité comparative) + N *woman*, l’adverbe *ever*, la préposition *before* et le pronom complément *her* « *than any woman ever before her* », « que n’importe quelle femme avant

¹¹ Les notions d’incarnation d’un événement de genre et d’un destin de genre ont également été attribuées par la presse et les médias américains à la candidate démocrate Hillary Clinton face au candidat républicain Donald Trump lors des présidentielles américaines 2016.

elle » participent à caractériser, à amplifier la dimension sensationnelle, inédite de l'évènement de genre et de l'accomplissement d'un destin de genre que Kamala Harris semble représenter et par lesquels elle se distingue des autres candidats en discours et dans la société américaine.

Pourtant, la candidate suscite aussi une hostilité générale, qui est selon nous, symptomatique de la notion de double-contrainte qui affectent principalement les politiciennes (Lakoff 2000), (Lakoff 2004 [1975] : 88 ; Tannen 2017 : 142, in Wong 2019).

2.2. Le destin et l'évènement de genre écornés par la notion de double-contrainte dans le corpus

Horn-Sheeler & Vasby-Anderson (2017) montrent que les femmes politiques sont forcées d'affirmer une « identité compétitive » (2017 : 6) pour espérer égaler la « légitimité » politique conférée aux hommes, souvent intériorisée et conçue comme telle par les citoyens-électeurs. Ces chercheuses semblent donc souligner l'enjeu de la double-contrainte (de l'anglais *double bind*) pour les politiciennes aux États-Unis et en Europe dans nos sociétés actuelles. Par le passé, des linguistes américaines (Lakoff 2000), (Lakoff 2004 [1975] : 88 ; Tannen 2017 : 142) la définissent dans leurs travaux de la façon suivante : « THE DAMNED-IF-YOU-DO, DAMNED-IF-YOU-DON'T PARADOX FACING WOMEN LEADERS ». Robin Lakoff (2000, 2004 [1975]) et Deborah Tannen (2017) ont en effet montré que lorsque les femmes acquièrent un rôle politique, elles doivent très souvent négocier leur statut social et ainsi trouver un équilibre entre adopter, une image de pouvoir (une image qui est typiquement associée aux hommes) et l'image socialement assignée et attendue de la féminité pour être crédible et digne dans leur rôle, leur fonction de dirigeant d'un pays, ce que Kerbrat-Orecchioni (2010) conçoit en termes de comportement « politique » (2010 : 40). Cependant, un dilemme émerge, particulièrement en contexte politique ou électoral : si les politiciennes sont trop polies elles risquent d'apparaître comme insuffisamment offensives, mais si elles sont trop offensives elles risquent d'apparaître impolies. Le dilemme prend une ampleur plus importante en politique puisque l'un des enjeux centraux est d'accéder au pouvoir, voire de gagner une élection. Par conséquent, à cette fin, les femmes politiques sont invitées à laisser de côté certains traits idéalisés qui ont longtemps été associés au « féminin » tels que la « politesse excessive », la « douceur », « l'innocence », la « fragilité » ou « l'émotivité », au risque d'apparaître « ostensiblement impolies », « compétitives », « arrogantes », « féroces », « froides » et « dominantes » (Winter 2010 : 595 ; Dolan 2014 : 98-99). Le politicien est plutôt valorisé par sa posture engagée dans la fonction politique qu'il doit incarner et assurer, s'il ne commet pas d'outrances et ne verse pas dans l'arrogance tandis que la politicienne risque la sanction en apparaissant plus dure et plus agressive qu'elle ne l'est réellement.

La double-contrainte peut donc s'apparenter à une sorte de sanction sociale qui, sur le plan linguistique, peut prendre la forme de dénominations stigmatisantes ou insultantes.

2.3. La matérialisation de la double-contrainte dans le corpus : le stigmatisme ou l'insulte

Goffman conçoit le stigmatisme de la façon suivante : « [...] an attribute that is deeply discrediting [and which] can confirm the unusualness of another » (Goffman 1990 [1963] : 13). Le stigmatisme, comme l'insulte, sont des processus profondément sociaux qui portent préjudice à un individu. Un trait négatif est attribué, assigné à une personne. Le stigmatisme renvoie à une notion « d'étrangeté » (*unusualness*), à quelque chose qui est à la fois autre et inhabituel. Goffman ajoute : « [...] an attribute that makes [the stranger] different from others in the category of persons available for him to be, and of a less desirable kind [...] » (1990 [1963] : 12). La stigmatisation revêt un caractère ostentatoire car elle peut être acceptée ou soulignée par l'usage de termes faussement humoristiques, dont l'intention est de se moquer, voire de

dénoncer car l'individu stigmatisé est précisément anormal ou inhabituel. Selon Lavergne et Lagorgette (2016), l'insulte est un « énoncé d'émotion », souvent exclamatif et l'expression d'un cri du cœur qui a pour finalité de disqualifier et porter atteinte à autrui » (2016 : 192). Selon Vincent & Bernard Barbeau (2012), l'insulte est aussi un acte de langage « réactif » « qui relève de la violence verbale » (2012 : 4), souvent déclenchée par un discours (un comportement, une croyance, une vision ou opinion) à propos duquel est exprimé un désaccord ou un jugement de valeur négative. L'insulte est souvent un terme métaphorique, métonymique, ou encore hyperbolique, « associant souvent la personne visée à des animaux connotés négativement ou à des objets ou substances perçus comme dégoutants ou qui apeurent » (Laforest & Vincent 2004). Le stigmatisme ou l'insulte sont des actes sociaux intentionnels, réalisés en vue de se moquer, de dévaloriser, de dénoncer ou de dénigrer car l'individu stigmatisé ou insulté est précisément anormal ou inhabituel. Ce qui distingue le stigmatisme de l'insulte est qu'elle est considérée comme un acte interactionnel de présentation de soi, voire de *performed self* (Goffman 1959 : 252) qui implique une relation triangulaire : l'insulte qui renvoie à un ou plusieurs termes employés par l'insulteur, l'insulteur qui en insultant tend à afficher des émotions comme la colère, l'indignation, la révolte ou l'outrage et l'insulté qui est l'objet de l'insulte. En réalité, il apparaît que l'insulteur, détienne le pouvoir et se donne le droit de critiquer, d'insulter ou même de recommander (dire de ne pas ou plus faire) aux citoyens-électeurs de ne pas faire confiance à celui ou celle qu'il insulte. Outre transgresser les codes pragmatiques de la politesse (Brown & Levinson 1987) et la notion de « face » (Goffman 1959), Kerbrat-Orecchioni (1988) montre dans ses travaux que l'insulteur se place généralement en « position haute » (position dominante) par rapport à celui ou celle qu'il insulte, qui est alors placée en « position basse » (1988 : 185) (position de dominé) car il n'a pas nécessairement la possibilité de se défendre directement. Kerbrat-Orecchioni (1988) déclare à ce propos :

La notion de place renvoie à l'idée qu'au cours du déroulement d'une interaction les différents partenaires de l'échange peuvent se trouver positionnés en un lieu différent sur cet axe vertical invisible qui structure leur relation interpersonnelle. On dit alors que l'un d'entre eux se trouve occuper une position « haute » de « dominant », cependant que l'autre est mis en position « basse », de « dominé » (1988 : 185)

Kerbrat-Orecchioni (2010) conçoit également que l'insulte en politique est un « marqueur d'impolitesse négative » (2010 : 34) qui tend à déterminer ce rapport de places entre les candidats Trump vs. Harris. De plus, les propos stigmatisants ou insultants énoncés par Trump à propos de Harris le place, d'autant plus, en position haute parce qu'ils sont dotés d'une *force illocutoire directive* (2010 : 38) par lesquels Trump se donne le pouvoir et le droit de critiquer Harris afin d'induire une orientation précise dans la prise de décisions chez ceux qui l'écoutent : celle de ne pas lui accorder leur confiance ou de voter pour elle. En discours, Harris, absente, ne pouvant donc répondre directement à Trump, est ainsi placée en position « basse » (Orecchioni 1988 : 185) en et par le discours, induite par exemple par l'emploi de certains pronoms, noms ou adjectifs qualificatifs et par le cadre interactionnel. Cette dynamique discursive, tacitement interactionnelle et sociale parce qu'elle interfère dans les positionnements et rapports de place est renforcée par le contexte politique dans lequel ces insultes sont énoncées. Il est important de préciser que les rapports de place au cours d'une interaction, en particulier, en contexte politique sont négociables, interchangeable et peuvent, selon les cas, s'inverser entre les candidats.

Depuis son arrivée au pouvoir en 2020, il apparaît que Kamala Harris n'ait pu échapper à cette double-contrainte puisqu'elle fut nommée de façon stigmatisante et insultante tant par Donald Trump que la presse conservatrice.

2.4. La matérialisation linguistique de la double-contrainte par l'insulte, le stigma dans le domaine nominal

Le 8 octobre 2020, l'ancien président républicain Donald Trump qualifie la Vice-Présidente de *monstre* lors d'une interview sur la chaîne américaine *Fox Business* :

(5) **This monster**, everything **she says** or **has said** is a **lie**. *Fox Business* (08/10/2020).

Dans l'exemple (5) *this monster* est un nom dépréciatif, voire insultant, exclamatif monolexical pouvant être considéré comme un acte de langage¹² dépréciatif direct (Facchiolla 2017 : 5), ce que Facchiolla conçoit aussi comme une forme de « violence verbale fulgurante » (2017 : 5) dont la visée intentionnelle consiste à « disqualifier » ou « dominer » celui ou celle dont on parle. Cet acte de langage dépréciatif direct, bref, vocatif, à valeur d'insulte a une fonction *métadiscursive* (2017 : 7-8), autrement dit, de commentaire puisqu'elle décrit l'emploi d'autres substantifs dans le discours direct, le nom *monster* pour désigner et parler de Kamala Harris. On peut aussi parler d'*insulte référentielle* qui induit une relation triangulaire : Trump *l'insulteur* s'adresse non pas directement à *l'injuriée* Kamala Harris mais aux destinataires, l'auditoire, en position d'*injuriaire* (2017 : 7). Le trope de la *vilaine* est linguistiquement signifié et renforcé dans l'exemple (5) par le nom *monster* et le référent immédiat *this*, un déterminant démonstratif appartenant au domaine de la monstration, et porteur du morphème TH- à la valeur anaphorique¹³. Sur le plan stylistique et rhétorique, cette dénomination insultante se fonde aussi sur la figure de style de l'amplification, de l'hyperbole. Originellement l'amplification ou l'hyperbole consiste à « cumuler un ensemble de termes ayant la même fonction dans un énoncé pour créer un effet intentionnellement excessif, voire incongru, visant à exagérer l'expression de la réalité afin de produire une forte impression » (Larousse, 2024). Le nom *monster* qualifie et associe métaphoriquement Kamala Harris à un élément déprécié, « reconnu comme tel dans le monde social » (Lagorgette 2004 : 125). Selon le dictionnaire *Cambridge English Dictionary*, le terme *monster* se définit comme « toute créature imaginaire effrayante, en particulier de grande taille et étrange, une personne très cruelle »¹⁴, *Cambridge English Dictionary*, 2024, version en ligne. On note ici que le contexte énonciatif immédiat (les mots les plus proches du terme étudié) et le contexte énonciatif plus large (les mots les plus éloignés du terme étudié) permet d'expliquer comment un terme prend une valeur émotionnelle singulière pour les allocutaires qui reçoivent ce discours. En contexte énonciatif, ce terme insultant de type *ontotype* car lié à l'essence humaine de Kamala Harris semble utilisé comme une « arme rhétorique », qui en contexte est liée au N *lie* (« un mensonge ») qui la réifie, la représente et la projette symboliquement dans le trope de la *vilaine*. D'après le dictionnaire, *Oxford English Dictionary*, cette notion littéraire se définit à l'origine comme « une rustique de basse naissance à l'esprit bas ; une femme aux idées ou aux instincts ignobles ; une femme naturellement disposée à des actes bas ou criminels, ou profondément impliquée dans la commission de crimes honteux, un personnage féminin dans un livre, une pièce de théâtre, un film, etc. qui nuit à d'autres personnes, une femme qui est considérée comme mauvaise, nuisible, ou dangereuse » (*Oxford English Dictionary*, 2024, version en ligne). Dans le domaine de la fiction littéraire, une *vilaine* est un personnage souvent décrit comme « méchant »,

¹² La notion d'acte de langage est empruntée au philosophe du langage américain John Langshaw Austin (1962).

¹³ En linguistique, le morphème TH- appartient généralement au domaine de la monstration (le fait de montrer) et renvoie à la désignation d'un référent. Le sujet parlant capte l'attention du sujet écoutant et oriente son intérêt sur un élément particulier. Ce double processus engage la perception et la cognition : le champ d'attention, initialement dispersé, est resserré pour se concentrer sur un seul élément. L'élément désigné se détache du reste (Lapaire & Rotgé, 2004 : 54).

¹⁴ Nous avons fait le choix de traduire en français l'intégralité des notions définies par les dictionnaires *Cambridge English Dictionary* (CED) et *Oxford English Dictionary* (OED) afin d'éviter toutes confusions entre le français et l'anglais.

« maléfique », « cruel » dont les personnages antagonistes, souvent héroïques, doivent se méfier. Traditionnellement, la *vilaine* peut finir vaincue ou punie par un châtement comme une chute ou un destin tragique ou fatal.

Sur le plan rhétorique et interactionnel, ce déictique permet d’orienter l’attention des téléspectateurs sur les éléments désignés implicitement. *This* ou le pronom *she* sont des formes d’adresse de troisième personne dont Trump privilégie le fonctionnement déictique¹⁵ pour désigner le *monstre Kamala Harris* afin d’argumenter et convaincre les électeurs qui le regardent et auxquels il adresse ses arguments qu’elle est peu fiable, redoutable, voire dangereuse. Chaque (télé)spectateur témoin est invité à « regarder et à juger cette personne » (Truan 2021 : 2) en créant une communauté de regard et d’appréciation sur celle-ci. Il devient facile d’incriminer la cible en prenant à témoin les téléspectateurs (2021 : 5). La troisième personne est grammaticalement celle de la référence partagée entre locuteur-interlocuteur. Kamala Harris, désignée par *this monster* est placée implicitement dans « le champ commun d’attention du locuteur et de ses auditeurs » (2021 : 3). Cela contribue à établir une forme d’interaction et de complicité implicites entre Trump et l’auditoire pour aboutir sur un accord partagé. Ces formes d’adresse sont instrumentales dans la construction de rapports de pouvoir politique et d’interaction car elles peuvent être choisies pour (i) déshumaniser ; (ii) créer une distance pseudo-objectivante permettant d’insulter, de bousculer (sans risquer la sanction sociale qui accompagne les coups et blessures) ; (iii) instituer de manière factice un univers de perceptions, d’appréciations et de complicités partagées avec l’auditoire et plus largement avec l’électorat (Truan, 2021 : 3-5). Par conséquent, l’interlocuteur ou celui dont on parle cesse d’être un sujet avec lequel on échange face à face pour devenir l’« objet » de remarques négatives qu’on énonce à propos de lui. Ceci revient à affronter, dominer, délocuter, exclure, ou rabaisser. Ainsi, regarder, juger une personne ensemble crée une solidarité objective, distancée et consensuelle : « puisque nous avons la même personne en tête, vous et moi, devons probablement voir la même chose », « c’est un monstre », « elle ment ». Ces armes rhétoriques se rapprochent aussi de *scare tactics* (Walton 2000 : 11) qui induisent, et imprègnent les imaginaires collectifs de sentiments, de émotions et de perceptions collectives fortes et négatives, comme la méfiance, l’insécurité, la peur, l’effroi ou le danger. Ces procédés reposent aussi sur du *scaremongering* (la création d’une narration effrayante ou suscitant le doute chez un auditoire) (Walton 2000 : 11) ou du *fearmongering* (volonté d’effrayer un auditoire) (Amet, 2024 : 61). Cet énoncé décrit la personne délocutée Kamala Harris qui est formellement absente de l’interview. Cette technique rhétorique qui est utilisée en interaction renforce le trope fictif de la *vilaine Harris*. Selon *Le Dictionnaire de la Langue Française, Le Robert* (2024), la délocution renvoie à « l’action de parler de quelqu’un en évoquant ses caractéristiques, ses actions ou ses propos ». Contrairement à la locution, qui consiste « à parler directement à une personne », la délocution implique, selon ce même dictionnaire « une certaine distance entre le locuteur et la personne dont il parle, puisqu’elle n’est pas directement impliquée dans la locution. La délocution désigne donc l’évocation d’un tiers dans un discours, sans que celui-ci soit présent ou interlocuteur » (*Le Dictionnaire de la Langue Française, Le Robert*, version de 2024). Le renvoi pronominal à une personne, ici, *She* pour désigner formellement Kamala

¹⁵ Bien que tous les linguistes ne s’entendent pas sur le périmètre précis de ces désignations, nous parlons d’emploi anaphorique de *this* ou de *she* quand la forme pronominale renvoie à un actant déjà nommé et identifié dans le discours, glosable par « ceux dont je viens de parler et que vous et moi identifions dans l’instant. » Nous parlons d’emploi déictique lorsque *this* renvoie à un actant physiquement absent ou verbalement désigné dans la situation d’énonciation, comme distinct de *I* et *you* (tierce personne se distinguant des personnes interlocutives). Dans la parole ordinaire, il est peu courtois de renvoyer à une tierce personne présente par *this* ou *she* (on utilise normalement son nom ou prénom). En interaction, ce renvoi peut même être accompagné d’un geste déictique (des mains, du menton, du regard), qui confirme qu’on ne situe pas ici dans une logique d’anaphore simple mais de désignation à la fois directe et distancée d’une personne.

Harris produit alors un effet réifiant et déshumanisant : l'être humain auquel on fait référence est traité comme un objet d'attention/de discours, non comme une personne. La troisième personne délocutée devient ce que Benveniste (1966) appelle une *non-personne* interlocutive¹⁶.

Ce processus énonciatif peut devenir une « arme grammaticale » (Truan 2021 : 2) redoutable si elle est maniée avec habileté puisqu'elle induit des effets dévalorisants de type « rabaissement », « déshumanisation », « exclusion » ou « domination ». Les deux derniers effets de sens¹⁷ sont une conséquence logique du fonctionnement de la troisième personne qui situe la chose ou l'être dont on parle hors du rapport interlocutif : « Je » (première personne) « te » (deuxième personne) parle de N (troisième personne, « elle » ou « il / lui ») qui ne prend pas directement part à notre échange langagier. Locuteur-interlocuteur tiennent au sens figuré cet *autre* sous leur coupe langagière. En réalité, Trump fait une assertion simple et directe sur Harris telle une stratégie argumentative : « *Everything she says or has said is a lie* » (« tout ce qu'elle dit ou a pu dire est un mensonge »). Sur le plan grammatical, on note l'emploi d'un présent simple : « *Everything she says is a lie* » (« Tout ce qu'elle dit est un mensonge ») de vérité générale qui, en discours, attribue explicitement à la personne et à la fonction politique de Kamala Harris, les valeurs du mensonge, de duperie, des défauts perçus, intériorisés et conçus comme des vérités incontestables par l'auditoire. On note aussi l'emploi du *Present Perfect HAVE* (aux) + -EN (participe passé) sur le V *say*, dont l'une des valeurs et l'une des fonctions fondamentales en anglais est « d'établir un lien chronologique, temporel entre le passé et le présent » (Lapaire & Rotgé 2004 : 149). L'évènement, bien que terminé sur le plan matériel (-EN) « *Everything she has said* », « Tout ce qu'elle a dit/déclaré » + « *is a lie* », « est un mensonge » est comme ravivé, réactualisé dans le présent et dans les esprits des allocutaires car il possède pour Trump, une pertinence actuelle dans le présent. Kamala Harris est ainsi réifiée et symboliquement projetée dans le trope de la vilaine méchante, cruelle qui symbolise le mensonge et le danger. Sur le plan argumentatif et rhétorique, ces structures grammaticales permettant à Trump d'argumenter ont aussi une incidence cognitive, voire émotionnelle sur les auditeurs. Sur le plan cognitif et émotionnel, ces structures permettent en effet à Trump d'induire en discours et dans les esprits collectifs des sentiments négatifs, notamment la méfiance, l'insécurité dont l'intention ultime est de susciter le doute ou d'effrayer une majeure partie de l'auditoire qui reçoit, conçoit, garde à l'esprit et intériorise ces états de fait comme des vérités.

(6) She is all but **deception**, she is a **ghost**, she is in a **coma**. *The New York Times* (23/12/2023).

L'exemple (6) illustre des propos tenus par Trump fin 2023 sur Harris, propos qui ont été repris dans le quotidien national américain *The New York Times*. Ces appellations nominales vocatives, brèves dépréciatives voire insultantes, exclamatives et monolexicales sont, comme dans l'exemple (5), des actes de langages dépréciatifs directs (Facchiolla 2017 : 5), considérés comme une forme de « violence verbale fulgurante » (2017 : 5) dont la visée intentionnelle (2017 : 5) consiste à principalement disqualifier, dénigrer celui ou celle dont on parle. Ces noms ont une fonction *métadiscursive* (2017 : 7-8), de commentaire puisqu'elle décrit l'emploi d'autres substantifs dans le discours direct. On retrouve de nouveau des *insultes référentielles* qui induisent un rapport triangulaire : Trump *l'insulteur* s'adresse non pas directement à

¹⁶ Dans la classe formelle des pronoms, ceux dits de 'troisième personne' sont entièrement différents de *je* et *tu*, par leur fonction et leur nature (Benveniste, 1966 : 256). En outre, cette "troisième personne" constitue ce qu'Émile Benveniste appelle la "non-personne" qui est exclue du cadre de l'énonciation (locuteur / destinataire) mais qui appartient tout de même à l'énoncé : il / elle est ce dont on parle (1966 : 266).

¹⁷ La notion d'effet de sens en analyse discours vient de Michel Pêcheux (1969) qui oppose le domaine des valeurs centrales, fondamentales, présentes dans la langue, aux différentes interprétations générées, en contexte, dans le discours. Ce concept permet la cohabitation d'effets interprétatifs divers, pouvant aller jusqu'à la contradiction, à partir d'une même forme et d'un même fonctionnement de base inscrit en langue.

l'*injuriee* Kamala Harris mais aux destinataires, l'auditoire, alors placé en position *d'injuriaire* (2017 : 7). Les divers noms associent métaphoriquement Kamala Harris à des sentiments ou à des éléments dépréciés comme la déception, un fantôme ou l'état de coma « reconnu comme tel dans le monde social » (Lagorgette 2004 : 125) et par lesquels elle apparaît déshumanisée, dépersonnalisée et plutôt décrite par Donald Trump comme une créature fictive, un personnage de fiction caricatural (Boulin & Levy 2018). Si l'on s'intéresse de près à la terminologie et à la dimension sémantique de ces noms et de ce syntagme nominal, le dictionnaire *Cambridge English Dictionary* définit le terme *deception* comme « le fait de cacher la vérité, en particulier pour obtenir un avantage » (*Cambridge English Dictionary* 2024) ; le terme *ghost* renvoie quant à lui à « l'esprit d'une personne décédée, parfois représenté sous la forme d'une image pâle, presque transparente, de cette personne, dont certains pensent qu'elle apparaît aux personnes vivantes » (*Cambridge English Dictionary* 2024) et le terme *coma* renvoie à un « état dans lequel une personne est inconsciente et ne peut être réveillée, état causé par des lésions cérébrales après un accident ou une maladie » (*Cambridge English Dictionary* 2024). Ces deux noms et ce syntagme nominal sont attribués métaphoriquement à Harris et sont associés au verbe copule BE (verbe d'états) « *She is all but deception* » (« elle n'est rien d'autre que/elle n'incarne rien d'autre que tromperie/duperie, »), « *she is a ghost* » (« c'est un fantôme »), « *she is in coma* » (« elle est dans le coma »). Sur le plan rhétorique, ces nominations tendent à produire un effet de martèlement¹⁸ notamment rhétorique, plutôt négatif, sur l'auditoire puisqu'elles posent, décrivent dans le réel des états d'être négatifs pouvant être potentiellement retenus, conçus et intériorisés comme des vérités incontestables par une partie de l'auditoire bien que celles-ci n'aient pas fait véritablement l'objet d'expertises scientifiques. Sur le plan sémantique, le nom *coma* est porteur d'une connotation négative et renvoie à l'idée selon laquelle Harris a un état de santé déficient qui la priverait de pouvoirs décisionnaires, répondant aux intérêts des citoyens américains. Le nom *ghost* renvoie quant à lui à l'idée et à une perception mentale d'invisibilité tandis que la Vice-présidente est supposée être une figure de premier plan en incarnant « l'autorité », la « fiabilité », la « confiance » (Dolan 2014 : 97 ; Winter 2010 : 598-599) sur la scène politique, des compétences qui sont aussi assignées et attendues de sa fonction de pouvoir. Ces dénominations brèves, utilisées comme de véritables stratégies argumentatives par Donald Trump, induisent aussi sur le plan cognitif des états et des perceptions collectives de défaillances physiques, psychiques et morales qui reposent de nouveau sur une narration et une argumentation effrayante, dont la finalité consiste à susciter des émotions fortes, semer le doute ou effrayer une majeure partie de l'auditoire (Walton 2000) qui reçoit, intériorise et conçoit ces idées comme telles. La description générale (cognitive, morale, psychique ou physique) faite par Donald Trump de Kamala Harris fait d'autant plus d'effets sur l'auditoire car elle peut contribuer à modifier leurs perceptions, leurs opinions ou leurs visions de départ de Kamala Harris, tout en lui soustrayant symboliquement dans et par le discours, sa condition d'être humain.

Au cours de son mandat, Kamala Harris a été également qualifiée de façon stigmatisante et insultante par la presse conservatrice américaine.

¹⁸ Le martèlement se définit comme l'action de faire des bruits ou de donner des coups répétés, semblables à des coups de marteau. Sur le plan rhétorique, le martèlement consiste à répéter des mots ou des propos de façon à ce que l'auditoire ne puisse véritablement les oublier.

2.5. La matérialisation linguistique de la double-contraainte par l'insulte, le stigma dans le domaine adjectival

En février 2024, la chaîne conservatrice *Fox News* estime que Harris « sert des salades de mots »¹⁹ lors d'une de ses allocutions publiques diffusées sur la chaîne d'information continue *NBCNews*²⁰ sur les relations diplomatiques complexes entre les États-Unis et la Chine et des conséquences géopolitiques potentielles du conflit entre ces puissances mondiales. Originellement, l'expression « raconter des salades » est une expression populaire, datant du XIX^e siècle, très répandue dans la langue française, qui est littéralement liée au développement de la culture de la salade composée de légumes ou végétaux variés, mais qui au sens figuré signifie « raconter des histoires ou dire des mensonges dans une version un peu sophistiquée, pas simplement basique » (Larousse 2024). Dans deux articles publiés en ligne par les journalistes Lindsay Kormick en 2023 et Gabriel Hays en 2024 pour *Fox News*, on peut lire et relever :

(7) **Kamala Harris 'culture' word salad** stumps Twitter users: 'Emptiest human being alive': The vice president has frequently delivered confusing statements while appearing in public. *Fox News* (06/07/2023).

(8) Harris mocked for **new word salad**, saying spy balloon 'not helpful' for U.S.-China relations: '**Master of words**' *Fox News* (16/02/2024).

Ces exemples illustrent le niveau méta discursif du langage, que Moirand (2018) nomme « le dire sur le dire » (2018 : 177) : la façon dont un événement historique, culturel ou politique est raconté, qualifié, nommé, communiqué ou médiatisé. On note que les titres des articles de presse comportent l'expression *word salad* qui participe à de nouveau réifier et à projeter Kamala Harris dans le trope de la *vilaine*. Dans ces énoncés brefs, *la vilaine Harris* est dotée de traits psychosociaux cristallisés comme la fourberie, la confusion, le mensonge ou la mythomanie. Les nominations stigmatisantes, *Kamala Harris 'culture' word salad* ou *Master of words* ont une incidence sur le système cognitif et sur les imaginaires collectifs du lectorat puisqu'elles peuvent contribuer à imprégner des sentiments, à susciter des émotions et des perceptions collectives fortes plutôt négatives comme la méfiance, le doute ou le danger. Ces énoncés de presse brefs péjoratifs par lesquels Kamala Harris est nommée, stigmatisée et catégorisée par la presse américaine conservatrice la cristallisent, en particulier, dans le trope d'une *vilaine menteuse*. Par conséquent, ils participent à ternir, à étriller sa réputation publique, son image de femme et à infléchir sa *crédibilité politique* (Truan 2021 : 2) car ils entrent en contradiction avec la fonction, l'image de pouvoir et de vertu morale assignées et attendues de sa fonction politique de femme d'État. En somme, si l'on traduit en français les énoncés (7) « *Kamala Harris 'culture' word salad (...)* *The vice president has frequently delivered confusing statements while appearing in public* », « Kamala Harris incarne la culture des salades de mots », « La Vice-Présidente a souvent fait des déclarations confuses lors ses apparitions publiques » puis (8) « *Harris mocked for new word salad* », « Harris, moquée pour sa nouvelle salade de mots » ; « *[Kamala Harris] 'Master of words'* », « *[Kamala Harris]*, la

¹⁹ À peine arrivé au pouvoir en mars 2021, le Président Biden avait confié à Kamala Harris la responsabilité de gérer le dossier sensible de l'immigration des populations d'Amérique centrale vers la frontière entre États-Unis et le Mexique. En juin 2021, en visite officielle au Guatemala, elle s'est attirée les foudres générales, y compris de l'aile gauche du parti démocrate, par sa ferme injonction, '*do not come, do not come*' (« Ne venez pas, ne venez pas »), perçue comme des « joutes verbales » et « des salades » publiques adressées aux migrants, incités à rester vivre dans leur pays d'origine. Les Républicains, dont Trump, la surnomment alors « la tsarine de la frontière », une façon de la rendre responsable de la crise.

²⁰ *NBC News* est une chaîne d'informations qui diffuse de nombreux talks-shows nationaux populaires aux États-Unis.

maitresse des salades de mots » par extension métaphorique, l'expression « raconter des salades » revient à faire un mélange d'imprécisions, de mensonges et d'histoires confuses. Or, dans les sociétés et les imaginaires collectifs, il est généralement attendu de toute personnalité politique qui accède aux plus hautes marches du pouvoir qu'elle se montre « honnête », « fiable », « digne de confiance », « forte », « rassurante » et « intègre » (Dolan 2014 : 97-99, Winter 2010 : 599) envers les citoyens afin de pérenniser sa légitimité, sa crédibilité humaine et politique.

Le stigmatisme et/ou l'insulte traduisent une polarité : d'une part, le signe d'une tension contradictoire menant à une dégradation, à une décrédibilisation générales de Kamala Harris ; d'autre part, d'un phénomène expressif qui favorise et maintient sa visibilité dans la société américaine. Pour nous, le facteur de la visibilité constitue une forme de pouvoir et de puissance qui dépasse la sphère politico-médiatique. Au-delà du contexte énonciatif, politique ou social dans lequel le stigmatisme ou l'insulte « sont mises en acte » (Kray *et al.* 2018 : 1) donc prononcés, ceux-ci peuvent prendre une nouvelle signification (Paveau 2019 : 115) par un phénomène de réappropriation (Butler 2004 [1997] : 38-39) et de resignification (Husson 2017 : 156) par l'objet-cible ou un tiers, produisant de façon abstraite ou concrète, un effet réparateur (Paveau 2019 : 112) sur la personne-objet-cible ou sur la fonction dont elle est investie.

3. Le retournement du stigmatisme et de l'insulte par un processus de réappropriation et de resignification

Goffman conçoit la notion de retournement du stigmatisme (1974 : 11) comme une correction identifiée comme un masquage du terme stigmatisant. Selon lui, la correction du stigmatisme est une tactique de gestion sociale des relations et non un acte politique de résistance à l'assignation identitaire. Goffman n'envisage donc pas de cas de retournement ou de réappropriation du stigmatisme par la personne cible. La réappropriation du stigmatisme et de l'insulte est un phénomène sociolinguistique qui historiquement est apparu dans les années 1970-1980, lors des émeutes de Stonewall²¹ à New-York. La philosophe américaine Judith Butler rapproche ce phénomène d'une blessure linguistique (Butler 2004 [1997] : 34) souvent associée aux groupes minoritaires, pouvant devenir un véritable acte de langage et un puissant outil de lutte politique permettant de retrouver une puissance *d'agir linguistique (a linguistic agency)* (2004 [1997] : 34), de subvertir l'ordre social, la réputation ou la représentation des ou de la personne cible. Dans *Trouble dans le genre* (2005), *Le pouvoir des mots* (2004 [1997]) ou *Rassemblement* (2016), Butler conclut que la répétition, la réitération d'un terme injurieux permet de renvoyer ce dernier à son auteur en le détournant de sa cible ou de son intention première : se moquer, inférioriser, dénigrer. Il se produit ainsi un *renversement des effets* (Butler 2016 : 35) que Butler conçoit comme une « remise en scène [*restaging*] » (2016 : 35). Le terme originellement stigmatisant ou injurieux utilisé pour dévaloriser ou dénigrer voit sa valeur sémantique et sociale modifiées, reconfigurées, conférant à la personne insultée une visibilité et une puissance soudaines par la « survie linguistique » (2004 [1997] : 39) de l'injure ou du stigmatisme pouvant parfois conduire jusqu'à leur naturalisation dans l'espace public (2004 [1997] : 144). La réappropriation ou la resignification (2004 [1997] : 38) sont aussi des processus politiques car ils produisent des effets linguistiques qui affectent les positions, la réputation et les représentations des sujets-cibles dans la société, ce que Butler conçoit en termes d'agentivité

²¹ Dans la nuit du 28 juin 1969 eut lieu une descente de police dans le bar new-yorkais Stonewall Inn qui provoqua une émeute populaire et des violences à l'encontre de personnes homosexuelles ou jugées trop efféminées. Cet événement marque le début de la lutte en faveur de l'égalité de droits des individus, quelle que soit leur orientation sexuelle.

(agency) (Butler 2016 : 34). Ces phénomènes dépassent donc l'univers lexical pour parfois glisser vers des univers discursifs numériques, qui incluent des signes et des images. Ces phénomènes sont resignifiés sur le plan sémantico-pragmatique et prennent des formes discursives (linguistiques) variées et pluri sémiotiques. Paveau (2019) a établi un dispositif de resignification : « la resignification est une pratique langagière, linguistique et matérielle de réponse (car publiée par un média et partageable entre acteurs sociaux) car il se fonde sur :

- (i) l'usage des mots pour répondre à un énoncé blessant (critère pragmatique)
- (ii) une recontextualisation simple (critère énonciatif), qui redéploie ou retourne l'énoncé blessant
- (iii) dans un contexte alternatif (critère sémantico-axiologique)
- (iv) l'usage nouveau étant accepté collectivement (critère discursif)
- (v) et produisant une réparation (critère socio sémantique)
- (vi) une résistance (critère pragmatico-politique) (Paveau 2019 : 122).

Notre constat est que la réappropriation des stigmates ou des insultes dont K. Harris est l'objet s'opère par une transposition sémiotique (Jakobson 1959 : 233 ; O'Halloran & Tan & Wignell 2016 : 200) qui interagit avec le principe d'iconisation du discours (Paveau 2021 : 5844) favorisant ainsi son importante visibilité dans la société américaine.

3.1. La (ré) appropriation du stigmaté et de l'insulte par le phénomène de transposition sémiotique qui iconise le discours

Roman Jakobson fut l'un des premiers linguistes à évoquer le phénomène de transposition sémiotique (1959 : 233) qui peut, selon lui, être de plusieurs ordres : (i) *intra-lingual* (un processus qui consiste à rester à l'intérieur de la même langue mais de reformuler), (ii) *inter-lingual* (un processus qui consiste à se diriger vers une autre langue), (iii) *inter-sémiotique* (un processus qui consiste à changer de modalité expressive). Il s'agit ainsi de s'engager à respecter les contenus, mais de procéder à une *resémiotisation* (O'Halloran, Tan & Wignell, 2016 : 200) qui consiste à ajuster, à modifier ou à diversifier la sémiologie première. Selon Jean-Rémi Lapaire, « la capacité à resémiotiser est constitutive de la cognition et de l'expression humaines. Un récit oral (profane, religieux) peut alors devenir un texte écrit, qui à son tour peut être resémiotisé en peinture, en ballet, en composition musicale » (2020 : 46). Ce processus de transposition (« traduction intersémiotique » chez Jakobson) s'accompagne nécessairement d'une réinterprétation de l'objet culturel premier, dans le triple sens explicité : cognitif (comprendre autrement), performatif (exécuter autrement) et traductologique (communiquer avec d'autres signes). Le résultat favorise « une meilleure compréhension de textes car engagée, active et visible » (2020 : 46-47).

Le processus de transposition sémiotique et le principe d'iconisation du discours partagent des points communs car ils jouent un rôle important dans la production, l'accès, la compréhension ou la réappropriation du sens de la langue, de textes ou d'énoncés par l'image.

3.1.1. Le processus d'iconisation du discours

Comme déjà évoqué, Paveau (2021) conçoit le processus d'iconisation du discours comme « un processus de production de sens dans lequel l'image joue un rôle important, voire dominant, car elle pilote le sens des énoncés, dans le cadre d'une énonciation matérielle visuelle nativement numérique » (2021 : 5844). Il s'agit d'une interaction entre le texte et l'image où le texte est vu et perçu par ceux qui le regardent parce qu'il se compose d'éléments à la fois formellement écrits et illustrés. Ce qui est écrit ou dit peut donc passer du « canal oral » ou « canal visuel » (Klinkenberg 2020 : 3). Le tweet, la vignette ou le mème semblent avoir une

place notable dans le processus d'iconisation, constituant un segment signifiant qui s'intègre à la syntaxe des *technodiscours* (Paveau 2014 : 9). L'usage de la vignette, du mème ou du tweet est donc essentiellement expressif et visuel : il permet d'exprimer des émotions, notamment par l'image, avec une dimension souvent réactionnelle plus ou moins forte, presque manichéenne : pro ou anti. Pourtant, l'une ou l'autre des positions tend à tout de même pérenniser la visibilité de la personne-objet-cible.

Le tweet, le mème ou la vignette sont des supports, des matériaux visuels qui illustrent le processus d'iconisation du discours.

3.1.2. Le cas de la vignette

Une vignette se compose généralement d'une image incrustée de texte. Ce support illustre ainsi une interdépendance des deux ordres sémiotiques : la vignette perd son autonomie en tant qu'image. Le sens n'est produit que dans un ordre verbo-iconique unique. Les ordres sémiotiques ne se confondent pas, fonctionnent ensemble, sans distinction possible. Le genre de la vignette est donc un élément discursif doublement composite, la vignette en soi étant déjà le produit d'une co-constitution verbale et commerciale, constituée d'une image incrustée de texte que l'on appose sur un objet, un vêtement de la vie courante. Puisqu'une image entre dans la constitution du genre de la vignette, il est question de *technographisme*, défini par Paveau (2021) comme « une production sémiotique associant texte, technologie et image dans un composite multimédiatique natif d'internet, produit par outils et gestes technodiscursifs et entré dans les normes des discours numériques natifs » (Paveau 2021 : 5850). Selon Paveau « Le genre de la vignette constitue pleinement un élément d'écriture numérique, et qu'il appartient au technodiscours » (2021 : 5844). Une vignette peut se définir comme une articulation entre une image, des éléments verbaux et une technologie logicielle (le technographisme). Pour nous, la vignette contribue à l'iconisation énonciative du discours, dans le cadre du tournant iconique de l'écriture numérique native avec des éléments syntaxiques énoncés, transfigurés, diffusés et partagés par les citoyens-électeurs-internautes.

3.1.3. Le mème (politique)

Le mème est « un élément de contenu, sous forme d'une image, une vidéo, un texte principalement caractérisé par sa nature humoristique ou sarcastique » (Huntington 2014 : 2). Le mème est aussi « un élément verbal ou un phénomène repris et décliné en masse sur Internet. Il prend souvent la forme d'une photo avec ou sans légende, d'une vidéo, d'une phrase, d'un mot, d'un gif animé, d'une vignette, d'un son, d'un personnage fictif ou réel ou d'une communauté » (Gunthert 2014 : 9). Kamala Harris est représentée par des mèmes fondamentalement *politiques* (Lehman *et al.* 2016 : 162-163). Il s'agit d'une « forme moderne d'activisme en ligne, qui sert à faire état d'une opinion, à participer au débat normatif sur comment le monde devrait fonctionner, et sur la meilleure façon d'atteindre cet idéal » (2016 : 162-163). Les mèmes politiques répondent à divers objectifs, humoristiques ou satiriques. Ils abordent des questions politiques en reprenant et répétant une image donnée, en employant un ton satirique, ironique, pouvant déborder dans le cynisme et la dénonciation. Ils peuvent également être le fruit de l'équipe de communication d'un parti politique ou d'un candidat/élu afin de favoriser un mode d'expression et des discussions publiques. Ils sont faciles d'accès au grand public et permettent de communiquer une opinion politique personnelle ou de se positionner pour ou contre une situation faisant l'objet d'un débat public. Ces mèmes n'ont pas toujours un objectif humoristique. Si les deux ordres sémiotiques, verbaux et iconiques coexistent, s'articulent jusqu'à ne plus être identifiables, l'ordre iconique prend le pas sur l'ordre verbal : les images, imbriquées dans la discursivité produisent des effets de sens plus immédiats que les composants verbaux car elles sont prises dans un régime de visibilité plus efficace que le verbal. On peut

alors parler du principe d'iconisation du discours (Paveau 2021 : 5844). Les dénominations stigmatisantes et insultantes, *monster*, *Komala*, *Kamala's Words Salad* ont été transfigurées sous forme de vignettes, de mèmes et de tweets sur *Amazon*, *Pinterest*, *Redbubble* ou *Etsy* entre janvier et juillet 2024. Pour des raisons pratiques, les exemples sont présentés et insérés dans le texte sous forme de captures d'écran fixes.

Kamala Harris, qu'elle soit soutenue ou contestée, incarne la personne-objet-cible dans le processus d'iconisation du discours. Ceci contribue à pérenniser sa visibilité dans la société américaine.

3.2. L'iconisation du discours par le mème, le tweet ou la vignette, un enjeu de visibilité de la personne-objet-cible ?

3.2.1. Kamala Harris dépeinte en diable

L'iconisation de Kamala Harris apparaît dans un énoncé *scripto-iconique* (Klinkenberg 2020 : 12) fondé sur la combinaison [*Elle (pronom) quand elle est un monstre (Nom)+ vignette*]. Sur le plan syntaxique, il s'agit d'une relation prédicative, appositive entre le segment, *elle quand*, et l'image, en fonction d'apposition ici. Sur l'image identifiée, l'objet de la monstration, Kamala Harris, est illustrée en diable portant des cornes, une faucille et un marteau qui rappellent des symboles associés au parti communiste (fig. 2). Il apparaît que la modalité expressive est donc modifiée. La production sémiotico-verbale illustrée par des images sont à considérer comme des éléments iconiques à des fins des représentations négatives dont l'intention première consiste à se moquer, inférioriser, dévaloriser ou dénigrer. Ainsi, le nom commun insultant *monster* donné par Trump en 2020 a subi un phénomène de coconstruction verbo-iconique. L'image qui illustre explicitement Harris permet d'opérer un rapprochement, une déduction cognitive langage-image avec le terme *monster*. Le processus de resémiotisation s'opère par une transposition *intersémiotique* (un processus qui consiste à changer de modalité expressive) sous forme d'une vignette intégrée à des supports ordinaires populaires (t-shirt, cahiers, frigidaires, gourdes, etc.). En réalité, il s'agit de s'engager à respecter les contenus, tout en procédant à une *resémiotisation* qui s'accompagne d'une réinterprétation de l'objet culturel premier, dans un triple sens : cognitif (comprendre autrement), performatif (exécuter autrement) et traductologique (communiquer avec d'autres signes).



Figure 4. Kamala Harris, « le monstre », réinvesti, resémiotisé en vignette sur le site de vente en ligne *spreadshirt*, hébergé par le site *Etsy*.

Cette vignette dépeignant Kamala Harris en diable a été créée par le parti et les pro-républicains en 2020 pour se moquer, dénigrer et infléchir sa crédibilité publique, politique et son image générale. On remarque que l'image dépasse le domaine verbal en contribuant à construire, à représenter et à donner un sens, ici négatif (Dancygier & Vandeloette, 2017 : 565-566 ; Yus, 2019 : 105) de la personne objet-cible par une dimension visuelle et émotionnelle forte (Schneebeli, 2017 ; Klinkenberg, 2020) : contester ou protester. Néanmoins, au-delà de dégrader, l'image contribue aussi à produire un effet réparateur sur la cible, favorisé par le facteur d'une visibilité accrue sur des objets de consommation populaires, à disposition des consommateurs américains et internationaux, pro ou anti Kamala Harris.

3.2.2. *Komala Harris*

Le surnom faussement humoristique, sarcastique et satirique *Komala* se construit à partir d'une fusion nominale entre le N propre *Kamala* et le N commun *Coma*. Ce surnom qui attribue à Kamala Harris un état de santé déficient, a dépassé le domaine linguistique en pénétrant le domaine extralinguistique, notamment la sphère des réseaux sociaux et des plateformes sociales. Devenu viral, le surnom *Komala* a, par exemple, été transposé sous forme d'un *mème* (Jenkins 2014 : 443) sur *Pinterest*²² et sous forme d'un hashtag #*Komala*, qui a largement circulé sur *Twitter*²³. L'hashtag est un « dispositif technodiscursif » (Paveau 2019 : 112) considéré comme une véritable forme de discours numérique public qui révèle à la fois la dimension interactionnelle (sociale), expressive et digitale du langage, en permettant une interaction entre les internautes. En contexte politique, il arrive que l'hashtag ou le tweet soient mis au service d'une instrumentalisation diachronique du discours et de l'image d'une personne visée, et contribue à la persistance et à la transformation de discours ou fragments de discours dans le temps. L'hashtag *Komala* est un fait langagier discursivodigital qui réalise une « connexion rhétorique et technologique » (Cerja *et al.* 2023 : 3) accélérée et répétée qui la positionne dans le trope de la *vilaine* pour inciter, voire convaincre une partie de l'électorat américain à exprimer et à ressentir une hostilité publique. L'iconisation de Kamala Harris s'opère ainsi de nouveau par une image et un énoncé scripto-iconique récurrent basé sur la combinaison suivante : [*Elle (pronom) quand elle est dans le coma (nom qui traduit un état) + mème*]. Sur le plan syntaxique, la relation prédicative est appositive entre le segment, *elle quand*, et l'image. L'élément iconique est intégré à la syntaxe de la phrase technodiscursive. La *transposition sémiotique* est ici à la fois d'ordre *intra*lingual dans la mesure où nous restons à l'intérieur de la même langue, tout en reformulant, et *intersémiotique* (Jakobson 1959 : 233), un processus qui modifie la modalité expressive.

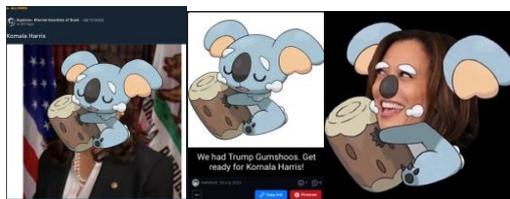


Figure 5. Exemple de mèmes « *Komala Harris* » sur *Twitter* et *Pinterest* entre 2020 et 2024.

Le mème, le tweet (fig. 5) incarnent de nouvelles formes de discours et d'interactions numériques, révélatrices d'une opinion ou d'une prise de position qui dépassent le domaine verbal (Schneebeli 2017 : 1) en jouant un rôle essentiel, à la fois, dans le mode de représentations et dans le processus d'accréditation ou au contraire de discréditation de la personne-cible Kamala Harris (Dancygier & Vandeloette 2017 : 565-566 ; Yus 2019 : 105), en particulier, par la diffusion de propos et d'images sarcastiques (fig.5 a, fig.5 b) « *Komala Harris* », « Nous avons Trump le détective privé, tenez-vous prêts pour *Komala Harris* » (fig. 5 c). Ceux-ci tendent à déshumaniser sa *personne* (Benveniste 1966 : 256) et à affaiblir sa *crédibilité politique* (Truan 2021 : 3) (fig.5 a, fig.5 b) tout en initiant massivement les interactions et les réactions entre internautes. Bien que ces images et ces termes attestent d'opinions et de représentations négatives, ils contribuent aussi à maintenir son importante visibilité dans la sphère numérique publique.

²² Fondé en 2010 aux États-Unis par Paul Sciarra, Evan Sharp et Ben Silberman, Pinterest est à la fois un réseau social et un site de partage de photos.

²³ Fondé en mars 2006 aux États-Unis par Jack Dorsey, Evan Williams, Biz Stone et Noah Glass, Twitter est un réseau social de microblogage populaire qui permet à un utilisateur d'envoyer gratuitement des messages appelés tweets. En octobre 2022, le milliardaire et l'homme d'affaires Elon Musk achète l'entreprise Twitter pour quarante-quatre milliards de dollars.

3.2.3. Kamala Harris et la reine des salades

L'iconisation par les mots *word salad*, *Salad Queen*, apparaît dans un schéma récurrent fondé sur la combinaison de l'énoncé [*Elle (pronom) quand elle raconte des salades (nom, qualificatif verbo-iconique) + même*]. Sur le plan syntaxique, la construction de la relation prédicative est appositive entre le segment, *elle quand* et l'image en fonction d'apposition. Kamala Harris et son image sont de nouveau intégrées à la syntaxe de la phrase technodiscursive : « Thank you for ordering word salad, a fun collection of confused or unintelligible mixture of fun random words in a collection : DVD rentals to your doorstep » (fig. 6.b), « Nous te remercions/nous vous remercions pour ta/pour votre commande de salade de mots, un mélange amusant de mots aléatoires, confus ou inintelligibles dans une collection : location de DVD à domicile » ; « and here is another salad for you » (« et voici une autre salade pour toi/pour vous ») ; « what the ...?! word salad », « Quoi la... salade de mots? » (fig. 6.c) ; [Kamala Harris] *Word Salad Specialist* », « [Kamala Harris], l'experte/la spécialiste de la salade de mots » (fig. 6.d) ou « *Kamala, a word salad Queen* », « Kamala, la reine de salades de mots » (fig. 7.a) ou « *Word Salad Harris* », « Harris, la salade de mots » (fig. 7.b). On note que le terme subit de nouveau un phénomène de transposition sémiotique de plusieurs ordres : *intralingual* (Jakobson 1959 : 233) car nous restons à l'intérieur de la même langue, tout en reformulant, *intersémiotique* (1959 : 233) car nous changeons de modalité expressive et *sémiotique-iconique* (1959 : 233), en particulier, sous forme de vignettes et de mèmes illustrés que les citoyens-internautes peuvent acheter, porter et coller sur des supports de la vie courante. Autant de choix possibles sont ainsi offerts aux citoyens-électeurs-consommateurs, qui simultanément favorisent la visibilité importante de la Vice-présidente.



Figure 6. Kamala Harris et le terme *word salad* réinvesti, resémiotisé en mèmes et vignettes, disponibles sur les sites de vente en ligne *Etsy* et *Redubbe*.



Figure 7. Les vignettes “*Kamala’s World Salad Queen*” et *Word Salad Harris*” accolées sur un T-shirt ou un mobilier ont été créées en 2024 par des pro-républicains contre la Vice-Présidente américaine. Ces produits sont vendus par *Amazon*.

Le *New York Times* (2024) décrit la présidentielle américaine de 2020 comme *The stickiest anti-Kamala memes of the 2020 election*²⁴ « Les mèmes anti-Kamala les plus collants des élections de 2020 ». Ce phénomène souligné dans et par les médias Américains engage une véritable réflexion : à qui le stigmatisme ou l’insulte sont-ils véritablement profitables ? Ce processus sémio-discursif, langagier (linguistique) et visuel (sémiotique) sous forme de vignettes, de mèmes (*politiques*) (Lehman *et al.* 2016 : 162-163) ou de tweets pro ou anti conduit Kamala Harris à tenir un rôle iconique : mise en scène iconiquement, elle devient un *énonciataire iconique*²⁵ (Klinkenberg 2020 : 21) dont l’image visible l’érige en *personnalité*

²⁴ Voir l’article de Amanda Hess, « The Triumphant Comeback of the Kamala Harris Meme », *The New York Times*, 23 juillet 2024.

²⁵ L’énonciataire est un terme utilisé en linguistique pour désigner la personne ou l’entité à qui s’adresse un énoncé, *e.g.* le destinataire d’un message verbal ou écrit. Il s’agit d’un concept clé dans l’étude de la communication et du langage. L’énonciataire peut être une personne spécifique, un groupe ou une entité abstraite. Le rôle de l’énonciataire est essentiel pour comprendre le sens et les implications d’un énoncé, car il influence sur la manière

iconique (2020 : 21) revalorisée et intégrée dans un « dispositif sémiotico-iconique-discursif-financier » (Paveau 2019 : 136) favorable à l'économie américaine, que la culture et la société américaines ne peuvent oublier.

Conclusion

Notre étude sur l'interaction entre l'iconisation du discours et la (ré) appropriation du stigmaté ou de l'insulte souligne l'enjeu des (modes) de représentation qui influent sur la visibilité de Kamala Harris depuis 2020. D'abord symbole d'un destin d'exception, très vite, sa personne, son image de femme et son image de politicienne sont écornées par le stigmaté et l'insulte dans la sphère politique et médiatique américaine à des fins de décrédibilisation générale. Notre analyse s'est proposée de montrer comment ces nominations stigmatisantes et insultantes sont dotées d'un pouvoir paradoxal : *fragiliser vs. réparer* (Paveau 2019 : 112). Cette dualité favorise, accroît et fait perdurer sa visibilité dans la société américaine par le phénomène de transposition sémiotique, tout en incarnant et en favorisant de nouvelles formes de discours et d'interactions textuelles et numériques très visuelles. Il apparaît que la vignette ou le mème sont aujourd'hui des constituants numériques imagés et langagiers à part entière inscrits dans la syntaxe de la phrase et font donc partie intégrante du dispositif d'énonciation visuel. Tous deux constituent une unité distinctive significative de l'écriture numérique, permettant différents types d'énonciation et de combinaison syntaxique. Les mots, la syntaxe, l'image forment ainsi un réseau de marqueurs interdépendants qui permettent à la fois de maintenir, de subvertir l'ordre social, d'attaquer, de dévaloriser, de discréditer, de défendre, d'accréditer et de valoriser. En effet, ces éléments langagiers et visuels interdépendants ont autant le pouvoir de fragiliser que de réparer, contribuant donc à une forme de réhabilitation des personnes-objets-cibles, de leur image ou de leur réputation dans la société. Le principe d'iconisation du discours peut contribuer à ces mêmes fins car il énonce en dépassant le cadre verbal pour piloter une multitude de représentations parvenant à marquer les mémoires, à imprégner les esprits collectifs de toute une société, en devenant parfois incontournables, populaires et iconiques. Ceci nous invite à élargir notre conception de l'énonciation, de l'analyse de discours et de l'interaction dans ses fonctions énonciatives, visuelles et idéationnelles. Bien que fragilisée par la critique et une chute de popularité, le 21 juillet 2024, à la suite du retrait du Président Biden de la présidentielle américaine 2024, Kamala Harris est officiellement entrée dans la course présidentielle pour remporter l'investiture face à Donald Trump. Bien que malmenée par les mots et les images, Kamala Harris a été plus que jamais visible dans l'arène politique et la culture populaire américaines. Le 5 novembre 2024, la Vice-présidente démocrate perd l'élection présidentielle américaine 2024. Si elle choisit de reconquérir la scène politique en 2028, connaîtra-t-elle un nouvel essor sans subir les frappes de certaines injonctions verbales, sociales transposées en images, prenant *in fine* un tournant iconique dans la société et la culture populaire américaine ? Le suspense reste entier.

Références bibliographiques

AMET, Aurélien, 2024, « Donald Trump et le discours de la peur : « Mise en scène d'une terrifiante immigration. Analyse du discours prononcé le 21 Juillet 2016 lors la Convention Nationale du Parti Républicain à Cleveland, Ohio », Revue ELIS, vol. 9 n°1, 60-79.

dont le contenu est interprété. L'énonciataire est souvent opposé à l'énonciateur, qui est la personne ou l'entité qui produit et émet l'énoncé.

- AUSTIN, Langshaw, John. 1970 [1962], *Quand dire c'est faire*, (traduction française), Paris, Le Seuil.
- BENVENISTE, Emile, 1966, *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, Paris, Gallimard.
- BOULIN, Myriam, LEVY, Elizabeth, 2018, « 'Only the Fake News Media and Trump enemies want me to stop using Social Media': La rhétorique populiste de Donald Trump sur Twitter ». *Études de stylistique anglaise*, vol. 1, n°13, 67-94.
- BRANAA, Jean-Eric, 2021, *Kamala Harris : L'Amérique du futur*, Paris, Nouveau Monde Éditions.
- BROWN, Penelope, LEVINSON, C, Stephen, 1987, *Politeness: Some universals in language usage*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BUISSON, Alexis, 2023, *Kamala Harris : l'Héritière* (Préface de Jean-Luc Hees), Paris, Éditions l'Archipel.
- BUTLER, Judith, 2004 [1997], *Le Pouvoir des mots. Politique du performatif*, Paris, Éditions Amsterdam.
- BUTLER, Judith, 2016, *Rassemblement : Pluralité, performativité et politique*, Paris, Fayard.
- CARRERE, Anaïs, 2021, *Contribution des "language and gender studies" à l'analyse du discours de femmes engagées : de la mise en perspective historique à la validation empirique*, thèse de doctorat, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III.
- CHARAUDEAU, Patrick. 2010. « Pour une interdisciplinarité « focalisée » dans les sciences humaines et sociales ». *Questions de communication*, vol. 1, n° 17, 195-222. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.385>.
- CERJA, Cecilia, NAVE, Nicole D, Winfrey, Kelly L, PALCZEWSKI, Catherine Helen, HAHNER, Leslie A, 2023, « Misogynoir and the public woman: analog and digital sexualization of women in public from the Civil War to the era of Kamala Harris », *Quarterly Journal of Speech*, vol. 1, n°110, 74-100.
<https://doi.org/10.1080/00335630.2023.2192262>
- DANCYGIER, Barbara, VANDELANOETTE, Lieven, 2018, « Internet Mêmes as Multimodal Constructions », *Cognitive Linguistics*, vol. 28, n°3, 565–598.
- DELBECQUE, Nicole, 2006, *Linguistique cognitive. Comprendre comment fonctionne le langage*. Seconde édition avec une préface de Jean-Rémi Lapaire, Bruxelles, De Boeck Duculot.
- DOLAN, Kathleen, 2014, « Gender Stereotypes, Candidate Evaluations, and Voting for Women Candidates: What Really Matters? », *Political Research Quarterly*, vol. 67, n°1, 96-107.
- FRACCHIOLA, Béatrice, 2017, « L'injure et l'insulte vus comme genres brefs, et leur mise en discours ». Colloque international *Le genre en bref. Son discours, sa grammaire, son énonciation*, Tokyo, Japon, 173-188.

- GOFFMAN, Erving, 1959, *The Presentation of Self in Everyday Life*, New York, Doubleday.
- GOFFMAN, Erving, 1974, *Les Rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens Commun ».
- GOFFMAN, Erving, 1990 [1963], *Stigma. Notes on the management of spoiled identity*, London, Penguin Books.
- GUNTHER, André, 2014, « L'image conversationnelle », *Études photographiques*, vol.1, n°31, 1-14.
- HORN-SHEELER Kristina, VASBY-ANDERSON, Karrin, 2017, *Woman President: Confronting Postfeminist Political Culture* (Reprint edition), United States of America, Texas, A&M University Press.
- HUNTINGTON, E, Heidi, 2013, « Subversive Memes: Internet Memes as a Form of Visual Rhetoric ». *AoIR Selected Papers of Internet Research*, vol.14, n° 3, 1-4.
- HUSSON, Anne Charlotte, 2017, « Les mots du genre. Activité métalinguistique folk et constitution d'un évènement polémique », thèse de doctorat, Université Paris-13.
- JAKOBSON, Roman, 1959, « On linguistic aspects of translation », R. BROWER (éd.), *On translation*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 232-239.
<https://doi.org/10.4159/harvard.9780674731615.c18>
- JENKINS, S, Eric, 2014, « The Modes of Visual Rhetoric: Circulating Memes as Expressions », *Quarterly Journal of Speech*, Vol. 100, n°4, 442-66.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, 1992, *Les interactions verbales*, vol. 3, Paris, Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, 2010, « *L'impolitesse en interaction : aperçus théoriques et étude de cas* », *Lexis Special, Impoliteness / Impolitesse*, 2, 35-60.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, 2011, *Conversations en présentiel et conversations en ligne : bilan comparatif*, in Christine DEVELOTTE, Richard KERN et Marie-Noëlle LAMY (Eds.) *Décrire la conversation en ligne, le face à face distanciel*, Lyon, ENS Éditions, 173-195.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, 2017, *Les Débats de l'entre-deux-tours des élections présidentielles françaises. Constantes et évolutions d'un genre*, Paris, L'Harmattan.
- KLINKENBERG, Jean-Marie, 2020, « *Pour une grammaire générale de la relation texte-image* », *Pratiques, Linguistique, Littérature, Didactique*, vol. 186, n°185/186, 1-49.
- KRAY Christin, A, & CARROLL, W. Tamar, & MANDALL, Hinda (Eds.), 2018, *Nasty Women and Bad Hombres: Gender and Race in the 2016 US Presidential Election*, the United States of America, Boydell & Brewer editions.

- KUNERT, Stéphanie, 2010, « Circulations-transformations. Le stéréotype et la norme re-signifiés : vers une théorie communicationnelle des processus de stéréotypie et de normativité », thèse de doctorat, université Paris Sorbonne, Celsa.
- LAFORST, Marty, VINCENT, Diane, 2004, « La qualification péjorative dans tous ses états », in Dominique LAGORGETTE et Pierre LARRIVEE (dir.), *Les insultes : approches sémantiques et pragmatiques*, *Langue Française*, n°144, 59-81.
- LAGORGETTE, Dominique, 2004, « Les insultes : approches sémantiques et pragmatiques », *Langue Française*, n°144, 105-123.
- LAKOFF, Robin, 2004 [1975], *Language and Woman's Place: Text and Commentaries*, Revised and expanded edition, United States of America, Oxford University Press.
- LAKOFF, Robin, 2000, *The Language War*, Berkeley, University of California Press.
- LAPAIRE, Jean-Rémi, 2020, « Méthodes et modèles de l'apprentissage des langues anciennes, vivantes et construites, hier et aujourd'hui », *Cahiers du SLSL*, Unil, Université de Lausanne, vol. 1, n°62, 41-66.
- LAPAIRE, Jean-Rémi, ROTGE, Wilfrid (dir.), 2004, *Réussir le Commentaire Grammatical de Textes CAPES-AGREG* (nouvelle édition revue et argumentée), Paris, Ellipses.
- LAVERGNE, Catherine, 2016, « Insulteur et insulté : une analyse contextuelle d'interactions dans le tramway », in Dominique Lagorgette (dir. Et ed. Université Savoie Mont Blanc), *Les insultes : Bilan et perspectives, théories et actions*, *Langages*, Chambéry, Université Savoie Mont Blanc, Laboratoire Langages, Littératures, Sociétés, Études Transfrontalières et Internationales (LLSETI), 189-207.
- LEHMAN, Christopher, ROWLAND, J, Nicholas, KNAPP, A, Jeffrey, 2016, « Memes in Digital Culture », *The Information Society*, vol. 32, n°2, 162–163.
- LORENZI, Marie-Emilie, 2017, « Queer », « transpédégouine », « torduEs », entre adaptation et réappropriation, les dynamiques de traduction au cœur des créations langagières de l'activisme féministe *queer* », *GLAD! Varia*, vol.2, 1-18.
- MOIRAND, Sophie, 2018, « L'apport de petits corpus à la compréhension des faits d'actualité », *Corpus*, n°18, 1-18.
- O'HALLORAN, KAY-L, TAN, Sabine, WIGNELL, Peter, 2016, « Intersemiotic Translation as Resemiotisation: A Multimodal Perspective », *Signata*, vol.3, n°7, 199-229. Article publié en anglais (Etats-Unis)
- PAVEAU, Marie-Anne, 2017, *L'analyse du discours numérique*, Paris, Hermann.
- PAVEAU, Marie-Anne, 2019, « La resignification. Pratiques technodiscursives de répétition subversive sur le web relationnel ». *Langage et société*, vol. 2, n°167, 111-141.
- PAVEAU, Marie-Anne, 2021, « Le Gif, outil d'iconisation du discours sur Twitter », *Forum Linguistico*, n° 18, 5843-5863.

PECHEUX, Michel, 1969, *Analyse automatique du discours*, Paris, Dunod.

PERREAU, Bruno, 2018, *Qui a peur de la théorie queer ?*, Paris, Sciences Po Les Presses.

PITON, Olivier, 2021, *Kamala Harris, la pionnière de l'Amérique*, Paris, Plon.

PITON, Olivier, 2024, *Kamala Harris, la conquérante*, Paris, Plon. Ouvrage publié en Français (France).

SCHNEEBELI, Célia, 2017, « The interplay of emoji, emoticons, and verbal modalities in CMC: a case study of YouTube comments », VINM 2017: Visualizing (in) the new media, Neuchâtel, Switzerland, 2017, 1-15.

TANNEN, Deborah, 2017, *That's Not What I Meant!: How Conversational Style Makes or Breaks Relationships : The Handbook of Language Variation and Change*, 2nd Edition, New York, Wiley-Blackwell.

TRUAN, Naomi, 2021, *The Politics of Person Reference: Third-person Forms in English, German, and French*, Amsterdam, John Benjamins Publishing.

VINCENT, Diane, BERNARD BARBEAU, Geneviève, 2012, « Insulte, disqualification, persuasion et tropes communicationnels : à qui l'insulte profite-t-elle ? », *Argumentation et Analyse du Discours*, n°8, 1-14.

WAGENER, Albin, 2020, « Mèmes, gifs et communication cognitivo-affective sur Internet », *Communication*, vol 37, n°1, 1-18.

WALTON, Douglas, 2000, *Scare Tactics*, 3. Argumentation Library. Dordrecht: Springer Netherlands.

WINTER, J-G, Nicholas, 2010, « Masculine Republicans and Feminine Democrats: Gender and Americans' Explicit and Implicit Images of the Political Parties », *Political Behavior*, vol.32, 587-618.

YUS, Francisco, 2019, « Multimodality in Memes: A Cyberpragmatic Approach », dans Bou-Franch Patricia, Garcés-Conejos Blitvich Pilar, édés., *Analyzing Digital Discourse, New Insights and Future Directions*, New-York, Pallgrave Macmillan, 105-131. https://doi.org/10.1007/978-3-319-92663-6_4

Articles de presse

DOVERE, Isaac-Edward, 18 février 2024, "Inside Kamala Harris' quiet effort to break through the Biden campaign's information bubble", *Le journal CNN*, <https://edition.cnn.com/2024/02/18/politics/kamala-harris-biden-reelection-effort/index.html>

HANNAH-JONES, Nicole, 12 juillet 2019, "It was never about busing", *The New York Times*, <https://www.nytimes.com/2019/07/12/opinion/sunday/it-was-never-about-busing.html>

- HAYS, Gabriel, 17 février 2024, “Harris mocked for new word salad, saying spy balloon 'not helpful' for U.S.-China relations: 'Master of words'”, *FoxNews*, <https://www.foxnews.com/media/harris-mocked-new-word-salad-saying-spy-balloon-not-helpful-u-s-china-relations-master-words>
- HERNDON, A, Walter, 10 octobre 2023, “In Search of Kamala Harris”, *The New York Times*, <https://www.nytimes.com/2023/10/10/magazine/kamala-harris.html>.
- HESS, Amanda, 23 juillet 2024, « The Triumphant Comeback of the Kamala Harris Meme », *The New York Times*, <https://www.nytimes.com/2024/07/23/arts/kamala-harris-tiktok-trump.html>
- HSU, Tiffany, THOMPSON, A., Stuart, LEE MYERS, Steven, 1^{er} août 2024, « Kamala Harris Faces a Faster, Uglier Version of the Internet », *International New York Times*, <https://www.nytimes.com/2024/07/30/technology/kamala-harris-toxic-internet-politics.html>
- KORMICK, Lindsay, 6 juillet 2023, “Kamala Harris 'culture' word salad stumps Twitter users: 'Emptiest human being alive'”, *FoxNews*, <https://www.foxnews.com/media/kamala-harris-culture-word-salad-stumps-twitter-users-emptiest-human-being-alive>
- LESNES, Corine, 25 juillet 2024, « Présidentielle américaine : la « kamalamania » ramène l’enthousiasme dans le camp démocrate », *Le Monde*, https://www.lemonde.fr/international/article/2024/07/25/la-kamala-mania-ramene-l-enthousiasme-dans-le-camp-democrate_6257698_3210.html
- LUNA, Jackeline, COLLINS Claire Hannah, WALKER, Nani, 25 mars 2021, “How women in politics are targets of online abuse”, *Los Angeles Times*, <https://www.latimes.com/politics/00000178-6771-d850-a7f9-e77b323a0000-123>
- MARTIN, Jonathan, BURNS, Alexander, 8 novembre 2020, “Biden Beats Trump : Race is finally called after record turnout; chaotic term ends with rare incumbent loss”, *The New York Times*, <https://www.nytimes.com/2020/11/07/us/politics/kamala-harris.html#:~:text=With%20her%20ascension%20to%20the,again%2C%20in%20a%20divisive%20election.>
- WOOTSON, Jr, R, Cleve, 30 janvier 2023, “Some Democrats are worried about Harris’s political prospects”, *The Washington Post*, <https://www.washingtonpost.com/politics/2023/01/30/harris-democrats-worry/>
- WONG, Kimberley, 22 avril 2019, “No, You Don’t Have to Stop Apologizing. Interview de Deborah Tannen”, *The New York Times*, <https://www.nytimes.com/2019/04/22/smarter-living/no-you-dont-have-to-stop-apologizing.html>
- ZURCHER, Anthony, 20 janvier 2022, “Kamala Harris one year: Where did it go wrong for her?”, *British Broadcasting Corporation (BBC)*, <https://www.bbc.com/news/world-us-canada-60061473>

Dictionnaires

Le Dictionnaire de français (version en ligne). 2024. *Le Larousse*.
<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais-monolingue> [Consulté le 25.07.2024].

Le Dictionnaire de la Langue Française (version en ligne). 2024. *Le Robert*.
<https://www.lerobert.com/dictionnaires/francais/dictionnaire-langue/dictionnaire-le-grand-robert-de-la-langue-francaise-edition-abonnes-3133099010289.html>
[Consulté le 25.07.2024].

Cambridge Dictionary English (online version). 2024. Oxford University Press.
[Consulté le 25.07.2024].

Oxford English Dictionary (online version). 2024. Oxford University Press.
[Consulté le 25.07.2024].

Sites et lien consultés (liste non-exhaustive de mèmes, de vignettes et de tweets)

1. <https://www.spreadshirt.ca/fr/shop/design/trump+kamala+harris+monstre+communiste+sticker-D5f7f3f4b2051765d9a4d5805?sellable=dYqyAQddd1hZdjRwlkZ5-1459-215>
[Consulté le 25.07.2024].
2. <https://loomian-legacy.fandom.com/f/p/4400000000000057681/r/4400000000000281230>
[Consulté le 25.07.2024].
3. <https://www.etsy.com/listing/1541241912/kamala-harris-word-salad-prank-postal>
[Consulté le 25.07.2024].
4. <https://www.redbubble.com/fr/i/sticker/Kamala-Harris-Word-Salad-Meme-Design-par-Inspired-Tech/117100679.EJUG5>
[Consulté le 25.07.2024].
5. <https://www.redbubble.com/fr/i/t-shirt/Kamala-Harris-SPÉCIALISTE-DE-LA-SALADE-DE-MOTS-par-carolina1/163525427.NL9AC.XYZ>
[Consulté le 25.07.2024].
6. <https://www.redbubble.com/fr/i/t-shirt/La-salade-de-Kamala-par-Dumelang/112119170.IJ6L0>
[Consulté le 25.07.2024].
7. <https://www.amazon.com/Kalama-Harris-Funny-Parody-Pullover/dp/B0B6YL9TL5>
[Consulté le 25.07.2024].
8. <https://www.amazon.com/Generic-Kamala-Harris-Salad-Sticker/dp/B0D9Z1CLV8>
[Consulté le 20.03.2025].